

U d'of OTTAWA



39003002431038



15-11-1965

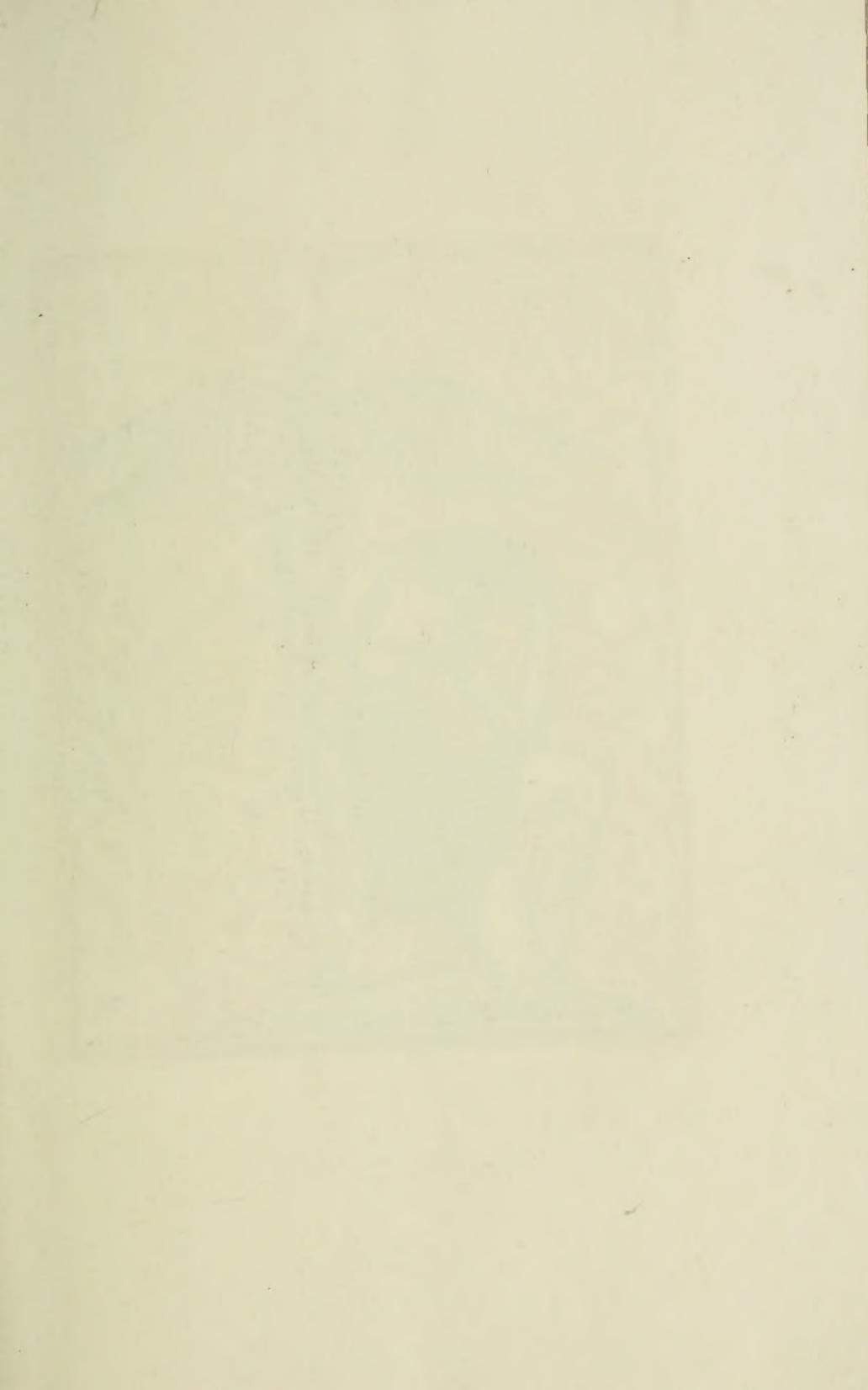


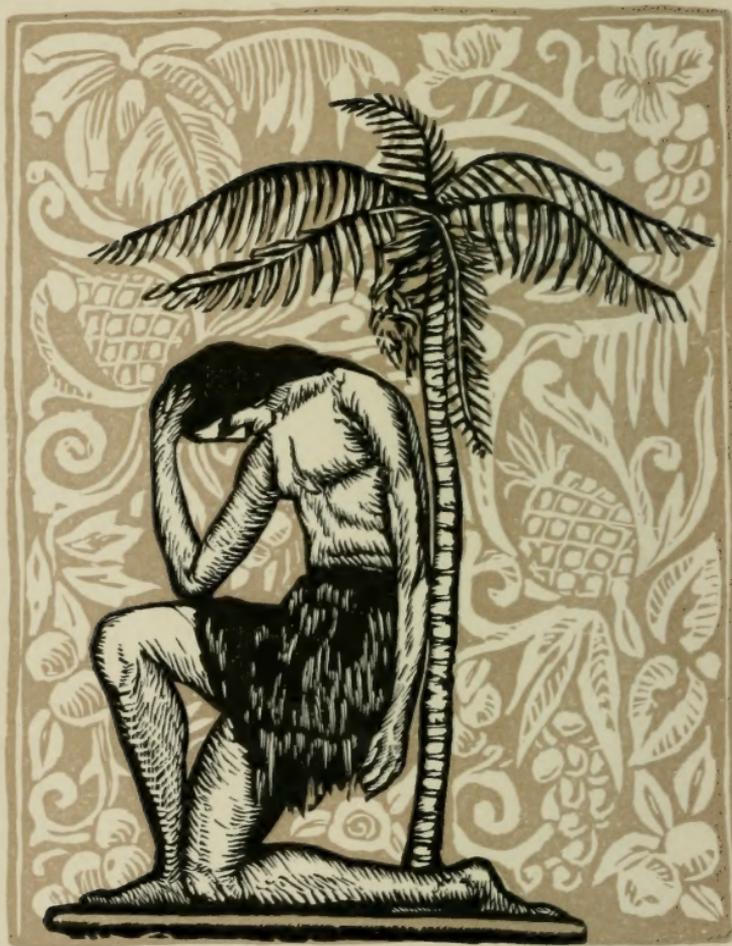
Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

PAUL ET VIRGINIE

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N° 1546





BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

PAUL ET VIRGINIE

ÉDITION DÉCORÉE D'UN FRONTISPICE DESSINÉ
ET GRAVÉ SUR BOIS PAR F.-L. SCHMIED

TEXTE REVU SUR L'ÉDITION DE MDCCCVI

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE
PAR

TRISTAN BERNARD

ET SUIVI D'UN ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE



PARIS

GEORGES CRÈS ET C^{ie}

LES MAÎTRES DU LIVRE

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXX



80

PQ.
2065
.P3M
1920
4.1



PRÉFACE

L A scène se passe dans le salon de M^{me} Necker, devant un auditoire choisi : Buffon, l'abbé Galiani, Thomas, M. Necker lui-même, d'autres messieurs encore et des dames... L'auteur comparait, son manuscrit à la main...

« D'abord, on l'écoute en silence, peu à peu
« l'attention se fatigue, on se parle à l'oreille, on
« bâille, on n'écoute plus ; M. de Buffon regarde
« sa montre et demande ses chevaux ; le plus
« près de la porte s'esquive ; Thomas s'endort ;
« M. Necker sourit en regardant pleurer les

« dames, et les dames, honteuses de leurs larmes,
 « n'osent avouer qu'elles ont été intéressées. La
 « lecture achevée, on ne loua rien... »

Charmante soirée pour le pauvre Bernardin ! Que lisait-il à ces personnes mal résignées ? Tout simplement Paul et Virginie ! Ce chef-d'œuvre, avant sa consécration, défila incognito devant ces délicats, qui ne se doutèrent point de ce qui venait de passer devant eux. Le malheureux écrivain, en pleine détresse, fut sur le point de brûler ce qu'il avait écrit. C'est du moins ce qu'affirment ses biographes. Mais on a beau être tout près d'une cheminée, il y a loin de la main de l'auteur déçu, il y a loin de cette main crispée aux bûches dévotrices. Bernardin accorda un sursis au manuscrit condamné. Il put ainsi procéder à une seconde épreuve, et lire son roman au peintre Vernet, qui fut enthousiaste.

Il faut beaucoup de candeur à un écrivain pour se figurer qu'un chef-d'œuvre va s'imposer tout de suite à l'admiration d'un auditeur non prévenu... Tout est possible évidemment : Paul et Virginie, le soir de cette lecture fatale, aurait pu être approuvé, admiré tout de suite. L'auteur eût passé

une meilleure nuit, mais cela n'aurait rien prouvé du tout.

Pour qu'une lecture réussisse, il est nécessaire d'avoir affaire à un auditoire bien disposé : la qualité de l'ouvrage, qui influe quelquefois sur le succès, n'est cependant qu'une condition accessoire.

Mettez-vous un peu à la place de l'auditeur...

Il ne désire pas, autant que l'auteur, « que cela soit bien... »

Il a le droit d'avoir des soucis, commerciaux ou sentimentaux, qui l'empêchent de s'intéresser à votre histoire...

Et puis, il est beaucoup moins fatigant de lire que d'écouter. Quand l'auditeur a fini de jouer avec les objets qui sont à la portée de sa main, de dénatter la frange d'un fauteuil, de s'enlever les petits points noirs du nez, il n'a plus guère d'autres ressources que de s'endormir, à l'exemple du bon Thomas, « laudateur » déterminé, et qui devait avoir beaucoup plus de peine qu'un critique felleux à lutter contre le sommeil.

... Un lecteur peut s'arrêter, se reposer : celui qui l'écoute n'a droit à aucun répit.

Un auteur dramatique disait à un jeune confrère qui voulait lui lire un manuscrit : « Je vous en prie, laissez-le moi : je le lirai attentivement, tandis que je vous écouterai mal. Je vous trahirais pour vous-même ; c'est-à-dire que je penserais parfois à ce que vous m'auriez lu cinq minutes avant. Mon attention, si sympathique qu'elle soit, risque de ne pas être toujours présente. »

Explication polie, pour dire que l'on n'aime pas assister à une lecture, que l'on souffre d'être obligé d'écouter, ou de paraître écouter, et que l'on déteste mortellement l'égoïste individu qui vous inflige cette contrainte.

Ne vous servez donc pas trop de cette fâcheuse anecdote de Paul et Virginie pour railler le sens critique de MM. Thomas, Buffon et l'abbé Galiani. Leur impression eût pu être différente, s'ils avaient eu le manuscrit en mains, pour le lire au moment de leur choix, à l'allure qu'ils eussent adoptée, avec des haltes, des ralentissements et parfois aussi des accélérations...

Et puis n'allons pas demander à des juges de prédire le grand, le prodigieux succès d'un ouvrage, alors que souvent, la renommée du livre

étant établie, universellement reconnue, les critiques, devant cette réussite exceptionnelle, sont fort embarrassés d'en donner les raisons.

Un vieux dramaturge me confiait : « J'ai de l'expérience (il disait : de la bouteille), je sais à peu près d'avance si une de mes pièces est sûre de « marcher », ou bien si c'est aléatoire. Mais il m'est difficile de dire avant l'épreuve : ce sera un très grand succès. Il faut, pour atteindre le succès universel, un dosage de qualités, une combinaison d'attraits que l'intelligence humaine ne réussit pas toute seule, et que le tout-puissant, mais capricieux Hasard arrive, quand il le veut bien, à réaliser. »

Ce vieux dramaturge, je dois le dire, était un haïssable sceptique. Cette influence de la Chance et de la Malechance, il se plaisait à la retrouver dans beaucoup de hauts faits attribués aux fils des hommes. C'est lui qui, un jour, dans l'antichambre du ministère de la guerre, me désignait une statue en me demandant : Qui est-ce ?... Et, comme je disais, après avoir lu l'inscription du socle : « Lazare Carnot, organisateur de la Victoire »... Non, me répondit mon compagnon, l'h est aspiré, c'est « le Hasard Carnot » qu'il faut lire...

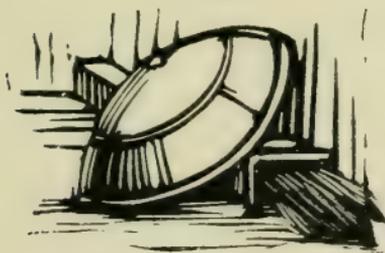
« Evidemment, me disait-il encore, quand une de mes pièces a un très grand succès, j'en explique quand même, aux autres et même à moi, les raisons. Car la faible nature humaine n'aime pas avouer son ignorance. Elle tient toujours à trouver des explications ! Une explication, même douteuse, lui paraît préférable à la sensation de l'inexplicable. »



Pieux admirateur du chef-d'œuvre de Bernardin, je n'ai jamais voulu, en faisant précéder ce livre de ces quelques réflexions, amener le lecteur à se dire que le succès immense de Paul et Virginie ne pouvait s'expliquer. C'est un livre délicieusement écrit, et qui raconte une histoire infiniment touchante et sympathique. Paul est un garçon charmant, Virginie une jeune fille adorable. L'espoir de leur union donne à ce récit l'intérêt le plus attachant. Et comme, en fin de compte, ils ne s'unissent pas, le désenchantement des réalisations est même épargné au lecteur. Tout cela suffit amplement à expliquer une réussite même prodigieuse...

Tout cela suffit sans doute, mais il y a encore autre chose, que je ne sais pas, que je n'arrive pas à découvrir. D'autres, plus forts, l'ont découvert sans doute, mais ils ne me l'ont pas encore dit... Le fait est là : Paul et Virginie a obtenu un succès impérissable et éclatant. Voltaire disait de Dante : « Il durera longtemps, car on le lit peu. » Paul et Virginie résiste victorieusement à la lecture, à des millions de lectures. Et Thomas dort un sommeil définitif...

TRISTAN BERNARD.







PRÉAMBULE

DE L'ÉDITION DE MDCCCVI

LE premier motif que m'engagea à faire une édition recherchée de *Paul et Virginie*, fut le grand succès de ce petit ouvrage. Il n'est au fond qu'un délassement de mes Études de la Nature, et l'application que j'ai faite de ses lois au bonheur de deux familles malheureuses. Il ne fut publié que deux ans après les premières, c'est-à-dire en 1786 : mais l'accueil qu'il reçut à sa naissance surpassa mon attente. On en fit des romances, des idylles, et plusieurs pièces de théâtre. On en imprima les divers sujets sur des ceintures, des brasselets, et d'autres ajustements de femmes. Un grand nombre de pères et surtout de mères firent porter à leurs enfants venant au monde

les surnoms de Paul et de Virginie. La réputation de cette pastorale s'étendit dans toute l'Europe. J'en ai deux traductions anglaises, une italienne, une allemande, une hollandaise, et une polonaise ; on m'a promis de m'en envoyer une russe et une espagnole. Elle est devenue classique en Angleterre. Sans doute j'ai obligation de ce succès, unanime chez des nations d'opinions si différentes, aux femmes, qui par tout pays ramènent de tous leurs moyens les hommes aux lois de la nature. Elles m'en ont donné une preuve évidente en ce que la plupart de ces traductions ont été faites par des dames ou des demoiselles. J'ai été enchanté, je l'avoue, de voir mes enfants adoptifs revêtus de costumes étrangers, par leurs mains maternelles ou virginales. Je me suis donc cru obligé, à mon tour, de les orner de tous les charmes de la typographie et de la gravure françaises, afin de les rendre plus dignes du sexe sensible qui les avoit si bien accueillis. Sans doute, ils lui sont redevables d'une réputation qui s'étend, dès à présent, vers la postérité. Déjà les Muses décorent de fables leur berceau et leur tombeau, comme si c'étoient des monuments antiques. Non seulement plusieurs familles considérables se font honneur d'être leurs alliées ; mais un bon créole de l'isle de Bourbon m'a assuré qu'il étoit parent du S. Géran. Un jeune homme, nouvellement arrivé des Indes orientales, m'a fait voir depuis peu une relation manuscrite de son voyage. Il y raconte qu'il s'est reposé sur la vieille racine du cocotier planté à la naissance de Paul ; qu'il s'est promené dans l'Embrasure où l'ami de Virginie aimoit tant à grimper, et qu'enfin il a vu le noir Domingue

âgé de plus de cent vingt ans (1), et pleurant sans cesse la mort de ces deux aimables jeunes gens ; il ajouta que, quoiqu'il eût vérifié les principaux événements de leur histoire, il avoit pris la liberté de s'écarter de mes récits dans quelques circonstances légères, persuadé que je voudrois bien lui permettre de les publier avec leurs variantes. J'y consentis, en lui faisant observer que, de mon temps, cette ouverture du sommet de la montagne qu'on appelle l'Embrasure, m'avoit paru à plus de cent pieds de hauteur perpendiculaire. Au reste, je lui recommandai fort d'être toujours exact à dire la vérité, et d'imiter dans ses récits ce héros protégé de Minerve, qui avoit beaucoup moins voyagé que lui, mais qui avoit vu des choses bien plus extraordinaires.

En vérité, s'il m'est permis de le dire, je crois que mon humble pastorale pourroit fort bien m'acquérir un jour autant de célébrité que les poèmes sublimes de l'Illiade et de l'Odyssée en ont valu à Homère. L'éloignement des lieux, comme celui des temps, en met les personnages à la même distance, et les couvre du même respect. J'ai déjà un Nestor dans le vieux Domingue, et un Ulysse dans mon jeune voyageur. Les commentaires commencent à naître ; il est possible qu'à la faveur de mes amis, et sur-tout de mes ennemis, qui se piquent d'une grande sensibilité à mon égard, elle me prépare autant d'éloges après ma mort que mes autres écrits, où je n'ai cherché que la vérité, m'ont attiré de persécutions pendant ma vie.

1. L'existence actuelle de Domingue m'avoit déjà été confirmée par plusieurs voyageurs. Ils m'ont assuré même qu'un habitant de l'Isle de France le faisoit voir sur un théâtre pour de l'argent.

Cependant, je l'avoue, un autre motif plus touchant que celui de la gloire m'a engagé à faire une belle édition de *Paul et Virginie* : c'est le désir paternel de laisser à mes enfants, qui portent les mêmes noms, une édition exécutée par les plus habiles artistes en tout genre, afin qu'elle ne pût être imitée par les contrefacteurs. Ce sont eux qui ont dépouillé mes enfants de la meilleure partie du patrimoine qui étoit en ma disposition. Les gens de lettres se sont assez plaints de leurs brigandages ; mais ils ne savent pas que ceux qui se présentent aujourd'hui pour s'y opposer sont souvent plus dangereux que les contrefacteurs eux-mêmes. Ils en jugeront par deux traits encore tout récents à ma mémoire.

Il y a environ deux ans et demi qu'un homme, moitié libraire, moitié homme de loi, vint m'offrir ses services pour Lyon. Il alloit, me dit-il, dans cette ville qui remplit de ses contrefaçons les départements du midi, et même la capitale. Il étoit revêtu des pouvoirs de plusieurs imprimeurs et libraires pour saisir les contrefaçons de leurs ouvrages, et s'étoit obligé de faire tous les frais de voyage et de saisie, à la charge de leur tenir compte du tiers des amendes et des confiscations. Il m'offrit de se charger de mes intérêts aux mêmes conditions. Nous en signâmes l'acte mutuellement. Il partit. A peine étoit-il arrivé à Lyon que je reçus de cette ville quantité de réclamations des libraires qui se plaignoient de ses procédures, attestoient leur innocence, leur qualité de père de famille, etc. De son côté, mon fondé de procuration me mandoit qu'il faisoit de fort bonnes affaires ; qu'il me supplioit de ne m'en point mêler, et de le laisser le

maitre de disposer de tout, suivant nos conventions. Je me gardai donc bien de l'arrêter dans sa marche, et je me félicitai de recevoir incessamment de lui des fonds considérables, que je devois verser dans l'édition que je me proposois de faire. Mais deux ans et demi se sont écoulés sans que j'aie entendu parler de lui, quelques recherches que j'en aie faites.

Il y a environ dix-huit mois qu'un imprimeur-libraire de Paris me fit la même proposition pour Bruxelles : j'y consentis. Il traita de fripon et de vagabond celui que j'avois chargé à Lyon de mes intérêts. A peine arrivé à Bruxelles, il me manda qu'il avoit saisi plusieurs de mes ouvrages contrefaits : et après m'avoir engagé à employer mon crédit pour lui faire obtenir des jugemens de condamnation, je n'en ai pas plus entendu parler que de l'autre.

J'avois sans doute compté sur des fonds moins casuels pour entreprendre une édition de *Paul et Virginie*. Engagé depuis huit ans dans des procès à l'occasion de la succession du père de ma première femme ; et voyant que les créanciers de cette succession, non contents de la dévorer en frais, quoique déclarée par la justice plus que suffisante pour en acquitter les dettes, avoient jeté leurs hypothèques sur mes biens propres, quelque peu considérables qu'ils fussent, j'avois craint que l'incendie ne se portât vers l'avenir, et ne consumât jusqu'aux espérances patrimoniales de mes enfants. J'avois donc rassemblé tout ce que j'avois d'argent comptant, et je l'avois placé dans la caisse d'escompte du commerce, pour leur servir après moi de dernière ressource, ainsi qu'à ma seconde femme,

qui leur tenoit lieu de mère. C'étoit là que je portois toutes mes économies ; c'étoit sur ce capital que je fondeis l'espoir de mon édition. La somme étoit déjà si considérable que je l'aurois employée à acheter une bonne métairie, si je n'avois craint de livrer à des créanciers inconnus le berceau de mes enfants et l'asile de ma vieillesse, en l'exposant au soleil.

Mais une révolution de finance, à laquelle je ne m'attendois pas, renversa à la fois mes projets de fortune passés, présents, et futurs. La caisse d'escompte fut supprimées. Je n'imaginai rien de mieux que de transporter mes fonds dans celle d'un de ses actionnaires, ami de mes amis, et jouissant d'une si bonne réputation, que ses commettants venoient de le nommer un de leurs derniers administrateurs. Je lui confiai mon argent à un très modique intérêt et le priai, sous le secret, d'en disposer après moi, en faveur de mes deux enfants en bas âge, et de ma femme, par portions égales. Il me le jura, et trois mois et demi après il fit banqueroute.

J'avois éprouvé de grandes pertes dans la révolution pour un homme né avec bien peu de fortune. On m'avoit ôté la place d'intendant du Jardin des Plantes : mais je ne l'avois pas demandée. Louis XVI m'y avoit nommé de son propre mouvement. J'avois perdu deux pensions, mais je ne les avois pas sollicitées. Les contrefaçons m'avoient fait un tort considérable ; mais c'étoit plutôt un manque de bénéfice qu'une perte réelle. Ici c'étoit les fruits de mes longs travaux qui s'évanouissoient dans ma vieillesse, emportant avec eux l'espoir de ma famille. Cependant Dieu me donna plus de force pour en

supporter la perte que je ne l'avois espéré. Ce qui m'en sembla de plus rude, ce fut de l'annoncer à ma femme. Je ne pouvois cacher cet énorme déficit à ma compagne et à la tutrice de mes enfants. Je le lui annonçoi donc avec beaucoup de ménagement. Quelle fut ma surprise, lorsqu'elle me dit d'un grand sang-froid : « Nous nous sommes bien passés de cet argent jusqu'à présent, nous nous en passerons bien encore. Je me sens assez de courage pour supporter avec toi la mauvaise fortune comme la bonne. Mais, crois-moi, Dieu ne nous abandonnera pas. »

Je rendis grâce au ciel de mon malheur. En perdant à peu près tout ce que j'avois, je découvris un trésor plus précieux que tous ceux que la fortune peut donner. Quelle dot, quelles dignités, quels honneurs, peuvent égaler pour un père de famille les vertus d'une épouse !

Environ dans le même temps, on diminua d'un cinquième un bienfait annuel que je recevois du gouvernement. J'y fus d'autant plus sensible que j'en attribuai alors la cause à une dispute dans laquelle je m'étois engagé au sujet de ma nouvelle théorie des courants et des marées de l'océan.

Cependant, malgré ces contre-temps réunis, je ne dis point courage. Je levai les yeux au ciel. Je me dis : « Puisque je suis né dans un monde où on repousse la vérité et où on accueille les fictions, tirons parti de celle de mes enfants adoptifs, en faveur de mes propres enfants. Les fonds me manquent pour mon édition de *Paul et Virginie*, mais je peux la proposer par souscriptions. Il y a quantité de gens riches qui se feront un plaisir de les remplir. Plusieurs m'y invitent depuis long-temps. »

Je m'arrêtai donc à ce projet, et je me hâtai d'en imprimer les prospectus. Je crus en augmenter l'intérêt en y parlant de mes pertes. Enfin, j'étois si persuadé qu'elles produiroient un grand effet, que je traitai sur-le-champ avec des artistes pour commencer les dessins qui m'étoient nécessaires. Je fixai même à un terme assez prochain la clôture des souscriptions, pour n'en être pas accablé. En effet, pour en avoir tout de suite un bon nombre, je les avois mises à un tiers au-dessous de la vente de l'ouvrage, et je n'en demandois d'avance que la moitié. Une foule de gens officieux se chargea de répandre ces prospectus dans la capitale, les départements, et même dans toute l'Europe. Au bout de quelque temps, quelques-uns d'entre eux m'apportèrent des listes assez nombreuses de personnages riches, grands amateurs des arts, et sur-tout fort sensibles, qui me prioient d'inscrire leurs noms, mais ils ne m'envoyoit point d'argent.

Je leur fis dire que je regardois une souscription comme un traité de commerce entre un entrepreneur sans argent et des amateurs qui en ont de superflu, par lequel il leur demandoit des avances pour l'exécution d'un ouvrage qu'il s'engageoit à leur livrer à une époque fixe, en diminuant pour eux seuls une partie du prix de la vente ; que ces avances m'étoient nécessaires pour en faire moi-même à des artistes ; ce qui m'étoit impossible si je n'en recevois de mes souscripteurs ; et qu'enfin je ne pouvois regarder comme tels que ceux qui concouroient aux frais de mon édition.

Des raisons si justes et si simples ne firent aucune impression sur eux. Je ne pus même les faire goûter à un

ministre d'une cour étrangère, chargé spécialement pour sa souveraine de me remettre une lettre où elle me témoignoit le plus grand désir d'être sur la liste de mes souscripteurs. Il avoit accompagné cette lettre d'un billet plein de compliments. Il me rencontra deux ou trois fois dans le monde, où il me dit, après bien des révérences, qu'il se faisoit un véritable reproche d'avoir différé si long-temps de remplir les désirs de sa souveraine ; qu'il se feroit honneur de m'apporter lui-même l'argent de sa souscription. En vain je passai chez lui pour lui en épargner la peine, il ne s'y trouva point. Comme ces scènes eurent lieu plusieurs fois, je cessai de m'y prêter. Je ne connois point de *primatum* et d'*ullimatum* dans les affaires. Ma première parole est aussi ma dernière. La liste de mes souscripteurs n'a donc point été honorée du nom de cette souveraine, parce que son ministre n'a pas jugé à propos de remplir ses intentions. Mais si jamais j'en trouve une occasion sûre, je prendrai la liberté de lui en faire parvenir un des exemplaire, comme un hommage que j'aime à rendre à ses désirs, à son rang et à ses vertus.

Au reste, je ne fus pas surpris qu'un ministre livré à la politique fit peu de cas de la souscription d'une pastorale ; mais je le fus beaucoup, je l'avoue, de n'en recevoir aucune de l'Angleterre. Quoique je n'aie jamais été dans cette isle, j'ai lieu de croire que mes ouvrages m'y ont fait beaucoup d'amis. Ma Théorie des mers y a un grand nombre de partisans. Des familles des plus illustres m'y ont offert un asile avant cette guerre, et plusieurs Anglais de toutes conditions me sont venus voir alors à Paris. Des savants célèbres y ont traduit mes Études de

Nature ; mais on y a fait surtout un si grand nombre de traductions de *Paul et Virginie*, que l'original français y est devenu un livre classique. C'est ce que m'appris, il y a environ trois ans, un de nos émigrés ci-devant fort riche. Il s'étoit réfugié à Londres, où il ne trouva d'autre ressource que de se faire libraire. A son retour en France, il vint me remercier d'avoir vécu fort à son aise de la seule vente de *Paul et Virginie*. Je fus sensiblement touché du bonheur que j'avois eu de lui être utile par mon ouvrage, et sur-tout du témoignage de sa reconnoissance. Je me rappelai, si on peut comparer les petites choses aux grandes, que les Athéniens, prisonniers de guerre et errants en Sicile, ne subsistèrent qu'en récitant des vers des tragédies d'Euripide, et qu'à leur retour à Athènes ils vinrent en foule remercier ce grand poëte d'avoir été si bien accueillis à la faveur de ses ouvrages.

Encore une fois, je ne veux établir ici aucun objet de comparaison entre Euripide et moi : mais je cite ce trait à l'honneur immortel des muses françaises, qui, comme celles d'Athènes, peuvent apporter par tout pays des consolations aux victimes de la guerre et de la politique. Comment se faisoit-il donc que les Anglais vissent avec tant d'indifférence le prospectus de la magnifique édition d'une pastorale si fort de leur goût, et dans des circonstances semblables à celle où se trouvoit le père de famille qui en étoit l'auteur ? est-ce l'amour de la patrie, qui, leur faisant regarder l'argent comme le nerf des intérêts publics, ne leur permet pas d'en laisser passer la plus petite partie de chez eux chez les nations avec lesquelles ils sont en guerre ? préfèrent-ils l'intérêt de leur com-

merce à celui de l'humanité? Mais je leur offrois un monument des arts commercable et d'un plus grand prix que les avances que j'en attendois. Se méfient-ils des souscriptions françaises? Quoi qu'il en soit, il ne m'en est venu qu'une seule de ce riche pays, où se rend, dit-on, tout l'or de l'Europe, et où tant d'offres généreuses m'avoient été faites; encore m'a-t-elle été envoyée par le fils d'une dame anglaise de mes amies domiciliée depuis long-temps en France. Quelle est donc la cause de cette indifférence? Je l'ignore; mais elle a été presque générale dans le reste de l'Europe, malgré le grand nombre de prospectus que j'y ai répandus.

A la vérité je m'étois fait une loi, surtout dans ma patrie, de ne faire aucune démarche directe ou indirecte pour solliciter des souscriptions, de quelque homme que ce put être. C'étoit comme je l'ai dit, un monument de littérature, illustré par le concours de nos plus célèbres artistes, dont je proposois l'exécution aux riches amateurs. A la vérité, j'y avois parlé de l'intérêt de mes enfants ruinés. Il est possible qu'en exprimant ce sentiment il me soit échappé quelques expressions paternelles trop tendres, qui sont bien goûtées par les gens du monde sur nos théâtres et dans nos romans, mais qui sont rejetées par eux dans l'usage ordinaire de la vie, à cause de leur sensibilité extrême. Ils voient avec intérêt un infortuné sur la scène, mais ils en détournent la vue dans la société. Je pense donc avoir éprouvé, s'en m'en douter, la vérité de cet adage confirmé par les imprudens qui s'adressent confidentiellement à eux dans leurs peines: « Plus on se découvre, plus on a froid. »

Cependant les trompettes et les cloches de notre renommée n'avoient pas encore sonné ; mon prospectus n'avoit point encore été annoncé par les journalistes : ils attendoient, suivant leur usage, le jugement que le monde en porteroit pour y conformer leurs opinions ; mais voyant que sur ce point comme sur bien d'autres il n'en avoit aucune, ils se décidèrent à lui en donner.

Le premier qui emboucha sa trompette en ma faveur fut le *Journal de Paris*. Son rédacteur me trouva d'abord fort à plaindre d'en être réduit à parler si souvent au public de mes affaires particulières. Il remarqua qu'il étoit fort au-dessous de ma grande réputation d'écrivain d'être obligé de recourir aux souscriptions. Je crois même qu'il me renouvela à ce sujet le conseil d'ami qu'il m'avoit plusieurs fois donné dans son journal, de ne me plus mêler d'écrire sur les marées, où je n'entendois rien, et d'en laisser le soin à nos astronomes. Je crus d'abord que c'étoit une pierre qui me tomboit de la lune ; mais ce n'étoit pas lui qui me la jettoit : au contraire, il se pénétra si bien de mes malheurs et de leurs causes, qu'il oublia de parler des beautés de mon édition future. Qui n'auroit pas connu sa franchise auroit cru entendre le maître d'école qui tance l'enfant tombé dans la Seine en jouant imprudemment sur ses bords. Il me regardoit sans doute comme tombé dans la mer en jouant avec mon système des marées.

Si, en effet, je ne m'étois pas senti couler à fond, j'aurois pu lui dire que m'étant occupé toute ma vie des intérêts du public, j'avois cru qu'il m'étoit permis de l'intéresser quelquefois aux miens, sans prétendre devenir

chef de parti ; qu'il ne dédaignoit pas lui-même de captiver sa bienveillance en lui annonçant chaque jour les événements heureux et malheureux, et jusqu'à la vente des plus petits meubles de la capitale ; que la banqueroute presque totale que j'avois éprouvée étoit un événement public, et que j'étois aussi fondé à m'en plaindre que lui des différents cabinets de l'Europe, dont il révéloit avec tant de sagacité les projets de malveillance. J'aurois pu lui rappeler que le revenu de son journal n'étoit fondé que sur des souscriptions ; que Voltaire s'étoit honoré d'une semblable ressource en faisant imprimer les œuvres de Pierre Corneille au profit de la petite-nièce de ce grand poëte ; qu'en ma qualité de père de famille, j'avois pu faire imprimer une pastorale au profit de mes enfants ruinés, avec d'autant plus de raison que par des lois modernes, qui ne lui étoient pas inconnues, sur les propriétés littéraires des gens de lettres, mes enfants devoient être privés des miennes dix ans après ma mort.

J'aurois pu alléguer d'autres raisons pour justifier mon droit naturel et acquis de raisonner sur la cause des marées ; mais un homme submergé ne peut plus parler. Je me noyais en effet ; les souscriptions me venoient de loin à loin et en très petit nombre. Des artistes, qu'il falloit payer comptant, travailloient avec activité ; j'allois manquer de fonds et engager mes dernières ressources, lorsqu'après Dieu une branche me sauva du naufrage. Un libraire, homme de bien, M. Détéville, vint me demander la permission d'imprimer une édition in-8° de mes Etudes de la Nature, sous mon nom, et semblable

à mon édition originale in-12, à quelques transpositions près, avec le privilège de la vendre à son profit pendant cinq ans, moyennant six mille six cents livres, dont il me paieroit le tiers d'avance, et les deux autres tiers dans le cours de l'année. Je remerciai la Providence, qui m'envoyoit à point nommé une partie des fonds qui m'étoient nécessaires. Nous signâmes mutuellement, le libraire et moi, l'acte de nos conventions, qui toutes ont été remplies jusqu'à présent. Cette édition a paru en l'an XII (1804)...

... [*Pour moi*] je redoublai de zèle pour mon édition de *Paul et Virginie*. Les plus célèbres artistes s'en occupèrent... [*Ici commence la description des planches*].

... [*Une d'elles*], la troisième, représente l'arrivée de M. de la Bourdonnais... J'observerai ici que la figure de M. de la Bourdonnais a le mérite particulier d'être ressemblante. Elle a été dessinée et retouchée d'après la gravure qui est à la tête des Mémoires de sa vie. On me saura gré sans doute de donner ici une notice du physique et du moral de ce grand homme. J'en suis redevable à sa propre fille, madame Mahé de la Bourdonnais, aujourd'hui veuve de Monlezun Pardiac, qui a honoré cette édition de sa souscription. Dans une de ses lettres, où elle se félicite de concourir à un monument qui intéresse la gloire de son père, voici le portrait qu'elle me fait de sa personne.

« Mon père avoit de beaux yeux noirs, ainsi que les sourcils ; son nez étoit long et sa bouche un peu grande... Il avoit peu d'embonpoint. Il étoit de taille médiocre, n'ayant que cinq pieds et quelques lignes de hauteur,

d'ailleurs se tenant très bien. Il portoit une perruque à la cavalière qui imitoit les cheveux. Son air étoit vif spirituel, et très gai...

« Sa principale vertu étoit l'humanité. Les monumens qu'il a établis à l'Isle de France sont garants de cette vérité... »

En effet, j'ai vu dans cette isle, où j'ai servi comme ingénieur du Roi, non seulement des batteries et des redoutes qu'il avoit placées aux lieux les plus convenables, mais des magasins et des hôpitaux très bien distribués. On lui doit surtout un aqueduc de plus de trois-quarts de lieue, par lequel il a amené les eaux de la petite rivière jusqu'au Port-Louis, où, avant lui, il n'y en avoit pas de potable. Tout ce que j'ai vu dans cette isle de plus utile et de mieux exécuté étoit son ouvrage.

Ses talents militaires n'étoient pas moindres que ses vertus et ses talents d'administrateur. Nommé gouverneur des isles de France et de Bourbon, il battit avec neuf vaisseaux l'escadre de l'amiral Peyton, qui croisoit sur la côte de Coromandel avec des forces très supérieures. Après cette victoire, il fut aussitôt assiéger Madras, n'ayant pour toute armée de débarquement que dix-huit cents hommes, tant blancs que noirs. Après avoir pris cette métropole du commerce des Anglais dans l'Inde, il retourna en France. Des divisions s'étoient élevées entre lui et M. Dupleix, gouverneur de Pondichéry. Aussitôt après son arrivée dans sa patrie, il fut accusé d'avoir tourné à son profit les richesses de sa conquête, et en conséquence il fut mis à la Bastille sans autre examen. On lui opposoit, comme principal témoin de ce délit, un

simple soldat. Cet homme assuroit, sur la foi du serment, qu'après la prise de Madras, étant en faction sur un des bastions de cette place, il avoit vu, la nuit, des chaloupes embarquer quantité de caisses et de ballots sur le vaisseau de M. de la Bourdonnais. Cette calomnie étoit appuyée, à Paris, du crédit d'une foule d'hommes jaloux, qui n'avoient jamais été aux Indes, mais, qui, par tout pays, sont toujours prêts à détruire la gloire d'autrui. Le vainqueur infortuné de Madras assuroit qu'il étoit impossible qu'on eût pu voir, du bastion indiqué par le soldat cette embarcation, quand même elle auroit eu lieu. Mais il falloit le prouver ; et suivant la tyrannie exercée alors envers les prisonniers d'état, on lui avoit ôté tous moyens de défense. Il s'en procura de toute espèce par des procédés fort simples, qui donneront une idée des ressources de son génie. Il fit d'abord une lame de canif avec un sou-marqué, aiguisé sur le pavé, et en tailla des rameaux de buis, sans doute distribués aux prisonniers, aux fêtes de Pâques. Il en fit un compas et une plume. Il suppléa au papier par des mouchoirs blancs, enduits de riz bouilli, puis séchés au soleil. Il fabriqua de l'encre avec de l'eau et de la paille brûlée. Il lui falloit sur-tout des couleurs pour tracer le plan et la carte des environs de Madras : il composa du jaune avec du café, et du verd avec des liards chargés de verd-de gris et bouillis. Je tiens tous ces détails de sa tendre fille, qui conserve encore avec respect ces monuments du génie qui rendit la liberté à son père. Ainsi, muni de canif, de compas, de règle, de plume, de papier, d'encre et de couleurs de son invention, il traça, de ressouvenir, le plan de sa conquête, écrivit son mé-

moire justificatif et y démontra évidemment que l'accusateur qu'on lui opposoit étoit un faux témoin, qui n'avoit pu voir, du bastion où il avoit été posté, ni le vaisseau commandant, ni même l'escadre. Il remit secrètement ces moyens de défense à l'homme de loi qui lui servoit de conseil. Celui-ci les porta à ses juges. Ce fut un coup de lumière pour eux. On le fit donc sortir de la Bastille, après trois ans de prison. Il languit encore trois ans après sa sortie, accablé de chagrin de voir toute sa fortune dissipée, et de n'avoir recueilli de tant de services importants que des calomnies et des persécutions. Il fut sans doute plus touché de l'ingratitude du gouvernement que de la jalousie triomphante de ses ennemis. Jamais ils ne purent abattre sa franchise et son courage, même dans sa prison. Parmi le grand nombre d'accusateurs qui y vinrent déposer contre lui, un directeur de la compagnie des Indes crut lui faire une objection sans réponse, en lui demandant comment il avoit si bien fait ses affaires, et si mal celles de la compagnie. « C'est, lui répondit la Bourdonnais, que j'ai toujours fait mes affaires d'après mes lumières, et celles de la Compagnie d'après ses instructions. »

Bernard-François Mahé de la Bourdonnais naquit à Saint-Malo en 1699, et est mort en 1754, âgé d'environ cinquante-cinq ans. O vous qui vous occupez du bonheur des hommes, n'en attendez point de récompense pendant votre vie ! La postérité seule peut vous rendre justice. C'est ce qui est enfin arrivé au vainqueur de Madras et au fondateur de la colonie de l'isle-de-France. Joseph Dupleix, son rival de gloire et de fortune dans l'Inde, et le plus cruel

de ses persécuteurs, mourut peu de temps après lui, ayant éprouvé, dans les dernières années de sa vie, par une juste réaction de la providence, une destinée semblable. Le gouvernement donna à la veuve de M. de la Bourdonnais une pension de 2.400 livres, par un brevet qui honora de ses regrets la mémoire de son époux ; enfin sa respectable fille me mande aujourd'hui que les habitants de l'Isle-de-France, viennent, de leur propre mouvement, de lui faire à elle-même une pension, en mémoire des services qu'ils ont reçus de son père.

Je crois qu'aucun de mes lecteurs ne trouvera mauvais que je me sois un peu écarté de mon sujet, pour rendre moi-même quelques hommages aux vertus d'un grand homme malheureux, à celles de sa digne fille et d'une colonie reconnoissante...

[Ici, on trouve la suite de la description des planches].

Les fonds de mon édition tiroient à leur fin, et j'avois besoin encore d'environ 9.000 livres pour en solder tous les comptes. Le banquier dont j'avois éprouvé la faillite, voyant que je ne voulois pas accepter les vingt-cinq pour cent qu'il m'avoit offerts, et que j'étois décidé à réclamer le bien de mes enfants devant les tribunaux, me proposa de joindre à son offre pour 9.000 francs de billets sur une maison solvable, payables d'années en années. Enfin, sa vertueuse sœur venant à son secours me pria d'accepter pour les 12.000 livres restantes de ma créance sur son frère, une maison de campagne qui avoit coûté au moins cette somme à bâtir. Bien des gens ne s'en seroient pas souciés, sur-tout à cause de son éloignement ; c'étoit un bien national à sept lieues et demie de Paris. Cependant,

le désir de voir cette affaire terminée, et l'exemple de la sœur me rendirent facile envers le frère. Je terminai avec lui, et je recueillis ainsi les débris de mon naufrage. Toutefois quand j'eus examiné à loisir ma nouvelle acquisition, je trouvai qu'elle avoit avec mon bonheur plus de convenance que je ne l'avois d'abord imaginé. Elle est à mi-côte, en bon air ; la vue, quoiqu'un peu sauvage en est riante : ce sont des coteaux nus et escarpés, mais bordés à leur base d'une belle lisière de prairies qu'arrose l'Oise, et qui, en se perdant en portions de cercle à l'horizon, forment au loin, avec d'autres coteaux, de charmants amphithéâtres. En face, de l'autre côté de l'Oise, sont de vastes plaines bien cultivées. Le jardin qui n'est que de cinq quarts d'arpent, a été planté avec goût : ce sont des espaliers couronnés de cordons de vignes, des arbres fruitiers à mi-côte au milieu des gazons, des quarrés de légumes entourés de bordures de fleurs, des bosquets où quelques arbres étrangers se mêlent avec ceux du pays, de petits chemins bordés de fraisiers, qui circulent et aboutissent par-tout à de nouveaux points de vue. Enfin, il y a un peu de tout ce qui peut servir aux besoins et aux plaisirs d'une famille ; la mienne en fut enchantée : il sembloit que la maison eût été distribuée pour elle, tant elle est commode et solide. Des caves et des puits creusés dans le roc, deux basses-cours entourées de granges, d'écuries, de remises, et ombragées de beaux noyers ; c'étoit un asile tout-à-fait convenable à un père de famille, et à un homme de lettres, tel que je le désirois depuis long-temps. C'est, comme je l'ai dit, un bien national ; c'étoit un presbytère dont le curé a péri sur

l'échafaud dans la révolution : mais c'étoit pour moi deux nouveaux motifs d'intérêt. Tant de particuliers m'avoient enlevé mon bien que je ne m'y fiois plus. Je pensois au contraire que si la nation me reprenoit jamais celui-ci, elle auroit honte d'achever de dépouiller mes enfants, et qu'elle les dédommageroit d'une manière ou d'une autre. Quant à ce que cette maison avoit été l'habitation d'un malheureux pasteur, elle ne faisoit qu'accroître l'intérêt que je prenois pour elle. Les lieux les plus intéressants pour moi sont ceux qui ont été habités par des infortunés qu'on peut supposer avoir été victimes de leur vertu, ou de leur innocence : il me semble que leur ombre me protège. Comme je n'ai jamais connu mon devancier, cette supposition m'est aussi aisée à faire en sa faveur qu'en celle des anciens habitants de la Grèce et de Rome, dont les ruines ne m'inspirent aujourd'hui de l'intérêt que par l'idée que je me forme de leurs vertus et de leurs malheurs. C'est toujours à un sentiment moral de vertu, de gloire, de splendeur, enfin à quelque chose de céleste, que se rapporte le respect des noms et des lieux ; j'étends le mien jusqu'au nom de ce village qui s'appelle *Æragni* : j'imagine qu'il vient d'*Ara-ignis*, autel de feu. Je me fonde sur ce qu'il y en a, aux environs, un du même nom ; et d'autres qui s'appellent *Mont-igni*, mont de feu.

Tant de convenances physiques et morales me plaisoient beaucoup ; mais il se rencontroit un grand obstacle à leur jouissance, je n'avois pas les moyens d'occuper cette agréable solitude. Sa distance de Paris, qui étoit pour moi un mérite de plus, me devenoit très couteuse, par les frais d'allées et venues, seul ou en famille, à

Paris, où j'avois des devoirs à remplir toutes les semaines. Il falloit de plus fournir aux frais d'un nouvel ameublement, et terminer ceux de mon édition. Toutes ces dépenses ne pouvoient s'accorder avec mon revenu. Je me résolus donc de la louer si j'en trouvois l'occasion (1). Homère dit que Jupiter a deux tonneaux au pied de son trône, l'un plein de biens, l'autre de maux, dont il nous envoie alternativement une des deux mesures. Mais il a oublié de nous dire que chacune de ces mesures est double. Le bonheur ainsi que le malheur ne vient guère seul.

Je me trouvois bientôt en état d'arranger et d'occuper ma maison des champs, au moment où je m'y attendois le moins.

Un de mes souscripteurs m'invita, il y a environ un an et demi, à le venir voir à sa campagne. C'est un jeune père de famille dont la physionomie annonce les qualités de l'âme. Il réunit en lui toutes celles qui distinguent le fils, le frère, l'époux, le père, et l'ami de l'humanité. Il me prit en particulier et me dit : « Il y a cinq ans que nous ne nous sommes vus. Je n'en ai pas moins conservé

1. Quelques journalistes me reprocheront peut-être encore que je parle toujours de moi. Mais puisque j'ai commencé mes *Etudes de la nature* par l'histoire d'un fraisier et des insectes qui l'habitoient, pourquoi ne parlerois-je pas dans ce préambule de ma maison de campagne et de ma famille ? Aimeroient-ils mieux que je parlasse d'eux ? c'est ce que je pourrai faire encore s'ils m'y obligent. Il n'y a que mes souscripteurs qui auroient droit de se plaindre que je les ennuie. Mais je les prie de considérer que je leur fais présent de ce préambule, que je ne leur ai pas promis. Je le leur donne comme un dédommagement de leur longue attente, ainsi que je l'ai dit.

le désir de vous être utile. Ma fortune, que je dois à la nation, m'en donne aujourd'hui les moyens. Je n'en peux faire un meilleur usage qu'en vous en offrant une petite portion. Ajoutez à mon bonheur en me donnant les moyens de contribuer au vôtre : Je vous prie d'accepter deux mille écus de pension, avec un titre ou sans titre, comme vous le voudrez. Je ne veux pas gêner votre liberté, nécessaire à vos travaux. Je ne désire que vous la conserver ». « Et moi, lui répondis-je, permettez que je ne vous sois attaché que par les liens de la reconnaissance ». Ce philosophe, si digne d'un trône, si quelque trône étoit digne de lui, est le prince Joseph Bonaparte.

O mon généreux bienfaiteur, aimable protecteur des lettres, puisse cette édition, entreprise en faveur de mes enfants, être un monument de la reconnaissance de leur père envers toi ! puissé-je moi-même la reproduire par de nouveaux sujets plus dignes de ton âme philanthrope ! Je suis vieux. Ma navigation est déjà avancée : mais si la providence, qui a dirigé ma foible nacelle au milieu de tant d'orages, retarde encore de quelques années mon arrivée au port, je les emploierai à rassembler d'autres études. Les fleurs tardives de mon printemps promettent encore quelques fruits pour mon automne. Si les rayons d'une aurore orageuse ont fait éclore les premières, les feux d'un paisible couchant mûriront les derniers. J'ai décrit le bonheur passager de deux enfants élevés au sein de la nature, par des mères infortunées ; j'essayerai de peindre le bonheur durable d'un peuple ramené à ses lois éternelles par des révolutions.

Espérons de nos malheurs passés notre félicité à venir.

Ce n'est que par des révolutions que l'intelligence divine elle-même développe ses ouvrages, et les conduit de perfections en perfections.

Elle n'a point renfermé dans un petit gland le chêne robuste couvert de son vaste feuillage. Elle n'y a déposé que le germe fragile de ses premiers éléments. Mais elle ordonne aux eaux du ciel et de la terre de le nourrir, aux rochers de recevoir dans leurs flancs ses racines profondes, aux tempêtes de les raffermir par leurs secousses, au soleil, de les féconder, aux saisons de couvrir tour à tour ses bras nouveaux de verdure, de fleurs, et de fruits, aux années de corroborer son tronc par de nouveaux cylindres, de l'élever au-dessus des forêts, et d'en faire un monument durable pour les animaux et pour les hommes.

Il en est de même de notre globe; il n'est pas sorti de ses mains tel que nous le voyons aujourd'hui. Elle a chargé les siècles de le rouler dans les cieus, et de le développer dans des périodes qui nous sont inconnues. Elle le créa d'abord dans la région des ténèbres et des hivers, enseveli sous un vaste océan de glaces, comme un enfant dans l'amnios au sein maternel. Bientôt son centre et ses pôles furent aimantés de diverses attractions par le soleil qui parut à son orient. Ses eaux échauffées dans cette partie de son équateur se levèrent en brumes épaisses dans l'atmosphère, dilatées par la chaleur; les vents les voiturèrent dans les airs, les pôles encore gelés les attirèrent, et les fixèrent en nouveaux océans de glace aux extrémités de son axe, qu'ils tinrent en équilibres par leurs mobiles contrepoids. Devenu plus léger

à son orient, il éleva son occident, encore immobile de froid et plus pesant, vers le soleil qui l'attiroit. Alors, il circula sur lui-même, en balançant ses pôles dans le cercle de l'année, autour de l'astre qui lui donnoit le mouvement et la vie. Bientôt à la surface de ses mers fluides, demi-épuisées par les mers aériennes et glaciales, qui étoient sorties, apparurent les sommets granitieux de ses continents et de ses isles, comme les premiers ossements de son squelette.

Peu à peu ses eaux marines saturées de lumière et de sels, étendirent autour d'eux leurs alluvions, et les transformèrent en vastes couches de roches calcaires, comme les eaux aériennes se changent en bois dans les végétaux, et la sève des végétaux en sang, en chair dans les animaux. Ainsi se formèrent dans la région des tempêtes, les rochers et les durs minéraux, ces ossements et ces nerfs de la terre, où devoient s'attacher comme des muscles les vastes croupes des montagnes, et qui devoient supporter le poids des continents. Leurs fondements caverneux, et encore mal assis, en paroissant à la lumière, se raffermirent par des tremblements ; et de leurs affreuses collisions, des tourbillons de fumée s'élevèrent à la surface des mers, qui annoncèrent les premiers volcans dont les feux devoient les épurer.

D'autres bouleversements préparèrent d'autres organisations ; le globe surchargé sur ses pôles de deux océans de glace de poids inégaux et versatile, les présenta tour à tour au soleil ; et tour à tour de vastes courants en sortirent qui labourèrent, chacun pendant six mois, ses deux hémisphères. Celui du nord creusa d'abord les contours

de cet immense canal où l'Atlantique, semblable à un fleuve, renferme aujourd'hui ses eaux et les verse deux fois par jour entre l'ancien et le nouveau monde. Celui du sud au contraire, descendant d'un seul glacier, placé au sein du vaste océan de son hémisphère, et faisant équilibre avec la plus grande partie des continents opposés, versa une seule fois par jour sur leurs rivages ses flots divergents dans le même temps et du même côté que le soleil en embrasoit le pôle de ses rayons. Les torrents demi-glacés qui s'en précipitèrent découpèrent alors les côtes de l'ancien monde en nombreux archipels, en vastes baies, et en longs promontoires.

Le globe est un vaisseau céleste, sphérique, sans proue et sans poupe, propre à voguer, dans tous les sens, dans toute l'étendue des cieux. Le soleil en est l'aimant et le cœur ; l'océan est le sang dont la circulation le rend mobile. L'astre du jour en opère le sistole et le diastole, le flux et le reflux, par sa présence et son absence, par le jour et la nuit, par l'été et l'hiver, par les mers fluides et glaciales. Les pôles du globe changent avec les siècles par les diverses pondérations de ses océans glacés. Il a été un temps où ceux qu'il a aujourd'hui dans notre méridien étoient dans son équateur ; où nos zones torrides étoient projetées dans nos zones tempérées et glaciales, et celles-ci dans nos torrides ; où les hivers régnoient sur d'autres contrées, et où les mers glacées s'échappoient de leur empire par d'autres canaux. Il en est de même des autres planètes. Leurs sphères, diversement inclinées vers le soleil, sont dans les mains de la Providence comme ces cylindres de musique dont il suffit

de relever ou d'abaisser les axes de quelques degrés pour en changer tous les concerts.

Ce ne fut sans doute que quand elle l'eut fait passer, si j'ose dire, par les périodes successives de l'enfance, de l'adolescence, de la puberté, qu'elle créa tour à tour les végétaux, les animaux et les hommes, comme elle fait produire successivement à un arbre, après certaine période d'années, des feuilles, des fleurs, et des fruits. Mais ce fut dans les temps où le globe élevoit à peine quelques portions de ses continents à la surface des mers, que les torrents de ses pôles couverts de glace, et ceux de ses montagnes les plus élevées, creusèrent, en se précipitant, les nombreux amphithéâtres que le soleil devoit éclairer de divers aspects, sous les mêmes latitudes. Ils excavèrent ces vallées vastes et profondes où errent aujourd'hui d'innombrables troupeaux. Ils escarpèrent les cimes aériennes de ces rochers qui font le charme de nos perspectives. Les tempêtes de l'atmosphère ajoutèrent à leur beauté. Elles transportèrent dans les airs les premières semences des forêts qui croissent sur leurs inaccessibles plateaux.

Ce fut l'Océan qui, de siècles en siècles, épuisant ses eaux par d'innombrables productions, éleva en s'abaissant les sommets de ses isles primitives; et en reculant ses bords, les plaça au sein des continents. Ce sont leurs antiques pyramides qui couronnent à diverses hauteurs les chaînes des montagnes. Les unes sont couvertes de verdure, d'autres sont toutes nues comme aux jours de leur naissance; d'autres, toujours entourées de neiges et de glaces, semblent au niveau des pôles; d'autres vo-

missent des tourbillons épais de flammes sulfureuses et bitumineuses, et paroissent avoir leur fondement au niveau des mers qui les alimentent. Les pics du Ténérif et de l'Etna réunissent ce double empire; et du sein des glaces et des feux versent au loin l'abondance et la fécondité : toutes ces pyramides aériennes, dont la plupart s'élèvent au-dessus de la moyenne région de l'air, ont pour bases les corps marins qui entourèrent leurs premiers berceaux. Toutes attirent, aujourd'hui, autour d'elles les vapeurs et les orages de l'atmosphère. Tantôt elles s'en couvrent comme d'un voile, et disparaissent à la vue; tantôt elles découvrent la tête, ou les flancs de leurs longs obélisques. Si le soleil alors les frappe de ses rayons, il les colore d'or et de pourpre, et répand sur leurs robes mobiles toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elles apparoissent, au sein des tonnerres, comme des divinités bienfaisantes; les croupes qui les supportent deviennent autant de mamelles qui répandent de toutes parts des pluies fécondantes; les cavernes profondes de leurs flancs sont des urnes d'où elles versent les fleuves qui fertilisent les campagnes jusqu'aux bords de l'océan leur père, et invitent les navigateurs à aborder sur ces mêmes rivages dont elles étoient l'épouvante dans les temps de leur origine.

Chaque siècle diminue l'empire de l'Océan tempétueux, et accroît celui de la terre paisible : voyez seulement les collines qui bordent de part et d'autre nos vallées; elles portent à leurs contours saillants les empreintes des dégradations des fleuves qui remplissoient jadis de leurs eaux tout l'intervalle qui les sépare. Le sol même des

vallées et de leurs couches horizontales, ainsi que les coquillages fluviatiles disséminés dans toute sa largeur, attestent qu'il a été formé sous les eaux. Mais, jetez les yeux sur les terres les plus élevées de notre hémisphère; l'antique Scandinavie, séparée autrefois de la Norwège et du continent par de bruyants détroits qui communiquoient de la mer Glaciale à la mer Baltique, a cessé d'être une isle. J'ai marché moi-même dans le fond de leurs bassins de granit; la mer Baltique, où j'ai navigué baisse d'un pouce tous les quarante ans : on voit des diminutions semblables dans les mers de l'hémisphère austral. La nouvelle Hollande, dont les montagnes escarpées s'élèvent au-dessus des nuages, étend aujourd'hui ses flancs sablonneux au-dessus des flots; elle montre déjà au sein de ses marais saumâtres des colonies florissantes d'Européens, jadis les fléaux de leur patrie; dans toutes les mers, des foules d'isles naissantes et de rochers à demi submergés soulèvent, à travers les vagues irritées, leurs têtes noires couronnées de fucus, de glayeuls, et de varechs. A leurs couleurs brunes et empourprées, à leurs bruits confus et rauques, aux nappes d'écume qui bouillonnent autour d'eux, on diroit de vieux tritons qui se disputent avec fureur de jeunes néréides. Un jour, ces écueils si redoutables aux marins, offriront des asiles aux bergères; après de nombreuses tempêtes, le détroit qui sépare l'Angleterre de la France se changera en guérets. Après d'interminables guerres les Anglais et les Français verront leurs intérêts réunis comme leur territoire.

Il en sera de même du genre humain. Dieu l'a destiné

à jouir de ses bienfaits par tout le globe. Il en a fait un petit monde où il a renfermé tous les désirs et les besoins des êtres sensibles. Il l'a formé comme un seul homme qu'il fait d'abord passer par l'enfance, entouré d'une nuit d'ignorance et de préjugés, mais dont il aimante la tête de la lumière de la raison, et le cœur de l'instinct de la vertu, afin qu'il puisse gouverner ses passions et se diriger vers ces facultés divines, comme le globe qu'il habite autour du soleil. Il voulut que ces dons célestes ne se développassent dans les nations, comme dans les individus, que par leur expérience et celle de leurs semblables. Il voulut même que les intérêts du genre humain ne se composassent un jour que des intérêts de chaque homme. Chaque peuple a eu donc une enfance imbécile, une adolescence crédule, et une jeunesse sans frein. Lisez seulement les histoires de notre Europe, vous la voyez tour-à-tour couverte de Gaulois, de Grecs, de Romains, de Cimbres, de Goths, de Visigoths, de Vandales, d'Alains, de Francs, de Normands, etc., qui s'exterminent les uns après les autres, et la ravagent comme les flots d'une mer débordée. L'histoire de chacun de ces peuples ne présente qu'une suite non interrompue de guerres, comme si l'homme ne venoit au monde que pour détruire son semblable. Ces temps anciens, si vantés pour leur innocence et leurs vertus héroïques, ne sont que des temps de crimes et d'erreurs dont la plupart, pour notre bonheur, n'existent plus. L'absurde idolâtrie, la magie, les sorts, les oracles, le culte des démons, les sacrifices humains, l'anthropophagie, les guerres permanentes, les

incendies, les famines, l'esclavage, la polygamie, l'inceste, la mutilation des hommes, les droits de naufrage, les droits d'aubaine, etc., désoloient alors nos malheureuses contrées, et sont relégués aujourd'hui sur les côtes de l'Afrique inhospitalière, ou dans les sombres forêts de l'Amérique. Il en est de même de plusieurs maladies du corps aussi communes que celles de l'âme, telles que les pestes innombrables, les lèpres, la ladrerie, les obsessions ou convulsions, etc... Que dire des mensonges religieux qui illustroient des forfaits, et consacroient des origines absurdes et criminelles encore révérees de nos jours ? Que de héros, qu'on nous fait admirer dans nos écoles, qui n'étoient au fond que des scélérats ; le féroce Achille, Ulysse le perfide, Agamemnon le parricide, la famille entière d'Atrée, et tant d'autres aussi criminels, qui se prétendoient descendus des dieux et des déesses, le plus souvent changés en bêtes ! Il semble que le monde moral ait roulé autrefois, comme le physique, sur d'autres pôles. Cependant des bienfaiteurs du genre humain s'élevèrent de siècle en siècle. Hercule, Esculape, Orphée, Linus, Confucius, Lockman, Lycurgue, Solon, Pythagore, Socrate, Platon, etc., civilisent peu-à-peu ces hordes de barbares. Ils déposent parmi eux les éléments de la concorde, des lois, de l'industrie, de religions plus humaines. Ils apparoissent dans les siècles passés au-dessus de leurs nations, comme des sources inépuisables de sagesse, de lumière et de vertu, qui ont circulé jusqu'à nous de générations en générations, semblables à ces fleuves descendus des sommets aériens des montagnes lointaines, qui traversent, depuis des siècles, des rochers,

des marais, des sables, pour venir féconder nos plaines et nos vallons.

Déjà sur ces mêmes terres où les druides brûloient des hommes, les philosophes les appellent pour les éclairer du flambeau de la raison. Les muses du nord, de l'occident, et surtout les françoises, planent sur l'Europe, unissent leurs lyres, et, y joignant leurs voix mélodieuses, enchaînent par leurs concerts les cœurs de ses habitants. Ce sont elles qui ont brisé en Amérique les fers des noirs enfants de l'Afrique, et défriché ses forêts par des mains libres. Elles en ont exporté une foule de jouissances, et elles y ont transporté, de l'Europe et de l'Asie, des cultures et des troupeaux utiles, de nouveaux végétaux, des habitants plus humains, et des législations évangéliques. O vertueux Penn, divin Fénelon, éloquent Jean-Jacques, vos noms seront un jour plus révéérés que ceux des Lycurgue et des Platon ! La superstition n'élève plus chez nous, comme autrefois, de temples à Dieu par la crainte des démons ; la philosophie les a dissipés à la lumière de l'astre du jour. Elle montre la terre couverte des bienfaits de la divinité, et les cieux remplis de ses soleils. Que de découvertes utiles ! que d'inventions hardies ! que d'établissements humains, inconnus à l'antiquité ! Ce sont les vertus des grands hommes qui ont fait descendre du ciel sur la terre les flambeaux de la vérité : hélas ! souvent persécutées et fugitives, elles n'en éclairent le monde ténébreux qu'après de longues secousses et de nombreuses révolutions.

Mais les femmes ont contribué plus que les philosophes à former et à réformer les nations. Elles ne pâlirent

point, les nuits, à composer de longs traités de morale ; elles ne montèrent point dans des tribunes pour faire tonner les lois. Ce fut dans leurs bras qu'elles firent goûter aux hommes le bonheur d'être tour-à-tour, dans le cercle de la vie, enfants heureux, amants fidèles, époux constants, pères vertueux. Elles posèrent les premières bases des lois naturelles. La première fondatrice d'une société humaine fut une mère de famille. En vain un législateur, un livre à la main, déclara, de la part du ciel, que la nature étoit dénaturée, qu'elle étoit odieuse même à son auteur : elles se montrèrent avec leurs charmes, et le fanatique tomba à leurs pieds.

Ce fut autour d'elles que, dans l'origine, les hommes errants se rassemblèrent et se fixèrent. Les géographes et les historiens ne les ont point classées en castes et en tribus ; ils n'en ont point fait des portions de monarchies ou de républiques. Les hommes naissent asiatiques, européens, françois, anglois ; ils sont cultivateurs, marchands, soldats ; mais par tout pays les femmes naissent, vivent et meurent femmes. Elles ont d'autres devoirs, d'autres occupations, d'autres destinées que les hommes. Elles sont disséminées parmi eux pour leur rappeler surtout qu'ils sont hommes, et maintenir, malgré les lois politiques, les lois fondamentales de la nature. Semblables à ces vents harmoniés avec les rayons du soleil ou avec leur absence, qui varient les températures des pays qu'ils fécondent en les réchauffant ou les rafraîchissant de leurs haleines, on ne peut les circonscrire dans aucune carte, ni en faire hommage à aucun souverain. Ils n'appartiennent qu'à l'atmosphère. Ainsi les femmes n'appartiennent

qu'au genre humain. Elles le rappellent sans cesse à l'humanité par leurs sentiments naturels, et même par leurs passions.

C'est par cette influence qu'elles conservent souvent un peuple depuis son origine jusqu'à ses derniers débris. Voyez ceux qui n'ont plus maintenant ni autels, ni trône, ni capitale, tels que les Guèbres, les Arméniens, les Juifs, les Maures d'Afrique ; ils sont roulés, par les siècles et les événements, de contrées en contrées ; mais leurs femmes en lient encore entre eux les individus par les aimants multipliés de filles, de sœurs, d'épouses, de mères. Elles les maintiennent par les mêmes lois qui les ont rassemblés. Leurs hordes errantes sont semblables aux antiques monuments de leurs empires, qui gissent renversés, malgré les ancrs de fer qui en lient les assises. En vain l'Océan en roule les granits dans ses flots, aucune pierre ne se délite : tant est fort le ciment naturel qui en congloméra les grains dans la carrière.

Non seulement les femmes réunissent les hommes entre eux par les liens de la nature, mais encore par ceux de la société. Remplies pour eux des affections les plus tendres, elles les unissent à celles de la Divinité, qui en est la source. Elles sont les premiers et les derniers apôtres de tout culte religieux, qu'elles leur inspirent, dès la plus tendre enfance. Elles embellissent tout le cours de leur vie. Ils leur sont redevables de l'invention des arts de première nécessité, et de tous ceux d'agrément. Elles inventèrent le pain, les boissons agréables, les tissus des vêtements, les filatures, les toiles, etc. Elles amenèrent les premières à leurs pieds les animaux utiles et timides

qu'ils effrayoient par leurs armes, et qu'elles subjuguèrent par des bienfaits. Elles imaginèrent, pour plaire aux hommes, les chansons gaies, les danses innocentes, et inspirèrent à leur tour la poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture, à ceux d'entre eux qui désirèrent conserver d'elles de précieux ressouvenirs. Ils sentirent alors se mêler à leurs passions ambitieuses l'héroïsme et la pitié. Ils n'avoient imaginé, au milieu de leurs guerres cruelles et permanentes que des dieux redoutables : un Jupiter foudroyant, un noir Pluton, un Neptune toujours en courroux, un Mars sanglant, un Mercure voleur, un Bacchus toujours ivre ; mais à la vue de leurs femmes chastes, douces, aimantes, laborieuses, ils conçurent dans les cieus des divinités bienfaisantes. Remplis de reconnoissance pour les compagnes de leur vie, ils leur élevèrent des monuments plus nombreux et plus durables que des temples. Ils donnèrent d'abord, dans toutes les langues, des noms féminins à tout ce qu'ils trouvèrent de plus aimable et de plus doux sur la terre, à leurs diverses patries, à la plupart des rivières qui les arrosoient, aux fleurs les plus odorantes, aux fruits les plus savoureux, aux oiseaux qui avoient le plus de mélodie.

Mais tout ce qui leur sembla mériter dans la nature des hommages plus étendus par une beauté ou par une utilité supérieure, reçut d'eux des noms de déesses, c'est-à-dire de femmes immortelles. Elles eurent leur séjour dans les cieus, et leurs départements sur la terre. Ainsi ils féminisèrent et déifièrent la lumière, les étoiles, la nuit, l'aurore. Ils attribuèrent les fontaines aux naïades, les ondes azurées de la mer aux néréides, les prairies à Palès, les

forêts aux dryades. Ils distribuèrent de plus grands départements à des déesses d'un plus haut rang : l'air avec ses nuages majestueux à Junon, la mer paisible à Thétis, la terre et ses riches minéraux à Cybèle, les bêtes fauves à Diane, et les moissons à Cérès. Ils caractérisèrent les puissances de l'âme, source de toutes leurs jouissances, comme celles de la nature. Ils firent des déesses des vertus qui les fortifioient, des grâces qui les rendoient sensibles, des muses qui les inspiroient, de Minerve, mère de toute industrie. Enfin, ils donnèrent à la déesse qui réunissoit tous les charmes de la femme le nom de Vénus, plus expressif sans doute que celui d'aucune divinité. Ils lui attribuèrent pour père Saturne ou le Temps, pour berceau l'Océan, pour compagnons de sa naissance les jeux, les ris, les grâces ; pour époux le dieu du feu, pour enfant l'Amour, et pour domaine toute la nature.

En effet, tout objet aimable a sa vénusté, c'est-à-dire une portion de cette beauté ineffable qui engendre les amours. La plus touchante en est sans doute la sensibilité, cette âme de l'âme qui en anime toutes les facultés. Ce fut par elle que Vénus subjugua le dieu indomptable de la guerre.

Ce n'est pas que les femmes aient reçu du ciel plus de perfections que les hommes. Soumises par la nature même de leurs charmes aux influences de la déesse des grâces, dont l'astre des nuits étoit autrefois le symbole, et en porte encore le nom chez les peuples sauvages, par la variété de ses phases, elles brillent dans le cours des mois d'une lumière douce et paisible, mais inconstante et inégale. Cependant, elles attirent à elles et dissipent les feux qui

dévoient les cœurs ambitieux des hommes, semblables aux feux du soleil, qui embrasent l'horizon pendant le jour et ne s'éteignent que dans le sein des nuits. Ainsi les défauts d'un sexe et les excès de l'autre, se compensent mutuellement; et ces deux moitiés humaines en contraste, composent sur la terre une harmonie parfaite, semblable à celle des deux astres de la lumière, conjugués dans les cieux.

O femmes, c'est par votre sensibilité que vous enchaînez les ambitions des hommes ! Par-tout où vous avez joui de vos droits naturels, vous avez aboli les éducations barbares, l'esclavage, les tortures, les mutilations, le pal, les croix, les roues, les bûchers, les lapidations, le hacher par morceaux, et tous les supplices cruels de l'antiquité, qui étoient bien moins des punitions d'une justice équitable, que des vengeances d'une politique féroce. Par-tout vous avez été les premières à honorer de vos larmes les victimes innocentes de la tyrannie, et à faire connoître les remords aux tyrans. Votre pitié naturelle vous donne à la fois l'instinct de l'innocence et celui de la véritable grandeur. C'est vous qui conservez et embellissez de vos souvenirs les renommées des conquérants magnanimes, dont les vertus généreuses protègent les foibles, et sur-tout votre sexe. Tels ont été les Cyrus, les Alexandre, les Charlemagne ; sans vous, ils ne nous seroient pas plus recommandables que les Tamerlan, les Bajazet, les Attila. Mais le sang des nations subjuguées élève en vain de sombres nuages autour de leurs grands colosses ; au souvenir de leurs bienfaits vous étendez sur elles des rayons de reconnoissance

qui les font briller sur notre horizon de tout l'éclat de la vertu.

Vous êtes les fleurs de la vie. C'est dans votre sein que la nature verse les générations et les premières affections qui les font éclore. Vous civilisez le genre humain, et vous en rapprochez les peuples bien mieux par des mariages, que la diplomatie par des traités. Vous êtes les âmes de leur industrie et de leur navigation. C'est pour vous procurer de nouvelles jouissances que les puissances maritimes vont chercher aux Indes les plus douces et les plus riches productions de la terre et du soleil. Pline dit que déjà de son temps ce commerce se faisoit principalement pour vous. Vous formez entre vous par toute la terre un vaste réseau, dont les fils se correspondent dans le passé, le présent et l'avenir, se prêtent mutuellement des forces. Vous enchaînez de fleurs ce globe, dont les passions cruelles des hommes se disputent l'empire.

O Françaises, c'est pour vous que l'Indienne donne aujourd'hui la transparence au coton et le plus vif éclat à la soie ! Ce fut pour vous que les filles d'Athènes imaginèrent ces robes commodes et charmantes, si favorables à la pudeur et à la beauté, que le sage Fénelon lui-même les trouvoit bien préférables à tous les costumes gênants et orgueilleux de notre ancien régime. La révolution vous en a revêtues, et elles ont ajouté à vos grâces naturelles. Mères et nourrices de notre enfance, quel pouvoir vos charmes n'ajoutent-ils pas à vos vertus ? Vous êtes les reines de nos opinions et de notre ordre moral. Vous avez perfectionné nos goûts, nos modes, nos usages, en

les simplifiant. Vous êtes les juges nés de tout ce qui est décent, gracieux, bon, juste, héroïque. Vous répandez l'influence de vos jugements dans toute l'Europe, et vous en avez rendu Paris le foyer. C'est dans ses murs, à votre vue, ou par vos souvenirs, que nos soldats s'animent à la défense de la patrie : c'est dans ces mêmes murs que les guerriers étrangers, qui ont porté contre eux des armes malheureuses, viennent en foule, dans les trop courts intervalles de la paix, oublier à vos pieds tous leurs ressentiments.

Notre langue vous doit sa clarté, sa pureté, son élégance, sa douceur, tout ce qu'elle a d'aimable et de naïf. Vous avez inspiré et formé nos plus grands poètes et nos plus fameux orateurs. Vous protégez dans vos cercles l'écrivain solitaire qui a eu le bonheur de vous plaire, et le malheur d'irriter les factions jalouses. A vos regards modestes, aux doux sons de votre voix, le sophiste audacieux se trouble, le fanatique sent qu'il est homme, et l'athée qu'il existe un Dieu. Vos larmes touchantes éteignent les torches de la superstition, et vos divins sourires dissipent les froids arguments du matérialisme.

Ainsi, sur les rivages de l'Islande, après de longs hivers, la reine des mers boréales, la montagne de l'Hécla, couronnée de volcans, vomit des tourbillons de feux et de fumées à travers des pyramides de glaces qui semblent menacer les cieus : mais lorsque le globe, au signe des Gémeaux, achève d'incliner le pôle nord vers le soleil, les vents du printemps qui naissent sous l'empire de l'astre du jour joignent leurs tièdes haleines à ses rayons ardents. Les flancs de la montagne alors se réchauffent ;

une chaleur souterraine s'étend sous la coupole de glace qui la surmonte, et lui refuse bientôt tout appui. D'abord ses sommets orgueilleux se précipitent dans ses cratères brûlants, en éteignent les feux, pénètrent dans ses longs souterrains, et jaillissent autour de sa base en hautes gerbes d'eaux noires et bouillantes. Ses fondements caverneux s'affaiblissent sur leurs propres piles, glissent et s'écroulent en énormes rochers dans le sein des mers qu'ils menaçoient d'envahir. Les bruits affreux de leurs chutes, les sombres murmures de leurs torrents, les rugissements des phoques et des ours marins qui les habitoient, sont répétés au loin par les échos d'Horriallax et du Vaigath. Les peuples riverains de l'Atlantique voient avec effroi ces glaciers terreux voguer, renversés, le long de leurs rivages. Entraînés par leurs propres courants, sous les formes fantastiques de temples, de châteaux, ils vont rafraîchir les mers torridiennes, et fonder, dans leurs flots attiédés, des écueils que l'hiver suivant ne reverra plus.

Cependant la montagne dessolée apparoit, à travers les brumes de ses neiges fondues et les dernières fumées de ses volcans, nue, hideuse, ses collines dégradées, et montrant à découvert ses antiques ossements. C'est alors que les zéphyr, qui l'ont dépouillée du manteau des hivers, la revêtissent de la robe du printemps. Ils accourent en foule des zones tempérées, portant sur leurs ailes les semences volatiles des végétaux. Ils tapissent de mousses, de graminées et de fleurs, ses flancs déchirés et ses plaies profondes. Les oiseaux de la terre et des eaux y déposent leurs nids. En peu d'années, de vastes bosquets de cèdres

et de bouleaux sortent de ses cratères éteints. Une nouvelle adolescence la pénètre de toutes les influences du soleil, pendant un jour de plusieurs mois.

Sa beauté même s'accroît de celle des longues nuits du pôle. Quand l'hiver, à la faveur de leurs ténèbres, y relève son trône, étend sur lui son manteau d'hermine, et prépare à l'océan de nouvelles révolutions, la lune circule tout autour, et lui renvoie une partie des rayons du soleil qui l'abandonne. L'aurore boréale le couronne de ses feux mobiles, et agite autour de lui ses drapeaux lumineux. A ce signal céleste, les rennes fuient vers de moins âpres contrées ; ils aperçoivent, à la lueur de ces clartés tremblantes, l'Hécla au milieu des mers hérissées de glaçons ; et ils viennent, en bramant, chercher dans ses vallées profondes de nouveaux pâturages. Des légions de cygnes tracent autour de sa cime de longues spirales, et, joyeux de descendre sur cette terre hospitalière, font entendre au haut des airs des accents inconnus à nos climats. Les filles d'Ossian, attentives, suspendent leurs chasses nocturnes pour répéter sur leurs harpes ces concerts mélodieux, et bientôt de nouveaux Pauls viennent chercher parmi elles de nouvelles Virginies...





AVANT-PROPOS

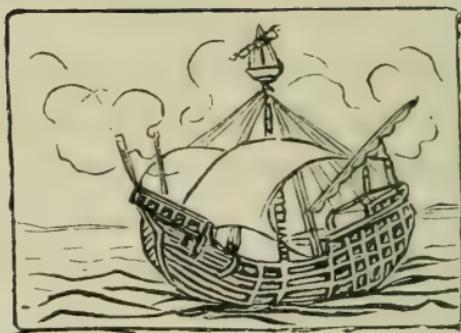
DE L'ÉDITION ORIGINALE DE MDCCLXXXVIII

JE me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différens de ceux de l'Europe. Nos poètes ont assez reposé leurs amans sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites et des Virgiles, pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressans que ceux de

notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud ; mais les mœurs de leurs habitans, et encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir, à la beauté de la nature entre les tropiques, la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci, que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu. Cependant il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, et que leur histoire est vraie dans ses principaux événemens. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitans que j'ai connus à l'Ile-de-France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes, mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espèce de pastorale, je priai une belle dame qui fréquentoit le grand monde, et des hommes graves qui en vivoient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produiroit sur des

lecteurs de caractères si différens : j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, et c'étoit aussi tout ce que j'en voulois savoir. Mais comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de *Tableau de la Nature*. Heureusement je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'étoit étrangère ; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, et combien je suis dénué de sagacité, de goût et d'expressions, pour la connoître et la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce faible essai sous le nom et à la suite de mes *Études sur la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté ; afin que ce titre, lui rappelant mon incapacité, le fit toujours souvenir de son indulgence.





PAUL ET VIRGINIE



SUR le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'Isle-de-France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'isle, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis ; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplémousses ;

ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine, et, plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'isle. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau ; un peu sur la droite, le cap Malheureux, et au-delà, la pleine mer, où paroissent à fleur d'eau quelques islots inhabités, entre autres le Coin-de-Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vens qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs ; mais au pied même des cabanes on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète

le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vens. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi ; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paroissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimois à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étois assis au pied de ces cabanes et que j'en considérois les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il étoit, suivant la coutume des anciens habitans, en petite veste et en long caleçon. Il marchoit nu-pieds, et s'appuyoit sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étoient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut, et, m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre où j'étois assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole : « Mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui ont appartenu ces deux cabanes ? » Il me répondit : « Mon fils, ces mesures et ce terrain

inculte étoient habités, il y a environ vingt ans, par deux familles qui y avoient trouvé le bonheur. Leur histoire est touchante ; mais dans cette isle, située sur la route des Indes, quel Européen peut s'intéresser au sort de quelques particuliers obscurs ? qui voudroit même y vivre heureux, mais pauvre et ignoré ? Les hommes ne veulent connoître que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à personne. — Mon père, repris-je, il est aisé de juger, à votre air et à votre discours, que vous avez acquis une grande expérience. Si vous en avez le tems, racontez-moi, je vous en prie, ce que vous savez des anciens habitans de ce désert, et croyez que l'homme, même le plus dépravé par les préjugés du monde, aime à entendre parler du bonheur que donnent la nature et la vertu. » Alors, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circonstances, après avoir appuyé quelque tems ses mains sur son front, voici ce que ce vieillard me raconta.

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de la Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette isle pour y chercher fortune.

Il avoit avec lui une jeune femme qu'il aimoit beaucoup et dont il étoit également aimé. Elle étoit d'une ancienne et riche maison de sa province; mais il l'avoit épousée en secret et sans dot, parceque les parens de sa femme s'étoient opposés à son mariage, attendu qu'il n'étoit pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette isle, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence à la mi-octobre, et, peu de tems après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissemens fixes. Les effets qu'il avoit emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'Isle-de-France, se trouva veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse, dans un pays où elle n'avoit ni crédit ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme après la mort de celui qu'elle avoit uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cul-

tiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une isle presque déserte, dont le terrain étoit à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce ; mais, cherchant quelque gorge de montagne, quelque asyle caché où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrans de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts ; comme si des rochers étoient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvoit appaiser les troubles malheureux de l'âme. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservoir un à madame de la Tour que ne donnent ni les richesses ni la grandeur ; c'étoit une amie.

■ Dans ce lieu, depuis un an, demeuroid une femme vive, bonne et sensible ; elle s'appelloit Marguerite. Elle étoit née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle étoit chérie, et qui l'auroit rendue heureuse, si elle n'avoit eu la foiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage, qui

lui avoit promis de l'épouser ; mais celui-ci ayant satisfait sa passion, s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avoit laissée enceinte. Elle s'étoit déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née, et à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays, où elle avoit perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avoit acquis de quelques deniers empruntés, cultivoit avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite, qui allaitoit son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots de sa condition passée et de ses besoins présents. Marguerite, au récit de madame de la Tour, fut émue de pitié, et, voulant mériter sa confiance plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'étoit rendue coupable. « Pour moi, dit-elle, j'ai mérité mon sort ; mais vous, madame, ... vous, sage et malheureuse ! » Et elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit en la serrant dans ses bras :

« Ah ! Dieu veut finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi qui vous suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parens. »

Je connoissois Marguerite, et, quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derrière la Montagne-Longue, je me regardois comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières ; mais, dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce tems-là sur-tout, où cette isle faisoit peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y étoit un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avoit une compagne, je fus la voir pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de la Tour une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle étoit alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames qu'il convenoit, pour l'intérêt de leurs enfans, et sur-tout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui contient

environ vingt arpens. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à-peu-près égales : l'une renfermoit la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parcequ'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins qu'à peine on y peut marcher ; cependant il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre : car dans la saison des pluies il est marécageux, et dans les sécheresses il est dur comme du plomb ; quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut

à madame de la Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, que nous puissions toujours nous voir, nous parler et nous entr'aider ». Il falloit cependant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvoit au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de la Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étoient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre et sur la propriété de leurs familles. Moi-même j'ai coupé des palissades dans la montagne; j'ai apporté des feuilles de latanier des bords de la mer pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir! Le tems, qui détruit si rapidement les monumens des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes étoit achevée que madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appelloit Paul. Madame de la Tour me pria aussi de

nommer sa fille, conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. « Elle sera vertueuse, dit-elle, et elle sera heureuse. Je n'ai connu le malheur qu'en m'écartant de la vertu. »

Lorsque madame de la Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnois de tems en tems, mais sur-tout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, étoit un noir iolof, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avoit de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivoit indifféremment sur les deux habitations les terrains qui leur sembloient les plus fertiles, et il y mettoit les semences qui leur convenoient le mieux. Il semoit du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux ; et au pied des roches, des giraumons, des courges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantoit dans les lieux secs des patates qui y viennent très-sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où le grain est petit, mais excellent ; le long de la rivière et autour

des cases, des bananiers, qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits, avec un bel ombrage, et enfin quelques plantes de tabac pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses. Il alloit couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des roches çà et là dans les habitations pour en aplanir les chemins. Il faisoit tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parcequ'il les faisoit avec zèle. Il étoit fort attaché à Marguerite, et il ne l'étoit guère moins à madame de la Tour, dont il avoit épousé la négresse à la naissance de Virginie. Il aimoit passionnément sa femme, qui s'appeloit Marie. Elle étoit née à Madagascar, d'où elle avoit apporté quelque industrie, sur-tout celle de faire des paniers et des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle étoit adroite, propre et très fidèle. Elle avoit soin de préparer à manger, d'élever quelques poules et d'aller de tems en tems vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui étoit bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfans, et un gros chien qui veilloit la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filoient du matin au soir du coton. Ce travail suffisoit à leur entretien et à celui de leurs familles ; mais, d'ailleurs, elles étoient si dépourvues de commodités étrangères qu'elles marchaient nu-pieds dans leur habitation, et ne portoient de souliers que pour aller le dimanche, de grand matin, à la messe à l'église des Pamplemousses que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis ; mais elles se rendoient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parcequ'elles étoient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique ? Si ces dames avoient un peu à souffrir au dehors, elles rentroient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les appercevoient de cette hauteur sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouroient jusqu'au bas de la montagne pour les aider à la remonter. Elles lisoient dans les yeux de leurs esclaves la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devoient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé

des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne et de sœur, n'avoient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles étoit commun. Seulement, si d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié se réveilloient dans leur âme, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeoit vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutoient encore au bonheur de la société. Leur amitié mutuelle redoubloit à la vue de leurs enfans, fruits d'un amour également infortuné; elles prenoient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeoient de lait. « Mon amie, disoit madame de la Tour, chacune de nous aura deux enfans, et chacun de nos enfans aura deux mères. » Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin, ainsi ces deux petits enfans, privés de tous leurs parens, se remplissoient de sentimens plus

tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de sœur, quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avoient donné le jour. Déjà leurs mères parloient de leur mariage sur leurs berceaux, et cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmoient leurs propres peines, finissoit bien souvent par les faire pleurer ; l'une se rappelant que ses maux étoient venus d'avoir négligé l'hymen, et l'autre d'en avoir subi les lois ; l'une, de s'être élevée au-dessus de sa condition, et l'autre, d'en être descendue ; mais elles se consoloient en pensant qu'un jour leurs enfans, plus heureux, jouiroient à la fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour et du bonheur de l'égalité.

Rien, en effet, n'étoit comparable à l'attachement qu'ils se témoignoit déjà. Si Paul venoit à se plaindre, on lui montrait Virginie ; à sa vue, il sourioit et s'appaisoit. Si Virginie souffroit, on en étoit averti par les cris de Paul ; mais cette aimable fille dissimuloit aussitôt son mal pour qu'il ne souffrît pas de sa douleur. Je n'arrivois point de fois ici que je ne les visse tous deux tout nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente

la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvoit les séparer : elle les surprenoit souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner furent ceux de frère et de sœur. L'enfance, qui connoît des caresses plus tendres, ne connoît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étoient toujours suivis des louanges et des baisers de son frère. Pour lui, sans cesse en action, il bêchoit le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, il le suivoit dans les bois ; et si, dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit ou un nid d'oiseaux se présentoient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladoit pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontroit un quelque part, on étoit sûr que l'autre n'étoit pas loin. Un jour que je descendois du sommet de cette montagne, j'aperçus,

à l'extrémité du jardin, Virginie qui accouroit vers la maison, la tête couverte de son jupon, qu'elle avoit relevé par derrière, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin, je la crus seule, et, m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenoit Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelèrent les enfants de Lédæ, enclos dans la même coquille.

Toute leur étude étoit de se complaire et de s'entraider. Au reste ils étoient ignorans comme des créoles et ne savoient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétoient pas de ce qui s'étoit passé dans des temps reculés et loin d'eux ; leur curiosité ne s'étendoit pas au-delà de cette montagne. Ils croyoient que le monde finissoit où finissoit leur isle ; et ils n'imaginoient rien d'aimable où ils n'étoient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupoient toute l'activité de leurs âmes. Jamais des sciences inutiles n'avoient fait couler leurs larmes ; jamais les leçons d'une triste morale ne les avoient remplis d'ennui. Ils ne savoient pas qu'il ne faut pas dérober,

tout chez eux étant commun ; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples ; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avoit jamais effrayés en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfants ingrats ; chez eux, l'amitié filiale étoit née de l'amitié maternelle. On ne leur avoit appris de la religion que ce qui la fait aimer ; et s'ils n'offroient pas à l'église de longues prières, par-tout où ils étoient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levoient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageoient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçoit le retour de l'aurore, Virginie se levoit, alloit puiser de l'eau à la source voisine, et rentroit dans la maison pour préparer le déjeuner. Bientôt après, quand le soleil doroit les pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendoient chez madame de la Tour : alors ils commençoient tous ensemble une prière, suivie du premier repas ; souvent ils le prenoient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers,

qui leur fournissoient à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles larges, longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développoit rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignoit dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur âme. Virginie n'avoit que douze ans ; déjà sa taille étoit plus qu'à demi formée ; de grands cheveux blonds ombrageoient sa tête ; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brilloient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage : ils sourioient toujours de concert quand elle parloit ; mais, quand elle gardoit le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnoit une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyoit déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étoient noirs, auroient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnoient autour comme des pinceaux ne leur avoient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa

sœur paroïsoit, il devenoit tranquille et alloit s'asseoir auprès d'elle. Souvent leur repas se passoit sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfans de Niobé ; mais, à leurs regards qui cherchoient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfans du Ciel, pour ces esprits bienheureux dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, et l'amitié par des paroles.

Cependant madame de la Tour, voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentoît augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disoit quelquefois : « Si je venois à mourir, que deviendroit Virginie sans fortune ? »

Elle avoit en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et dévote, qui lui avoit refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'étoit bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fut réduite. Mais, devenue mère, elle ne craignit plus la honte

des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille et l'embarras où elle se trouvoit, loin de son pays, dénuée de support et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui étoit d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avoit jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étoient écoulées sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin, en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de la Bourdonnais dans cette isle, madame de la Tour apprit que ce gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier cette fois d'y paroître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de la Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à sa nièce qu'elle avoit mérité son sort pour avoir épousé un aventurier, un libertin ; que les passions portoient avec elles leur punition ; que la mort prématurée de son mari étoit un juste châtiment de Dieu ; qu'elle

avoit bien fait de passer aux isles, plutôt que de déshonorer sa famille en France ; qu'elle étoit, après tout, dans un bon pays où tout le monde faisoit fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissoit par se louer elle-même. Pour éviter, disoit-elle, les suites souvent funestes du mariage, elle avoit toujours refusé de se marier. La vérité est qu'étant ambitieuse, elle n'avoit voulu épouser qu'un homme de grande qualité ; mais, quoi qu'elle fût très-riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'étoit trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutoit, par post-scriptum, que, toute réflexion faite, elle l'avoit fortement recommandée à M. de la Bourdonnais. Elle l'avoit en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré : afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdon-

nais, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille que par de durs monosyllables. « Je verrai...; nous verrons...; avec le temps...; il y a bien des malheureux... Pourquoi indisposer une tante respectable?... C'est vous qui avez tort. »

Madame de la Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie : « Voilà le fruit de onze ans de patience. » Mais, comme il n'y avoit que madame de la Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine étoit-elle achevée que Marguerite lui dit avec vivacité : « Qu'avons-nous besoin de tes parens ? Dieu nous a-t-il abandonnés ? C'est lui seul qui est notre père. N'avons-nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour ? Pourquoi donc te chagriner ? Tu n'as point de courage. » Et, voyant madame de la Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et, la serrant dans ses bras : « Chère amie ! s'écria-t-elle, chère amie ! » Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle, Virginie, fondant en larmes, pressoit alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre

sa bouche et contre son cœur ; et Paul, les yeux enflammés de colère, crioit, serroit les poings, frappoit du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : « Ah ! madame !... ma bonne maîtresse !... ma mère !... ne pleurez pas. » De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de la Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content : « Mes enfans, vous êtes la cause de ma peine, mais vous faites toute ma joie. O mes chers enfans ! le malheur ne m'est venu que de loin ; le bonheur est autour de moi. » Paul et Virginie ne la comprirent pas ; mais, quand ils la virent tranquille, ils sourirent et se mirent à la caresser. Ainsi, ils continuèrent tous d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfans se développoit de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplémousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouroient leur habitation. Elle étoit décharnée comme un squelette, et n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de serpillière

autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparoit le déjeûner de la famille, et lui dit : « Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive ; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la Rivière-Noire. Il m'a traitée comme vous le voyez. » En même tems, elle montra son corps sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avoit reçus. Elle ajouta : « Je voulois aller me noyer ; mais, sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit : « Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir. » Virginie, toute émue, lui répondit : « Rassurez-vous, infortunée créature ! Mangez, mangez. » Et elle lui donna le déjeûner de la maison, qu'elle avoit apprêté. L'esclave, en peu de momens, le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée lui dit : « Pauvre misérable ! j'ai envie d'aller demander votre grâce à votre maître. En vous voyant, il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui ? — Ange de Dieu, repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez. » Virginie appela son frère, et le pria de l'accompa-

gner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la Rivière-Noire. Ils apperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenoit au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main : c'étoit un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, toute émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui étoit à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfans pauvrement vêtus ; mais quand il eût remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eût entendu le doux son de sa voix, qui trembloit, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnoit à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu,

mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître ; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étoient descendus, et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avoient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : « Ma sœur, il est plus de midi ; tu as faim et soif ; nous ne trouverons point ici à dîner : redescendons le morne et allons demander à manger au maître de l'esclave. — Oh ! non, mon ami, reprit Virginie ; il m'a fait trop de peur. Souviens-toi de ce que dit quelquefois maman : « Le pain du méchant remplit la bouche de gravier. » — Comment ferons-nous donc ? dit Paul : ces arbres ne produisent que de mauvais fruits ; il n'y a pas seulement ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir. — Dieu aura pitié de nous, reprit Virginie ; il exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture. » A peine avoit-elle dit ces mots qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tomboit d'un rocher voisin. Ils y coururent, et, après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le crystal, ils cueillirent et mangèrent un

peu de cresson qui croissoit sur ses bords. Comme ils regardoient de côté et d'autre s'ils ne trouveroient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger ; mais, quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avoit plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filamens ; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avoit pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste. Autre embarras : il n'avoit point de briquet, et d'ailleurs, dans cette isle si couverte de rochers, je ne crois qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre, il fit un petit trou dans une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds ; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent. Il

posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit sous ses pieds, et, le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de momens il vit sortir du point de contact de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui bientôt après tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le souvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin ; mais cette joie étoit troublée par l'inquiétude où ils se doutoient bien que leur longue absence de la maison jetteroit leurs mères. Virginie revenoit souvent sur cet objet ; cependant Paul, qui sentoit ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliser leurs parens.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés, car ils n'avoient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Vir-

ginie : « Notre case est vers le soleil du milieu du jour ; il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon amie. » Cette montagne étoit celle des Trois-Mamelles (1), ainsi nommée parceque ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l'isle, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étoient coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie ; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué.

(1) Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles, et qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles, car ce sont d'elles que découlent beaucoup de rivières et de ruisseaux qui répandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l'arrosent, et elles fournissent constamment à leurs eaux, en attirant sans cesse les nuages autour du piton de rocher qui les surmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos études précédentes.

Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. « N'aie pas peur, lui disoit-il ; je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière-Noire t'avoit refusé la grâce de son esclave, je me serois battu avec lui. — Comment ! dit Virginie, avec cet homme si grand et si méchant ? A quoi t'ai-je exposé ! Mon Dieu ! qu'il est difficile de faire le bien ! Il n'y a que le mal de facile à faire. »

Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route chargé de sa sœur, et il se flattoit de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles, qu'il voyoit devant lui à une demi-lieue de là ; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors : « Mon frère, le jour baisse ; tu as encore des forces, et les miennes me manquent... Laisse-moi ici, et retourne seul à notre case pour tranquilliser nos mères. — Oh ! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai un palmiste, tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre à l'abri. » Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre penché

sur le bord de la rivière de longues feuilles de scolopendre qui pendoient de son tronc ; elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avoient mis en sang, car, dans l'empressement d'être utile, elle avoit oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminoient ainsi doucement à travers les bois ; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles, sur laquelle ils se dirigeoient, et même le soleil, qui étoit déjà près de se coucher. Au bout de quelque tems, ils quittèrent, sans s'en appercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avoient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches qui n'avoit plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais ; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre pour découvrir au moins la montagne des Trois-Mamelles ; mais il n'aperçut autour de lui que les

cimes des arbres, dont quelques-unes étoient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvroit déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmoit, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnoit dans ces solitudes, et on n'entendoit d'autre bruit que le brame ment des cerfs qui venoient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourroit l'entendre, cria alors de toute sa force : « Venez, venez au secours de Virginie ! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : « Virginie... Virginie. »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin. Il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avoit ni fontaine ni palmiste, ni même de branche de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la foiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : « Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parens.

Oh ! j'ai été bien imprudente ! » Et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : « Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous. » A peine avoient-ils achevé leur prière qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur qui vient le soir tuer des cerfs à l'affût. » Peu après, les aboiemens du chien redoublèrent. « Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je reconnois sa voix. Serions-nous si près d'arriver et au pied de notre montagne ? » En effet, un moment après, Fidèle étoit à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvoient revenir de leur surprise, ils apperçurent Domingue qui accouroit à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit de joie, ils se mirent à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens : « O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétude ! comme elles ont été étonnées quand elles ne vous ont plus trouvés au retour de la messe, où je les accompagnois ! Marie, qui travailloit dans un coin de l'habitation, n'a nous dire où vous étiez allés. J'allois, je venois autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté

vous chercher. Enfin j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre (1), je les ai fait flairer à Fidèle ; et sur-le-champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas. Il m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là où j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une négresse marronne, et qu'il vous avoit accordé sa grâce. Mais quelle grâce ! il me l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, à un billot de bois, et avec un collier de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidèle, toujours quêteant, m'a mené sur le morne de la Rivière-Noire, où il s'est arrêté encore en aboyant de toute sa force : c'étoit sur le bord d'une source, auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu qui fumoit encore. Enfin il m'a conduit ici. Nous sommes au pied de la montagne des Trois-Mamelles, il y a encore quatre bonnes lieues jusque chez nous. Allons, mangez et prenez des forces. » Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits et une grande calebasse remplie d'une liqueur

(1) Ce trait de sagacité du noir Domingue et de son chien Fidèle ressemble beaucoup à celui du sauvage Tévénissa et de son chien Oniah, rapporté par M. de Crevecœur dans son ouvrage plein d'humanité intitulé : *Lettres d'un Cultivateur américain*.

composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avoient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères ; elle répéta plusieurs fois : « Oh ! qu'il est difficile de faire le bien ! » Pendant que Paul et elle se rafraîchissoient, Domingue alluma du feu, et, ayant cherché dans les rochers un bois tortu qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout verd en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma, car il étoit déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvoient plus marcher ; leurs pieds étoient enflés et tout rouges. Domingue ne savoit s'il devoit aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où est le tems, leur disoit-il, où je vous portois tous les deux à la fois dans mes bras ? Mais maintenant vous êtes grands, et je suis vieux. » Comme il étoit dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : « Bons petits blancs, n'ayez pas peur ; nous vous avons vu passer ce

matin avec une négresse de la Rivière-Noire ; vous alliez demander sa grâce à son mauvais maître. En reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur nos épaules. » Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules, et, Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie, attendrie, disoit à Paul : « O mon ami ! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense. »

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étoient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montoient qu'ils entendirent des voix qui criaient : « Est-ce vous, mes enfans ? » Ils répondirent avec les noirs : « Oui, c'est nous ! » et bientôt ils apperçurent leurs mères et Marie qui venoient au devant d'eux avec des tisons flambants. « Malheureux enfans, dit madame de la Tour, d'où venez-vous ? dans quelles angoisses vous nous avez jetés ! — Nous venons, dit Virginie, de la Rivière-Noire, demander la grâce d'une pauvre

esclave marronne à qui j'ai donné ce matin le déjeuner de la maison, parcequ'elle mouroit de faim ; et voilà que les noirs marrons nous ont ramenés. » Madame de la Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler, et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit : « Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert ! » Marguerite, ravie de joie, serroit Paul dans ses bras et lui disoit : « Et toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne action. » Quand elles furent arrivées dans leur case avec leurs enfans, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

Chaque jour étoit pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie ni l'ambition ne les tourmentoient ; elles ne désiroient point au dehors une vaine réputation, que donne l'intrigue et qu'ôte la calomnie : il leur suffisoit d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette isle, où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étoient ignorés ; seulement, quand un passant demandoit, sur le chemin des Pamplemousses, à quelques habitans de la plaine : « Qui

est-ce qui demeure là-haut, dans ces petites cases ? » ceux-ci répondoient, sans les connoître : « Ce sont de bonnes gens. » Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté : car il est impossible de ne pas haïr les hommes si on les croit méchants, et de vivre avec les méchants si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi, la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger des hommes en particulier, elles ne s'entretenoient que des moyens de faire du bien à tous en général, et, quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avoient une volonté perpétuelle, qui les remplissoit d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étoient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissoit point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissoit de ravissement et de joie. Elles admiroient avec transport le pouvoir

d'une providence qui, par leurs mains, avoit répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les grâces, les plaisirs purs, simples et toujours renaissans.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avoit embelli ce que le noir Domingue ne faisoit que cultiver. Il alloit avec lui dans les bois voisins déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau verd, et de dattiers, dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange ; il plantoit ces arbres, déjà grands, autour de cette enceinte. Il y avoit semé des graines d'arbres qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches ; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin ; le papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verds, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celles du figuier.

Il y avoit planté encore des pépins et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers,

de jacqs et de jam-roses. La plupart de ces arbres donnoient déjà à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avoit répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevoient sur les têtes noires des roches, et sembloient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendoient çà et là le long des escarpemens de la montagne.

Il avoit disposé ces végétaux de manière qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un seul coup d'œil ; il avoit planté au milieu de ce bassin les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres qui en bordoient la circonférence : de sorte que ce vaste enclos paraissoit, de son centre, comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies et des champs de riz et de bled. Mais, en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'étoit pas écarté de celui de la nature.

Guidé par ses indications, il avoit mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont volatiles, et sur le bord des eaux ceux dont les graines sont

faites pour flotter. Ainsi, chaque végétal croissoit dans son site propre, et chaque site recevoit de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces rochers formoient au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs qui répétoient au milieu de la verdure les arbres en fleur, les rochers et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étoient, pour la plupart, aussi accessibles au toucher qu'à la vue. A la vérité, nous l'aïdions tous de nos conseils et de nos secours pour en venir à bout. Il avoit pratiqué un sentier qui tournoit autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venoient se rendre de la circonférence au centre ; il avoit tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrasse maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette isle, il avoit formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avoit mêlé de la terre et des racines de rosiers, de poincillades et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches. En peu

de tems, ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins, bordés de vieux arbres inclinés sur les bords, formoient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où l'on alloit prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisoit dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissoit, à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là étoit une moisson, ici un verger. Par cette avenue on appercevoit les maisons, par cette autre les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelacés de lianes, on ne distinguoit en plein midi aucun objet ; sur la pointe de ce grand rocher voisin, qui sort de la montagne, on découvroit tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparoissoit quelquefois un vaisseau qui venoit de l'Europe ou qui y retournoit. C'étoit sur ce rocher que ces familles se rassembloient le soir, et jouissoient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe.

Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyait venir de bien loin, s'appeloit LA DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul et Virginie, dans leur jeux, y avoient planté un bambou, au haut duquel ils élevoient un petit mouchoir blanc pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevoient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu, dans mes voyages, à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite. Il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, et s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont senti, pensé et souffert comme lui. Que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre âme dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de pavillon de Paul et Virginie ces vers d'Horace :

... *Fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regal pater,
Obstrictis aliis, præter iapyga.*

« Que les frères d'Hélène, astres charmants comme vous, et que le père des vents, vous dirigent et ne fassent souffler que le zéphyr. »

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tata-
maque à l'ombre duquel Paul s'asseyoit quelquefois
pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes !

« Heureux, mon fils, de ne connoître que les divi-
nités champêtres ! »

Et cet autre au dessus de la porte de la cabane de
madame de la Tour, qui étoit leur lieu d'assemblée :

At segura quies, et nescia fallere vita.

« Ici est une bonne conscience et une vie qui ne
sait pas tromper. »

Mais Virginie n'approuvoit point mon latin ; elle
disoit que ce que j'avois mis au pied de sa girouette
étoit trop long et trop savant. « J'eusse mieux aimé,
ajoutoit-elle : TOUJOURS AGITÉE, MAIS CONSTANTE. —

Cette devise, lui répondis-je, conviendrait encore mieux à la vertu. » Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendoient leurs âmes sensibles à tout ce qui les environnoit ; elles avoient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférents. Un cercle d'orangers, de bananiers et de jam-roses, plantés autour d'une pelouse au milieu de laquelle Virginie et Paul alloient quelquefois danser, se nommoit LA CONCORDE. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de la Tour et Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs, s'appeloit LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisoient porter les noms de BRETAGNE et de NORMANDIE à de petites portions de terre où elles avoient semé du bled, des fraises et des pois. Domingue et Marie, désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appeloient ANGOLA et FOUILLEPOINTE deux endroits où croissoit l'herbe dont ils faisoient des paniers, et où ils avoient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenoient les douces illusions de leurs pays, et en calmoient les regrets dans une terre étrangère. Hélas ! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes les arbres,

les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchants.

Mais, de tout ce que renfermoit cette enceinte, rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appeloit le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ, est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme dès sa source une petite flaque d'eau au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produiroit servit un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de la Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle fut accouchée de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers qui formoient toutes les archives de ces deux familles : l'un se nommoit l'arbre de Paul, et l'autre l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassoit au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçoient leurs palmes et

laissoient pendre leurs jeunes grappes de cocos au dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avait laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avoit orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnoient, en étoiles vertes et noires, de larges capillaires, et flottoient au gré des vens des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un verd pourpré. Près de là croissoient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celle de la giroflée rouge, et des pimens, dont les gousses couleur de sang sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendoient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formoient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venoient pour passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voyait voler, le long des rivages de la mer, le corbigeau et l'alouette marine, et, au haut des airs, la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnoient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'Océan Indien. Virginie aimoit à se

reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venoit laver le linge de la famille, à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec leur lait, elle se plaisoit à leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuoit de tems en tems des grains de riz, de maïs et de millet. Dès qu'elle paroissoit, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittoient leurs buissons ; des perruches, vertes comme des émeraudes, descendoient des lataniers voisins ; des perdrix accouroient sous l'herbe : tous s'avançoient pêle-mêle jusqu'à ses pieds, comme des poules. Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Aimables enfans, vous passiez ainsi dans l'inno-

cence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits ! Combien de fois, dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissoient le Ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices ! combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avoient coûté la vie à aucun animal ! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas, offroient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies et les sucres les plus agréables.

La conversation étoit aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parloit souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain ; il méditoit toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étoient pas commodes ; là, on étoit mal assis ; ces jeunes berceaux ne donnoient pas assez d'ombrage ; Virginie seroit mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passoient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers de bambou.

On voyoit rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des rateaux, des haches, des bêches, et, auprès de ces instrumens de l'agriculture, les productions qui en étoient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de bled et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignoit toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparoit des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédrats.

La nuit venue, ils soupoient à la lueur d'une lampe ; ensuite madame de la Tour ou Marguerite racontoit quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une isle déserte. A ces récits, les âmes sensibles de leurs enfans s'enflammoient ; ils prioient le Ciel de leur faire la grâce d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparoiént pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormoiént au bruit de la pluie qui tombait par torrens sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vens, qui leur apportoient le murmure lointain des flots qui se brisoient

sur le rivage ; elles bénissoient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De tems en tems, madame de la Tour lisoit publiquement quelque histoire touchante de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Ils raisonnoient peu sur ces livres sacrés, car leur théologie étoit toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Évangile. Ils n'avoient point de jours destinés aux plaisirs, et d'autres à la tristesse. Chaque jour étoit pour eux un jour de fête, et tout ce qui les environnoit, un temple divin où ils admiroient sans cesse une Intelligence infinie, toute-puissante et amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissoit de consolation pour le passé, de courage pour le présent et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avoient développé en elles-mêmes et dans leurs enfans ces sentimens que donne la nature pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais, comme il s'élève quelquefois dans l'âme la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paroissoit triste,

tous les autres se réunissoient autour de lui et l'enlevoient aux pensées amères, plus par des sentimens que par des réflexions. Chacun y employait son caractère particulier : Marguerite une gaieté vive, madame de la Tour une théologie douce, Virginie des caresses tendres, Paul de la franchise et de la cordialité. Marie et Domingue même venoient à son secours. Ils s'affligeoient s'ils le voyoient affligé, et ils pleuroient s'ils le voyoient pleurer. Ainsi des plantes foibles s'entrelassent ensemble pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils alloient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplémousses, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venoit des habitans riches, en palanquin, qui s'empressèrent plusieurs fois de faire la connoissance de ces familles si unies et de les inviter à des parties de plaisir ; mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté et respect, persuadées que les gens puissans ne recherchent les foibles que pour avoir des complaisans, et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes et mauvaises. D'un autre côté, elles n'évitoient pas avec moins de soin l'accointance des petits habitans, pour l'ordi-

naire jaloux, médisants et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour fières ; mais leur conduite réservée était accompagnée de marques de politesse si obligeantes, sur-tout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.

Après la messe, on venoit souvent les requérir de quelque bon office ; c'étoit une personne affligée qui leur demandoit des conseils, ou un enfant qui prioit de passer chez sa mère malade, dans un des quartiers voisins. Elles portoient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitans, et elles y joignoient la bonne grâce, qui donne tant de prix aux petits services ! Elles réussissoient surtout à bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de la Tour parloit avec tant de confiance de la Divinité que le malade, en l'écoutant, la croyait présente. Virginie revenoit bien souvent de là les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie, car elle avoit eu l'occasion de faire du bien : c'étoit elle qui préparoit d'avance les remèdes nécessaires aux malades et qui les leur présentoit avec une grâce

ineffable. Après ces visites d'humanité, elles prolongeoient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-Longue jusque chez moi, où je les attendois à dîner, sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurois, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas indiens par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions, de l'habitation, des provisions végétales que nous joignons à celles que la mer nous fournissoit en abondance. Nous pêchions sur ces rivages des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuroient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poisson, s'avançoit quelquefois sur les récifs, au devant des lames, puis à leur approche il

fuyoit sur le rivage, devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes, qui le poursuivoient bien avant sur la grève ; mais Virginie, à cette vue, jetoit des cris perçants, et disoit que ces jeux-là lui faisoient grand'peur.

Nos repas étoient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutoit avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme ; elle est connue de toutes les nations ; elle est si naturelle et si expressive que les enfans des blancs ne tardent pas à l'apprendre dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie, se rappelant, dans les lectures que lui faisoit sa mère, les histoires qui l'avoient le plus touchée, en rendoit les principaux évènements avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tamtam de Domingue, elle se présentoit sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête ; elle s'avançoit avec timidité à la source d'une fontaine voisine pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie,

représentant les bergers de Madian, lui en défendoient l'approche et feignoient de la repousser. Paul accouroit à son secours, battoit les bergers, remplissoit la cruche de Virginie, et, en la lui posant sur la tête, il lui mettoit en même tems une couronne de fleurs rouges de pervenche qui relevoit la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeois du personnage de Raguel, et j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentoit l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère après une longue absence, Domingue et Marie contrefaisoient les moissonneurs, Virginie feignoit de glaner çà et là, sur leurs pas, quelques épis de bled. Paul, imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeoit ; elle répondoit en tremblant à ses questions. Bientôt, ému de pitié, il accor-
doit l'hospitalité à l'innocence et un asyle à l'infortune. Il remplissoit le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenoit devant nous, comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenoit en mariage, malgré son indigence. Madame de la Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avoient laissée ses propres parens, son veuvage,

la bonne réception que lui avoit faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfans, ne pouvoit s'empêcher de pleurer ; et ce souvenir confus de maux et de biens nous faisoit verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité qu'on se croyoit transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestre convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène étoit, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt, dont les percées formoient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions à leur centre abrités de la chaleur pendant toute la journée ; mais, quand le soleil étoit descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs d'arbres, divergeoient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses qui produisoient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout entier paroissoit à l'extrémité d'une avenue, et la rendoit toute étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairé en dessous de ses rayons safranés, brilloit des feux de la topaze et de l'émeraude. Leurs troncs mousseux et bruns paroiss-

soient changés en colonnes de bronze antique, et les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluoient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenoit bien souvent dans ces fêtes champêtres ; mais la pureté de l'air et la douceur du climat nous permettoient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni de loin. Chacun, le lendemain, retournoit dans sa case, et la retrouvoit dans l'état où il l'avoit laissée. Il y avoit alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette isle sans commerce que les portes de beaucoup de maisons ne fermoient point à la clef, et qu'une serrure étoit un objet de curiosité pour plusieurs Créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient, pour Paul et Virginie, des jours de plus grande réjouissance : c'étoient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquoit pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs, nées dans l'isle, qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de

manioc au milieu des bois, n'avoient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les seuls présens que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation ; mais elle y joignoit une bonne grâce qui leur donnoit un grand prix. D'abord, c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles, et elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de la Tour et Marguerite. On voyoit alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres, et si timides qu'elles n'osoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aise ; elle leur servoit des rafraichissemens dont elle relevoit la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentoit, selon elle, l'agrément : cette liqueur avoit été préparée par Marguerite, cette autre par sa mère ; son frère avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danser ; elle ne les quittoit point qu'elle ne les vît contentes et satisfaites ; elle vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. « On ne fait son bonheur, disoit-elle, qu'en s'occupant de celui des autres. » Quand

elles s'en retournoient, elles les engageoit d'emporter ce qui paroissoit leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présens du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissoit, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et elle chargeoit Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi elle faisoit le bien, à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice et montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connoissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles ; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature ; ils connoissoient les heures du jour par l'ombre des arbres, les saisons par les tems où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits, et les années par le nombre de leurs récoltes. Ces

douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est temps de diner, disoit Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds ; » ou bien : « La nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles. — Quand viendrez-vous nous voir ? lui disoient quelques amies du voisinage. — Aux cannes de sucre, répondoit Virginie. — Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable, » reprenoient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeoit sur son âge et sur celui de Paul : « Mon frère, disoit-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du plus petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde. » Leur vie sembloit attachée à celle des arbres, comme celles des faunes et des dryades ; ils ne connoissoient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avoient besoin ces jeunes gens d'être riches et savants à notre manière ? Leurs besoins et leur ignorance ajoutoient encore à leur félicité. Il

n'y avoit point de jour qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières : oui, des lumières ; et, quand il s'y seroit mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissoient ces deux enfans de la nature. Aucun souci n'avoit ridé leur front, aucune intempérance n'avoit corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avoit dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développoient chaque jour la beauté de leur âme en grâces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes et leurs mouvemens. Au matin de la vie, ils en avoient toute la fraîcheur : tels dans le jardin d'Éden parurent nos premiers parens lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur ; Virginie, douce, modeste, confiante comme Ève ; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois, seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disoit au retour de ses travaux : « Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. Quand, du haut de la montagne, je t'apperçois au fond de ce vallon, tu me parois, au milieu de nos vergers,

comme un bouton de rose. Si tu marches vers la maison de nos mères, la perdrix qui court vers ses petits a un corsage moins beau et une démarche moins légère. Quoique je te perde de vue à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver : quelque chose de toi que je ne puis dire reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux, le chant des bengalis moins doux que le son de ta voix. Si je te touche seulement du bout du doigt, tout mon corps frémit de plaisir. Souviens-toi du jour où nous passâmes à travers les cailloux roulants de la rivière des Trois-Mamelles. En arrivant sur ses bords, j'étais déjà bien fatigué ; mais, quand je t'eus prise sur mon dos, il me sembloit que j'avais des ailes comme un oiseau. Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton esprit ? mais nos mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses ? mais elles m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que c'est par ta bonté. Je n'oublierai jamais que tu as marché nu-pieds jusqu'à la Rivière-Noire pour demander la grâce d'une pauvre esclave fugitive. Tiens, ma bien-aimée,

prends cette branche fleurie de citronnier que j'ai cueillie dans la forêt : tu la mettras la nuit près de ton lit. Mange ce rayon de miel : je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais auparavant repose-toi sur mon sein, et je serai délassé. »

Virginie lui répondoit : « O mon frère ! les rayons du soleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence. J'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne ; mais, quand elles t'appellent : « Mon fils », je les aime encore davantage. Les caresses qu'elles te font me sont plus sensibles que celles que j'en reçois. Tu me demandes pourquoi tu m'aimes... Mais tout ce qui a été élevé ensemble s'aime. Vois nos oiseaux : élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous ; ils sont toujours ensemble comme nous. Écoute comme ils s'appellent et se répondent d'un arbre à l'autre. De même, quand l'écho me fait entendre les airs que tu joues sur ta flûte au haut de la montagne, j'en répète les paroles au fond de ce vallon. Tu m'es cher, sur-tout depuis le jour où tu voulois te battre pour moi contre le maître de l'esclave. Depuis ce tems-là, je me suis dit bien des fois : « Ah ! mon frère a un bon cœur ; sans lui, je serois morte d'effroi. » Je prie Dieu tous

les jours pour ma mère, pour la tienne, pour toi, pour nos pauvres serviteurs ; mais, quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion augmente. Je demande si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun mal ! Pourquoi vas-tu si loin et si haut me chercher des fruits et des fleurs ? n'en avons-nous pas assez dans le jardin ? Comme te voilà fatigué ! tu es tout en nage. »

Et avec son petit mouchoir blanc elle lui essuyoit le front et les joues, et elle lui donnoit plusieurs baisers.

Cependant, depuis quelque tems, Virginie se sentoit agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbroient de noir ; son teint jaunissoit ; une langueur universelle abattoit son corps. La sérénité n'étoit plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres ; on la voyoit tout-à-coup gaie sans joie et triste sans chagrin ; elle fuyoit ses jeux innocents, ses doux travaux et la société de sa famille bien-aimée ; elle erroit çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant par-tout du repos et ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle alloit vers lui en folâtrant ; puis tout-à coup, près de l'aborder, un embarras subit la sai-

sissoit, un rouge vif coloroit ses joues pâles, et ses yeux n'osoient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disoit : « La verdure couvre ces rochers, nos oiseaux chantent quand ils te voient ; tout est gai autour de toi, toi seule es triste. » Et il cherchoit à la ranimer en l'embrassant ; mais elle détournoit la tête et fuyoit tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentoit troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenoit rien à des caprices si nouveaux et si étranges. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés qui désolent de tems à autre les terres situées entre les tropiques vint étendre ici ses ravages. C'étoit vers la fin de décembre, lorsque le soleil au Capricorne échauffe pendant trois semaines l'Isle-de-France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y souffloit plus. De longs tourbillons de poussière s'élevoient sur les chemins et restoient suspendus en l'air. La terre se fendoit de toutes parts ; l'herbe étoit brûlée ; des exhalaisons chaudes sortoient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étoient desséchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer ; seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevoient de dessus ses plaines, et paroiss-

soient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoit aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levoit, dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisoient retentir les vallons de tristes mugissemens. Le Cafre même qui les conduisoit se couchoit sur la terre pour y trouver de la fraîcheur ; mais par-tout le sol étoit brûlant, et l'air étouffant retentissoit du bourdonnement des insectes qui cherchoient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal : elle se levoit, elle s'asseyoit, elle se recouchoit, et ne trouvoit dans aucune attitude ni le sommeil ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine ; elle en aperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, couloit encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher ; elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit ; elle se rappelle que, dans son enfance, sa mère et Margue-

rite s'amusoient à la baigner avec Paul dans ce même lieu ; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avait creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques ; elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçoient au dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos ; elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis, et elle soupire ; elle songe à la nuit, à la solitude, et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride ; elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes ; plusieurs fois elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression, et, posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de la Tour pénétoit bien la cause du mal de sa fille, mais elle n'osoit elle-même lui en parler.

« Mon enfant, lui disoit-elle, adresse-toi à Dieu, qui dispose à son gré de la santé et de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui pour te récompenser demain, songe que nous ne sommes sur la terre que pour exercer la vertu. »

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'océan des vapeurs qui couvrirent l'isle comme un vaste parasol ; les sommets des montagnes les rassembloient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortoient de tems en tems de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons ; des pluies épouvantables, semblables à des cascades, tombèrent du ciel. Des torrens écumeux se précipitoient le long des flancs de cette montagne. Le fond de ce bassin étoit devenu une mer, le plateau où sont assises les cabanes une petite isle, et l'entrée de ce vallon une écluse par où sortoient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers.

Toute la famille tremblante, prioit Dieu dans la case de madame de la Tour, dont le toit craquoit horriblement par l'effort des vens. Quoique la porte et les contrevens en fussent bien fermés, tous les objets

s'y distinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs et fréquents. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, alloient d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc boutant, et enfonçant là un pieu ; il ne rentroit que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir la pluie cessa ; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire ; les nuages orangeux furent jetés vers le nord-est, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier désir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air étoit frais et sonore ; des fumées blanches s'élevoient sur les croupes de la montagne, sillonnée çà et là de l'écume des torrens, qui tarisoient de tous côtés. Pour le jardin, il étoit tout bouleversé par d'affreux ravins ; la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut ; de grands amas de sable couvroient les lisières des prairies et avoient comblé le bain de Virginie. Cependant les deux cocotiers étoient debout et bien verdoyants ;

mais il n'y avoit plus, aux environs, ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploroient par des chants plaintifs la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : « Vous aviez apporté ici des oiseaux, l'ouragan les a tués ; vous l'aviez planté ce jardin, il est détruit. Tout périt sur la terre ; il n'y a que le ciel qui ne change point. » Paul lui répondit : « Que ne puis-je vous donner quelque chose du ciel ! Mais je ne possède rien, même sur la terre. » Virginie reprit en rougissant : « Vous avez à vous le portrait de saint Paul. » A peine eut-elle parlé qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait étoit une petite miniature représentant l'hermite Paul. Marguerite y avoit une grande dévotion ; elle l'avoit porté longtemps suspendu à son cou, étant fille ; ensuite, devenue mère, elle l'avoit mis à celui de son enfant. Il étoit même arrivé qu'étant enceinte de lui et délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avoit contracté quelque ressemblance, ce qui l'avoit décidée à lui en faire porter le nom et à lui donner pour patron un saint qui avoit passé sa vie loin des

hommes, qui l'avoient abusée, puis abandonnée. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému : « Mon frère, il ne me sera jamais enlevé tant que je vivrai, et je n'oublierai jamais que tu m'as donné la seule chose que tu possèdes au monde. » A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser ; mais, aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa, et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disoit à madame de la Tour : « Pourquoi ne marions-nous pas nos enfans ? Ils ont l'un pour l'autre une passion extrême, dont mon fils ne s'apperçoit pas encore. Lorsque la nature lui aura parlé, en vain nous veillons sur eux, tout est à craindre. » Madame de la Tour lui répondit : « Ils sont trop jeunes et trop pauvres. Quel chagrin pour nous si Virginie mettoit au monde des enfans malheureux, qu'elle n'auroit peut-être pas la force d'élever ! Ton noir Domingue est bien cassé ; Marie est infirme ; moi-même, chère amie, depuis quinze ans je me sens fort affoiblie. On vieillit promptement dans les pays chauds, et encore plus vite dans le chagrin. Paul est notre unique espérance. Attendons que

l'âge ait formé son tempérament et qu'il puisse nous soutenir par son travail. A présent, tu le sais, nous n'avons guère que le nécessaire de chaque jour ; mais, en faisant passer Paul dans l'Inde pour un peu de tems, le commerce lui fournira de quoi acheter quelque esclave, et, à son retour ici, nous le marierons à Virginie : car je crois que personne ne peut rendre ma chère fille aussi heureuse que ton fils Paul. Nous en parlerons à notre voisin. »

En effet, ces dames me consultèrent, et je fus de leur avis. « Les mers de l'Inde sont belles, leur dis-je. En prenant une saison favorable pour passer d'ici aux Indes, c'est un voyage de six semaines au plus, et d'autant de tems pour en revenir. Nous ferons dans notre quartier une pacotille à Paul, car j'ai des voisins qui l'aiment beaucoup. Quand nous ne lui donnerions que du coton brut, dont nous ne faisons aucun usage faute de moulins pour l'éplucher ; du bois d'ébène, si commun ici qu'il sert au chauffage, et quelques résines qui se perdent dans nos bois : tout cela se vend assez bien aux Indes, et nous est fort inutile ici. »

Je me chargeai de demander à M. de la Bourdonnais une permission d'embarquement pour ce

voyage, et avant tout je voulus en prévenir Paul. Mais quel fut mon étonnement lorsque ce jeune homme me dit, avec un bon sens fort au-dessus de son âge : « Pourquoi voulez-vous que je quitte ma famille pour je ne sais quel projet de fortune ! Y a-t-il un commerce au monde plus avantageux que la culture d'un champ, qui rend quelquefois cinquante et cent pour un ? Si nous voulons faire le commerce, ne pouvons-nous pas le faire en portant notre superflu d'ici à la ville, sans que j'aie à courir aux Indes ? Nos mères me disent que Domingue est vieux et cassé ; mais moi, je suis jeune et je me renforce chaque jour. Il n'a qu'à leur arriver pendant mon absence quelque accident, sur-tout à Virginie, qui est déjà souffrante. Oh ! non, non ! je ne saurois me résoudre à les quitter. »

Sa réponse me jeta dans un grand embarras, car madame de la Tour ne m'avoit pas caché l'état de Virginie et le désir qu'elle avoit de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens en les éloignant l'un de l'autre. C'étoient des motifs que je n'osois même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de la Tour une lettre de sa tante.

La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seroient jamais sensibles, l'avoit frappée. Elle sortoit d'une grande maladie dégénérée en langueur, et que l'âge rendoit incurable ; elle mandoit à sa nièce de repasser en France, ou, si sa santé ne lui permettoit pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinoit une bonne éducation, un parti à la cour et la donation de tous ses biens. Elle attachoit, disoit-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre lue dans la famille qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paroissoit prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osoit proférer un mot. « Pourriez-vous nous quitter maintenant ? dit Marguerite à madame de la Tour. — Non, mon amie ; non, mes enfans, reprit madame de la Tour, je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous, et c'est avec vous que je veux mourir. Je n'ai connu le bonheur que dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, d'anciens chagrins en sont cause. J'ai été blessée au cœur par la dureté de mes parens et par la perte

de mon cher époux ; mais, depuis, j'ai goûté plus de consolation et de félicité avec vous, sous ces pauvres cabanes, que jamais les richesses de ma famille ne m'en ont fait même espérer dans ma patrie. »

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant madame de la Tour dans ses bras, lui dit : « Je ne vous quitterai pas non plus, je n'irai pas aux Indes. Nous travaillerons tous pour vous, chère maman ; rien ne vous manquera jamais avec nous. » Mais, de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie et qui y fut la plus sensible fut Virginie. Elle parut le reste du jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venoient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin, qui précédoit le déjeuner, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançoit vers l'habitation. C'étoit M. de la Bourdonnais. Il entra dans la case, où toute la famille étoit à table. Virginie venoit de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avoit joint des patates chaudes et des bananes

fraîches. Il y avoit pour toute vaisselle des moitiés de calebasses, et pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de la Tour, lui dit que les affaires générales l'empêchoient quelque fois de songer aux particulières ; mais qu'elle avoit bien des droits sur lui. « Vous avez, ajouta-t-il, Madame, une tante de qualité et fort riche à Paris, qui vous réserve sa fortune, et vous attend auprès d'elle. » Madame de la Tour répondit au gouverneur que sa santé altérée ne lui permettoit pas d'entreprendre un si long voyage. « Au moins, reprit M. de la Bourdonnais, pour mademoiselle votre fille, si jeune et si aimable, vous ne sauriez sans injustice la priver d'une si grande succession. Je ne vous cache pas que votre tante a employé l'autorité pour la faire venir auprès d'elle. Les bureaux m'ont écrit, à ce sujet, d'user, s'il le falloit, de mon pouvoir ; mais, ne l'exerçant que pour rendre heureux les habitans de cette colonie, j'attends de votre volonté seule un sacrifice de quelques années, d'où dépend l'établissement de votre fille et le bien-être de toute votre vie. Pourquoi vient-on aux isles ? n'est-ce pas pour y faire fortune ?

N'est-il pas bien plus agréable de l'aller retrouver dans sa patrie ? »

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portoit un de ses noirs. « Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné aux préparatifs de voyage de mademoiselle votre fille, de la part de votre tante. » Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de la Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole et dit au gouverneur : « Monsieur, ma mère s'est adressée à vous, et vous l'avez mal reçue. — Avez-vous un autre enfant, Madame ? dit M. de la Bourdonnais à madame de la Tour. — Non, Monsieur, reprit-elle, celui-ci est le fils de mon amie ; mais lui et Virginie nous sont communs et également chers. — Jeune homme, dit le gouverneur à Paul, quand vous aurez acquis l'expérience du monde, vous connoîtrez le malheur des gens en place ; vous saurez combien il est facile de les prévenir, combien aisément ils donnent au vice intrigant ce qui appartient au mérite qui se cache. »

M. de la Bourdonnais, invité par madame de la Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeûna, à la

manière des Créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques. « Il n'y a, dit-il, ici que des meubles de bois ; mais on y trouve des visages sereins et des cœurs d'or. » Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : « Je désire être votre ami, car vous êtes un honnête homme. » M. de la Bourdonnais reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvoit compter sur son amitié.

Après déjeûner, il prit madame de la Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentoit une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France, sur un vaisseau prêt à partir ; qu'il la recommanderoit à une dame de ses parentes qui y étoit passagère ; qu'il falloit bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. « Votre tante, ajouta-t-il en s'en allant, ne peut pas traîner plus de deux ans ; ses amis me l'ont mandé. Songez-y bien. La fortune ne vient pas tous les jours. Consultez-vous. Tous les gens de bons sens seront de mon avis. » Elle lui répondit que, ne désirant

désormais d'autre bonheur dans le monde que celui de sa fille, elle laisseroit son départ pour la France entièrement à sa disposition.

Madame de la Tour n'étoit pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque tems Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part et lui dit : « Mon enfant, nos domestiques sont vieux ; Paul est bien jeune, Marguerite vient sur l'âge ; je suis déjà infirme : si j'allois mourir, que deviendriez-vous, sans fortune, au milieu de ces déserts ? Vous resteriez donc seule, n'ayant personne qui puisse vous être d'un grand secours, et obligée, pour vivre, de travailler sans cesse à la terre comme une mercenaire. Cette idée me pénètre de douleur. » Virginie lui répondit : « Dieu nous a condamnés au travail. Vous m'avez appris à travailler et à le bénir chaque jour. Jusqu'à présent il ne nous a pas abandonnés, il ne nous abandonnera point encore. Sa providence veille particulièrement sur les malheureux. Vous me l'avez dit tant de fois, ma mère ! Je ne saurois me résoudre à vous quitter. » Madame de la Tour, émue, reprit : « Je n'ai d'autre projet que te rendre heureuse et de te marier un jour avec Paul, qui n'est point ton frère.

Songe maintenant que sa fortune dépend de toi. »

Une jeune fille qui aime croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur son cœur : mais quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secrètes de son amour s'échappent comme par une barrière ouverte, et les doux épanchemens de la confiance succèdent aux réserves et aux mystères dont elle s'environnoit. Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mère, lui raconta quels avoient été ses combats qui n'avoient eu d'autres témoins que Dieu seul ; qu'elle voyoit le secours de sa providence dans celui d'une mère tendre qui approuvoit son inclination et qui la dirigerait par ses conseils ; que maintenant, appuyée de son support, tout l'engageoit à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent et sans crainte pour l'avenir.

Madame de la Tour, voyant que sa confiance avoit produit un effet contraire à celui qu'elle attendoit, lui dit : « Mon enfant, je ne veux point te contraindre ; délibère à ton aise, mais cache ton amour à Paul. Quand le cœur d'une fille est pris, son amant n'a plus rien à lui demander. »

Vers le soir, comme elle étoit seule avec Virginie,

il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'étoit un ecclésiastique missionnaire de l'isle, et confesseur de madame de la Tour et de Virginie. Il étoit envoyé par le gouverneur. « Mes enfans, dit-il, en entrant, Dieu soit loué ! Vous voilà riches. Vous pourrez écouter votre bon cœur, faire du bien aux pauvres. Je sais ce que vous a dit M. de la Bourdonnais, et ce que vous lui avez répondu. Bonne maman, votre santé vous oblige à rester ici ; mais vous, jeune demoiselle, vous n'avez point d'excuse. Il faut obéir à la Providence, à nos vieux parens, même injustes. C'est un sacrifice, mais c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous ; il faut, à son exemple, se dévouer pour le bien de sa famille. Votre voyage en France aura une fin heureuse. Ne voulez-vous pas bien y aller, ma chère demoiselle ? »

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant : « Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu soit faite ! » dit-elle en pleurant.

Le missionnaire sortit, et fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant madame de la Tour m'envoya prier par Domingue de passer chez elle pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât

partir. Je tiens pour principes certains du bonheur, qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvoient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, et mes raisons naturelles contre les préjugés du monde et une autorité sacrée pour madame de la Tour ? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, et elle ne délibéra plus depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui, malgré les avantages qu'elle espéroit pour son fils de la fortune de Virginie, s'étoit opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignoroit le parti auquel on se déterminoit, étonné des conversations secrètes de madame de la Tour et de sa fille, il s'abandonnoit à une tristesse sombre. « On trame quelque chose contre moi, dit-il, puisqu'on se cache de moi. »

Cependant, le bruit s'étant répandu dans l'isle que la fortune avoit visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent au milieu de ces pauvres cabanes les plus riches étoffes de l'Inde : de superbes basins de Goudelour,

des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mousselines de Dacca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour ; des baftas de Surate, d'un si beau blanc ; des chittes de toutes couleurs et des plus rares, à fond sablé et à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un verd de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir ; des taffetas roses, des satins à pleine main, des pékins moëlleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de la Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui feroit plaisir ; elle veilla seulement sur le prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mère, à Marguerite et à son fils. « Ceci, disoit-elle, étoit bon pour des meubles ; cela, pour l'usage de Marie et de Domingue. » Enfin le sac de piastres étoit employé qu'elle n'avoit pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présens qu'elle avoit distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de

la fortune, qui lui présageoient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d'un air accablé : « Ma sœur s'en va ; elle fait déjà les apprêts de son voyage. Passez chez nous, je vous prie. Employez votre crédit sur l'esprit de sa mère et de la mienne pour la retenir. » Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seroient sans effet.

Si Virginie m'avoit paru charmante en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore tout autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle étoit vêtue de mousseline blanche doublée de taffetas rose. Sa taille légère et élevée se dessinoit parfaitement sous son corset, et ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnoient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étoient remplis de mélancolie, et son cœur, agité par une passion combattue, donnoit à son teint une couleur animée, et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle sembloit porter malgré elle, rendoit sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvoit la voir ni l'entendre sans se sentir ému. La tristesse de Paul en aug-

menta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier : « Pourquoi, mon fils, te nourrir de fausses espérances, qui rendent les privations encore plus amères ? Il est tems que je te découvre le secret de ta vie et de la mienne. Mademoiselle de la Tour appartient, par sa mère, à une parente riche et de grande condition ; pour toi, tu n'es que le fils d'une pauvre paysanne, et, qui pis est, tu es bâtard. »

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul ; il ne l'avoit jamais ouï prononcer : il en demanda la signification à sa mère, qui lui répondit : « Tu n'as point eu de père légitime. Lorsque j'étois fille, l'amour me fit commettre une foiblesse dont tu as été le fruit. Ma faute t'a privé de ta famille paternelle, et mon repentir de ta famille maternelle. Infortuné, tu n'as d'autres parens que moi seule dans le monde ! » Et elle se mit à répandre des larmes. Paul, la serrant dans ses bras, lui dit : « O ma mère ! puisque je n'ai d'autres parens que vous dans le monde, je vous en aimerai davantage. Mais quel secret venez-vous de me révéler ! Je vois maintenant la raison qui éloigne de moi mademoiselle de la Tour depuis deux mois, et qui la décide aujourd'hui à partir. Ah ! sans doute, elle me méprise ! »

Cependant, l'heure de souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu et ne parla point. Virginie en sortit la première et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque tems un profond silence. Il faisoit une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendroit pas la beauté. La lune paroissoit au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipoient par degrés. Sa lumière se répandoit insensiblement sur les montagnes de l'isle et sur leurs pitons, qui brilloient d'un verd argenté. Les vens retenoient leurs haleines. On entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe ; les étoiles étinçoloient au ciel et se réfléchissoient au sein de la mer, qui répétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'isle par les feux

rouges des pêcheurs. Elle aperçut à l'entrée du port une lumière et une ombre : c'étoit le fanal et le corps du vaisseau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue, elle se troubla et détourna la tête pour que Paul ne la vit pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite et moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bananiers, et dans le silence de la nuit nous entendîmes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit : « Mademoiselle, vous partez, dit-on, dans trois jours. Vous ne craignez pas de vous exposer aux dangers de la mer... de la mer dont vous êtes si effrayée ! — Il faut, répondit Virginie, que j'obéisse à mes parens, à mon devoir. — Vous nous quittez, reprit Paul, pour une parente éloignée, que vous n'avez jamais vue ! — Hélas ! dit Virginie, je voulois rester ici toute ma vie : ma mère ne l'a pas voulu. Mon confesseur m'a dit que la volonté de Dieu étoit que je partisse, que la vie étoit une épreuve... Oh ! c'est une épreuve bien dure ! — Quoi ! répartit Paul, tant de raisons vous ont décidée, et aucune ne vous a retenue ! Ah ! il en est encore que vous ne me dites pas. La richesse a de grands

attraits. Vous trouverez bientôt, dans un nouveau monde, à qui donner le nom de frère que vous ne me donnez plus. Vous le choisirez, ce frère, parmi des gens dignes de vous par une naissance et une fortune que je ne peux vous offrir. Mais, pour être plus heureuse, où voulez-vous aller ? Dans quelle terre aborderez-vous qui vous soit plus chère que celle où vous êtes née ? Où formerez-vous une société plus aimable que celle qui vous aime ? Comment vivrez-vous sans les caresses de votre mère, auxquelles vous êtes si accoutumée ! Que deviendra-t-elle elle-même, déjà sur l'âge, lorsqu'elle ne vous verra plus à ses côtés, à la table, dans la maison, à la promenade, où elle s'appuyoit sur vous ? Que deviendra la mienne, qui vous chérit autant qu'elle ? Que leur dirai-je à l'une et à l'autre, quand je les verrai pleurer de votre absence ? Cruelle ! je ne vous parle point de moi ; mais que deviendrai-je moi-même, quand le matin je ne vous verrai plus avec nous, et que la nuit viendra sans nous réunir ; quand j'appercevrai ces deux palmiers plantés à notre naissance, et si longtemps témoins de notre amitié mutuelle ? Ah ! puisqu'un nouveau sort te touche, que tu cherches d'autres pays que ton pays natal,

d'autres biens que ceux de mes travaux, laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau où tu pars. Je te rassurerai dans les tempêtes, qui te donnent tant d'effroi sur la terre ; je reposerai ta tête sur mon sein, je réchaufferai ton cœur contre mon cœur ; et, en France, où tu vas chercher de la fortune et de la grandeur, je te servirai comme ton esclave. Heureux de ton seul bonheur, dans ces hôtels où je te verrai servie et adorée, je serai encore assez riche et assez noble pour te faire le plus grand des sacrifices en mourant à tes pieds. »

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendimes aussitôt celle de Virginie, qui lui disoit ces mots entrecoupés de soupirs : « C'est pour toi que je pars... pour toi que j'ai vu chaque jour courbé par le travail pour nourrir deux familles infirmes. Si je me suis prêtée à l'occasion de devenir riche, c'est pour te rendre mille fois le bien que tu nous as fait. Est-il une fortune digne de ton amitié ? Que me dis-tu de ta naissance ? Ah ! s'il m'étoit encore possible de me donner un frère, en choisirais-je un autre que toi ? O Paul ! ô Paul ! tu m'es beaucoup plus cher qu'un frère ! Combien m'en a-t-il coûté pour te repousser loin de moi ! Je voulois que tu

m'aidasses à me séparer de moi-même, jusqu'à ce que le Ciel pût bénir notre union. Maintenant, je reste, je pars, je vis, je meurs : fais de moi ce que tu veux. Fille sans vertu ! j'ai pu résister à tes caresses, et je ne peux soutenir ta douleur ! »

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible : « Je pars avec elle ! rien ne pourra m'en détacher ! » Nous courûmes tous à lui. Madame de la Tour lui dit : « Mon fils, si vous nous quittez, qu'allons-nous devenir ? »

Il répéta en tremblant ces mots : « Mon fils... mon fils!... Vous, ma mère ! lui dit-il, vous qui séparez le frère d'avec la sœur ! Tous deux nous avons sucé votre lait ; tous deux, élevés sur vos genoux, nous avons appris de vous à nous aimer ; tous deux nous nous le sommes dit mille fois. Et maintenant vous l'éloignez de moi ! Vous l'envoyez en Europe, dans ce pays barbare qui vous a refusé un asyle, et chez des parens cruels qui vous ont vous-mêmes abandonnée. Vous me direz : « Vous n'avez plus de droits sur elle, elle n'est pas votre sœur. » Elle est tout pour moi, ma richesse, ma famille, ma naissance, tout mon bien. Je n'en connois

plus d'autre. Nous n'avons eu qu'un toit, qu'un berceau ; nous n'aurons qu'un tombeau. Si elle part, il faut que je la suive. Le gouverneur m'en empêchera ? M'empêchera-t-il de me jeter à la mer ! Je la suivrai à la nage. La mer ne sauroit m'être plus funeste que la terre. Ne pouvant vivre ici près d'elle, au moins je mourrai sous ses yeux, loin de vous. Mère barbare ! femme sans pitié ! puisse cet Océan où vous l'exposez ne jamais vous la rendre ! puissent ses flots vous rapporter mon corps, et, le roulant avec le sien parmi les cailloux de ces rivages, vous donner, par la perte de vos deux enfants, un sujet éternel de douleur ! »

A ces mots, je le saisis dans mes bras, car le désespoir lui ôtoit la raison. Ses yeux étinceloient ; la sueur couloit à grosses gouttes sur son visage en feu ; ses genoux trembloient, et je sentois dans sa poitrine brûlante son cœur battre à coups redoublés.

Virginie, effrayée, lui dit : « O mon ami ! j'atteste les plaisirs de notre premier âge, tes maux, les miens, et tout ce qui doit lier à jamais deux infortunés, si je reste, de ne vivre que pour toi ; si je pars, de revenir un jour pour être à toi. Je vous prends à témoins, vous tous qui avez élevé mon enfance, qui



disposez de ma vie et qui voyez mes larmes. Je le jure par ce Ciel qui m'entend, par cette mer que je dois traverser, par l'air que je respire et que je n'ai jamais souillé du mensonge. »

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme à la voix de l'objet aimé. Sa tête altière étoit baissée, et un torrent de pleurs couloit de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenoit embrassé sans pouvoir parler. Madame de la Tour, hors d'elle, me dit : « Je n'y puis tenir ; mon âme est déchirée. Ce malheureux voyage n'aura pas lieu. Mon voisin, tâchez d'emmener mon fils. Il y a huit jours que personne ici n'a dormi. »

Je dis à Paul : « Mon ami, votre sœur restera. Demain nous en parlerons au gouverneur ; laissez reposer votre famille, et venez passer cette nuit chez moi. Il est tard, il est minuit ; la croix du sud est droite sur l'horizon. »

Il se laissa emmener sans rien dire, et, après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus long-

tems le récit de cette histoire ! Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connoître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, et une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

— Mon père, lui dis-je, je vous en conjure, achevez de me raconter ce que vous avez commencé d'une manière si touchante. Les images du bonheur nous plaisent, mais celles du malheur nous instruisent. Que devint, je vous prie, l'infortuné Paul ?

Le premier objet que vit Paul en retournant à l'habitation fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardoit vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu'il l'aperçut : « Où est Virginie ? » Marie tourna la tête vers son jeune maître, et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas et courut au port. Il y apprit que Virginie s'étoit embarquée au point du jour, que son vaisseau avoit mis à la voile aussitôt, et qu'on ne le voyoit plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paroisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux

verds, qui en divisent la hauteur, sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si escarpée qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui y entretiennent plusieurs ruisseaux qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu, on voit une grande partie de l'isle avec ses mornes surmontés de leurs pitons, entre autres Piterboth et les Trois-Mamelles, avec leurs vallons remplis de forêts; puis la pleine mer, et l'Isle-Bourbon, qui est à quarante lieues de là, vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul apperçut le vaisseau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu de l'Océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer; il étoit déjà disparu qu'il croyoit le voir encore; et quand il fut perdu dans la vapeur de

l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vens, qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher et les yeux fixés vers la terre. Je marchois après lui depuis le lever du soleil ; j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation, et son premier mouvement, en revoyant madame de la Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avoit trompé. Madame de la Tour nous dit que, le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, étoit venu chercher Virginie en palanquin, et que, malgré ses propres raisons, ses larmes et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous, ils avoient emmené sa fille à demi mourante. « Au moins, répondit Paul, si je lui avois fais mes adieux, je serois tranquille à présent. Je lui aurois dit : « Virginie, si, pendant le tems que nous avons vécu ensemble, il m'est échappé quelque

parole qui vous ait offensée, avant de me quitter pour jamais, dites-moi que vous me le pardonnez. » Je lui aurois dit : « Puisque je ne suis plus destiné à vous revoir, ma chère Virginie ! adieu ! Vivez loin de moi contente et heureuse ! » Et comme il vit que sa mère et madame de la Tour pleuroient : « Cherchez maintenant, leur dit-il, quelque autre que moi qui essuie vos larmes ! » puis il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer çà et là dans l'habitation. Il en parcouroit tous les endroits qui avoient été les plus chers à Virginie. Il disoit à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivoient en bêlant : « Que me demandez-vous ? vous ne reverrez plus avec moi celle qui vous donnoit à manger dans sa main. » Il fut au REPOS DE VIRGINIE, et, à la vue des oiseaux qui voltigeoient autour, il s'écria : « Pauvres oiseaux ! vous n'irez plus au devant de celle qui étoit votre bonne nourrice. » En voyant Fidèle qui flairoit çà et là et marchoit devant lui en quêtant, il soupira et lui dit : « Oh ! tu ne la retrouveras plus jamais. » Enfin il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avoit parlé la veille, et à l'aspect de la mer où il avoit vu disparaître le vaisseau qui l'avoit emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et madame de la Tour le prioient, par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin celle-ci parvint à le calmer en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appeloit son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, et à y prendre quelque peu de nourriture. Il se mit à table avec nous auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance, et, comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressoit la parole et lui présentoit les mets qu'il savoit lui être le plus agréables; mais, dès qu'il s'apercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivans il recueillit tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés, une tasse de coco où elle avoit coutume de boire, comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisoit et les mettoit dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentoient ceux de sa mère et de

madame de la Tour, et que les besoins de la famille demandoient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt, ce jeune homme, indifférent comme un Créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarqueroit, et dans l'histoire, pour connoître les mœurs de la société où elle alloit vivre. Ainsi il s'étoit perfectionné dans l'agriculture et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiète que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts, et c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature, ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les

divisions politiques. L'histoire, et sur-tout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère davantage. Il n'y voyoit que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'apercevoit pas les causes ; des guerres sans sujet et sans objet, des intrigues obscures, des nations sans caractère et des princes sans humanité. Il préféroit à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentimens et des intérêts des hommes, lui offroient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisoit à sa mère et à madame de la Tour les endroits qui l'affectoient davantage : alors ému par de touchans ressouvenirs, sa voix s'étouffoit et les larmes couloient de ses yeux. Il lui sembloit trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licencieuses ; et, quand il sut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que

Virginie ne vint à s'y corrompre et à l'oublier.

En effet, plus d'un an et demi s'étoit écoulé sans que madame de la Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille ; seulement elle avoit appris, par une voix étrangère, que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin elle reçut, par un vaisseau qui alloit aux Indes, un paquet et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation et son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

Très-chère et bien-aimée maman,

Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres de mon écriture ; et, comme je n'en ai pas eu de réponse, j'ai lieu de craindre qu'elles ne vous soient point parvenues. J'espère mieux de celle-ci, par les précautions que j'ai prises pour vous donner de mes nouvelles et pour recevoir des vôtres.

J'ai versé bien des larmes depuis notre séparation, moi qui n'avois presque jamais pleuré que sur les maux d'autrui ! Ma grand'tante fut bien surprise à mon arrivée, lorsque, m'ayant questionnée sur

mes talens, je lui dis que je ne savois ni lire ni écrire. Elle me demanda qu'est-ce que j'avois donc appris depuis que j'étois au monde ; et, quand je lui eus répondu que c'étoit à avoir soin d'un ménage et à faire votre volonté, elle me dit que j'avois reçu l'éducation d'une servante. Elle me mit, dès le lendemain, en pension dans une grande abbaye auprès de Paris, où j'ai des maîtres de toute espèce : ils m'enseignent, entre autres choses, l'histoire, la géographie, la grammaire, la mathématique, et à monter à cheval ; mais j'ai de si faibles dispositions pour toutes ces sciences, que je ne profiterai pas beaucoup avec ces messieurs. Je sens que je suis une pauvre créature qui ai peu d'esprit, comme ils le font entendre. Cependant les bontés de ma tante ne se refroidissent point. Elle me donne des robes nouvelles à chaque saison. Elle a mis près de moi deux femmes-de-chambre, qui sont aussi bien parées que des grandes dames. Elle m'a fait prendre le titre de comtesse : mais elle m'a fait quitter mon nom de LA TOUR, qui m'étoit aussi cher qu'à vous-même, par tout ce que vous m'avez raconté des peines que mon père avoit souffertes pour vous épouser. Elle a remplacé votre nom de

femme par celui de votre famille, qui m'est encore cher cependant, parce qu'il a été votre nom de fille. Me voyant dans une situation aussi brillante, je l'ai suppliée de vous envoyer quelques secours. Comment vous rendre sa réponse ? mais vous m'avez recommandé de vous dire toujours la vérité. Elle m'a donc répondu que peu ne vous serviroit à rien, et que, dans la vie simple que vous menez, beaucoup vous embarrasseroit. J'ai cherché d'abord à vous donner de mes nouvelles par une main étrangère au défaut de la mienne. Mais, n'ayant à mon arrivée ici personne en qui je pusse prendre confiance, je me suis appliquée nuit et jour à apprendre à lire et à écrire ; Dieu m'a fait la grâce d'en venir à bout en peu de tems. J'ai chargé de l'envoi de mes premières lettres les dames qui sont autour de moi ; j'ai lieu de croire qu'elles les ont remises à ma grand'tante. Cette fois j'ai eu recours à une pensionnaire de mes amies ; c'est sous son adresse ci-jointe que je vous prie de me faire passer vos réponses. Ma grand'tante m'a interdit toute correspondance au-dehors, qui pourroit, selon elle, mettre obstacle aux grandes vues qu'elle a sur moi. Il n'y a qu'elle qui puisse me voir à la grille, ainsi

qu'un vieux seigneur de ses amis, qui a, dit-elle, beaucoup de goût pour ma personne. Pour dire la vérité, je n'en ai point du tout pour lui, quand même j'en pourrois prendre pour quelqu'un.

Je vis au milieu de l'éclat de la fortune, et je ne peux disposer d'un sou. On dit que, si j'avois de l'argent cela tireroit à conséquence. Mes robes même appartiennent à mes femmes-de-chambre, qui se les disputent avant que je les aie quittées. Au sein des richesses, je suis bien plus pauvre que je ne l'étois auprès de vous, car je n'ai rien à donner. Lorsque j'ai vu que les grands talens que l'on enseignoit ne me procuroient pas la facilité de faire le plus petit bien, j'ai eu recours à mon aiguille, dont heureusement vous m'avez appris à faire usage. Je vous envoie donc plusieurs paires de bas de ma façon pour vous et maman Marguerite, un bonnet pour Domingue et un de mes mouchoirs rouges pour Marie ; je joins à ce paquet des pepins et des noyaux des fruits de mes collations, avec des graines de toutes sortes d'arbres, que j'ai recueillies, à mes heures de récréation, dans le parc de l'abbaye. J'y ai ajouté aussi des semences de violettes, de marguerites, de bassinets, de coque-

licots, de bluets, de scabieuses, que j'ai ramassées dans les champs. Il y a, dans les prairies de ce pays, de plus belles fleurs que dans les nôtres ; mais personne ne s'en soucie. Je suis sûre que vous et maman Marguerite serez plus contentes de ce sac de graines que du sac de piastres qui a été la cause de notre séparation et de mes larmes. Ce sera une grande joie pour moi, si vous avez un jour la satisfaction de voir des pommiers croître auprès de nos bananiers, et des hêtres mêler leurs feuillages à celui de nos cocotiers. Vous vous croirez dans la Normandie, que vous aimez tant.

Vous m'avez enjoint de vous mander mes joies et mes peines. Je n'ai plus de joies loin de vous ; pour mes peines, je les adoucis en pensant que je suis dans un poste où vous m'avez mise par la volonté de Dieu. Mais le plus grand chagrin que j'y éprouve est que personne ne me parle ici de vous, et que je n'en puis parler à personne. Mes femmes-de-chambre, ou plutôt celles de ma grand'tante, car elles sont plus à elle qu'à moi, me disent, lorsque je cherche à amener la conversation sur des objets qui me sont si chers : « Mademoiselle, souvenez-vous que vous êtes Française, et que vous devez

oublier le pays des sauvages. » Ah! je m'oublierois plutôt moi-même que d'oublier le lieu où je suis née et où vous vivez! C'est ce pays qui est pour moi un pays de sauvages; car j'y vis seule, n'ayant personne à qui je puisse faire part de l'amour que vous portera jusqu'au tombeau,

Très-chère et bien-aimée maman,

Votre obéissante et tendre fille,

VIRGINIE DE LA TOUR.

Je recommande à vos bontés Marie et Domingue qui ont pris tant de soin de mon enfance; caressez pour moi Fidèle, qui m'a retrouvée dans les bois.

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parloit pas du tout de lui, elle qui n'avoit pas oublié, dans ses ressouvenirs, le chien de la maison; mais il ne savoit pas que, quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.

Dans un post-scriptum, Virginie recommandoit particulièrement à Paul deux espèces de graines: celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnoit quelques instructions sur les caractères de ces plantes

et sur les lieux les plus propres à les semer. « La violette, lui mandoit-elle, produit une petite fleur d'un violet foncé, qui aime à se cacher sous les buissons; mais son charmant parfum l'y fait bientôt découvrir. » Elle lui enjoignoit de la semer sur les bords de la fontaine, au pied de son cocotier. « La scabieuse, ajoutoit-elle, donne une jolie fleur d'un bleu mourant, et à fond noir piqueté de blanc. On la croirait en deuil. On l'appelle aussi pour cette raison, fleur de veuve. Elle se plaît dans les lieux âpres et battus des vens. » Elle le prioit de la semer sur le rocher où elle lui avoit parlé la nuit, la dernière fois, et de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom du **ROCHER DES ADIEUX**.

Elle avoit renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu étoit fort simple, mais qui parut sans prix à Paul lorsqu'il apperçut un P et un V entrelacés, et formés de cheveux qu'il reconnut à leur beauté pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit, au nom de la société, de rester ou de revenir, à son gré, l'assurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son

départ, et que, pour elle en particulier, elle en étoit inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assuroit qu'il alloit rendre le jardin digne d'elle, et y mêler les plantes d'Europe à celle de l'Afrique, ainsi qu'elle avoit entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyoit des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre semence de l'isle, afin que le désir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la supplioit de se rendre au plus tôt aux vœux ardents de leur famille, et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvoit désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et sur-tout celles de violettes et de scabieuses, dont les fleurs sembloient avoir quelque analogie avec le caractère et la situation de Virginie, qui les lui avoit si particulièrement recommandées ; mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

Cependant l'envie, qui va même au-devant du

bonheur des hommes, sur-tout dans les colonies françaises, répandit dans l'isle des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avoit apporté la lettre de Virginie assuroient qu'elle étoit sur le point de se marier : ils nommoient le seigneur de la cour qui devoit l'épouser ; quelques-uns même disoient que la chose étoit faite, et qu'ils en avoient été témoins. D'abord, Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage ; mais, comme plusieurs habitans de l'isle, par une pitié perfide, s'empessoient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahison traitée de plaisanterie ; et, comme il savoit que ces livres renfermoient des peintures assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de M^{me} de la Tour ne vint à s'y corrompre et à oublier ses anciens engagemens. Ses lumières le rendoient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace de six mois, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venoit me voir souvent pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Montagne-Longue. C'est là que je passe ma vie seul, sans femme, sans enfans et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes cherche la solitude. Il est même très remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernemens, ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude et au célibat. Tel ont été les Égyptiens dans leur décadence, les Grecs du Bas-Empire, et tels sont de nos jours les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur

social. Au milieu de nos sociétés, divisées par tant de préjugés, l'âme est dans une agitation continue ; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguier les uns les autres. Mais, dans la solitude, elle dépose ses illusions étrangères qui la troublent ; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'âme. C'est dans la classe des solitaires que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie ; tels sont les brames de l'Inde. Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même qu'il me paroît impossible d'y goûter un plaisir durable, de quelque sentiment que ce soit ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où

notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doit vivre absolument seul : il est lié avec tout le genre humain par ses besoins, il doit donc ses travaux aux hommes ; il se doit aussi au reste de la nature. Mais, comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux éléments du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette isle peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt, au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres, qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde

même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables, et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde; mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus, je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant, sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égaré, et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutoient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les

aiderois à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais, voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvoient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur : ils blâmoient ma vie solitaire, ils prétendoient qu'eux seuls étaient utiles aux hommes, et ils s'efforçoient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais, si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix ; les protections, la fortune, la réputation, les voluptés et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit, et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du tems, vers l'océan de l'avenir, qui n'a plus de rivages ; et, par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'apperçoive pas de mon hermitage,

situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, sur-tout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre en dehors. La rivière qui coule devant ma porte passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toute sorte de feuillages : il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olive et bois de cannelle ; des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, et paroissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, qui, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtemens mêmes qu'ont sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs

espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au-delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette isle, et opposent l'éclat de leur couleur à la verdure des arbres rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, et les pigeons bleus, appelés ici pigeons hollandois. Les singes, habitans domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre et leur face toute noire ; quelques-uns s'y suspendent par la queue, et se balancent en l'air ; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfans de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillemens et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière, qui coule en bouillonnant sur un lit de roches, à travers les arbres, réfléchit çà et là, dans ses eaux limpides, leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitans ; à mille pas de là, elle se précipite de différents étages de rochers, et forme à sa chute une nappe d'eau unie comme le

crystal, qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses, et, dispersés par les vens dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois, et assourdissent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette isle, sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur et leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de la Tour, Marguerite, Virginie, Paul et moi. Comme Virginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeoit pas un fruit à la campagne qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pepins. « Il en viendra, disoit-elle, des arbres qui donneront leurs fruits à quelque voyageur, ou au moins à un oiseau. » Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher,

elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après il y crût plusieurs papayers parmi lesquels il y en avoit un femelle, c'est-à-dire qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas si haut que le genou de Virginie à son départ ; mais, comme il croît vite, deux ans après il avoit vingt pieds de hauteur, et son tronc étoit entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs mûrs. Paul, s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par son amie ; et en même temps il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas appercevoir de la rapidité de notre vie : ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible ; mais ce sont ceux que nous revoyons tout à coup, après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfans, qu'il avoit laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille.

Tantôt il vouloit l'abattre, parcequ'il lui rendoit trop sensible la longueur du tems qui s'étoit écoulé depuis le départ de Virginie ; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisoit son tronc, et lui adressoit des paroles pleines d'amour et de regrets. O arbre dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt et de vénération que les arcs de triomphe des Romains ! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monumens de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille !

C'étoit donc au pied de ce papayer que j'étois sûr de rencontrer Paul quand il venoit dans mon quartier. Un jour, je l'y trouvai accablé de mélancolie, et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme ; et il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs par le sens de ses questions et de mes réponses.

Il me dit :

« Je suis bien chagrin. Mademoiselle de la Tour est partie depuis deux ans et deux mois ; et depuis huit mois et demi elle ne nous a pas donné de ses nouvelles. Elle est riche, je suis pauvre : elle m'a oublié. J'ai envie de m'embarquer ; j'irai en France, j'y servirai le roi, j'y ferai fortune, et la grand'tante de mademoiselle de la Tour me donnera sa petite-nièce en mariage quand je serai devenu un grand seigneur.

LE VIEILLARD

O mon ami ! ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez pas de naissance ?

PAUL

Ma mère me l'a dit : car, pour moi, je ne sais ce que c'est que la naissance. Je ne me suis jamais aperçu que j'en eusse moins qu'un autre, ni que les autres en eussent plus que moi.

LE VIEILLARD

Le défaut de naissance vous ferme en France le chemin aux grands emplois. Il y a plus : vous ne pouvez même être admis dans aucun corps distingué.

PAUL

Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une des causes de la grandeur de la France étoit que le moindre sujet pouvoit y parvenir à tout, et vous m'avez cité beaucoup d'hommes célèbres qui, sortis de petits états, avoient fait honneur à leur patrie. Vous vouliez donc tromper mon courage ?

LE VIEILLARD

Mon fils, jamais je ne l'abattraï. Je vous ait dit la vérité sur les tems passés ; mais les choses sont bien changées à présent : tout est devenu vénal en France ; tout y est aujourd'hui le patrimoine d'un petit nombre de familles, ou le partage des corps. Le roi est un soleil que les grands et les corps environnent comme des nuages ; il est presque impossible qu'un de ces rayons tombe sur vous. Autrefois, dans une administration moins compliquée, on a vu ces phénomènes. Alors, les talens et le mérite se sont développés de toutes parts, comme des terres nouvelles qui, venant à être défrichées, produisent avec tout leur suc. Mais les grands rois qui savent connoître les hommes et les choisir sont rares. Le vulgaire des rois ne se laisse aller qu'aux impul-

sions des grands et des corps qui les environnent.

PAUL

Mais je trouverai peut-être un de ces grands qui me protégera.

LE VIEILLARD

Pour être protégé des grands, il faut servir leur ambition ou leurs plaisirs. Vous n'y réussirez jamais, car vous êtes sans naissance, et vous avez de la probité.

PAUL

Mais je ferai des actions si courageuses, je serai si fidèle à ma parole, si exact dans mes devoirs, si zélé et si constant dans mon amitié, que je mériterai d'être adopté par quelqu'un d'eux, comme j'ai vu que cela se pratiquoit dans les histoires anciennes que vous m'avez fait lire.

LE VIEILLARD

O mon ami ! chez les Grecs et chez les Romains, même dans leur décadence, les grands avoient du respect pour la vertu ; mais nous avons eu une foule d'hommes célèbres en tout genre sortis des classes du peuple, et je n'en sache pas un seul qui ait été

adopté par une grande maison. La vertu, sans nos rois, seroit condamnée en France à être éternellement plébéienne. Comme je vous l'ai dit, ils la mettent quelquefois en honneur lorsqu'ils l'aperçoivent; mais aujourd'hui les distinctions qui lui étoient réservées ne s'accordent plus que pour de l'argent.

PAUL

Au défaut d'un grand, je chercherai à plaire à un corps. J'épouserai entièrement son esprit et ses opinions; je m'en ferai aimer.

LE VIEILLARD

Vous ferez donc comme les autres hommes, vous renoncerez à votre conscience pour parvenir à la fortune?

PAUL

Oh non! je ne chercherai jamais que la vérité.

LE VIEILLARD

Au lieu de vous faire aimer, vous pourriez bien vous faire haïr. D'ailleurs, les corps s'intéressent fort peu à la découverte de la vérité. Toute opinion est indifférente aux ambitieux, pourvu qu'ils gouvernent.

PAUL

Que je suis infortuné ! tout me repousse. Je suis condamné à passer ma vie dans un travail obscur, loin de Virginie ! (Et il soupira profondément.)

LE VIEILLARD

Que Dieu soit votre unique patron, et le genre humain votre corps ! Soyez constamment attaché à l'un et à l'autre. Les familles, les corps, les peuples, les rois, ont leurs préjugés et leurs passions : il faut souvent les servir par des vices. Dieu et le genre humain ne nous demandent que des vertus.

Mais pourquoi voulez-vous être distingué du reste des hommes ? C'est un sentiment qui n'est pas naturel, puisque, si chacun l'avoit, chacun seroit en état de guerre avec son voisin. Contentez-vous de remplir votre devoir dans l'état où la Providence vous a mis ; bénissez votre sort, qui vous permet d'avoir une conscience à vous, et qui ne vous oblige pas, comme les grands, de mettre votre bonheur dans l'opinion des petits, et, comme les petits, de ramper sous les grands pour avoir de quoi vivre. Vous êtes dans un pays et dans une condition où, pour subsister, vous n'avez besoin ni de tromper, ni de flatter,

ni de vous avilir, comme font la plupart de ceux qui cherchent la fortune en Europe ; où votre état ne vous interdit aucune vertu ; où vous pouvez être impunément bon, vrai, sincère, instruit, patient, tempérant, chaste, indulgent, pieux, sans qu'aucun ridicule vienne flétrir votre sagesse, qui n'est encore qu'en fleur. Le Ciel vous a donné de la liberté, de la santé, une bonne conscience et des amis : les rois, dont vous ambitionnez la faveur, ne sont pas si heureux.

PAUL

Ah ! il me manque Virginie ! Sans elle, je n'ai rien ; avec elle, j'aurois tout. Elle seule est ma naissance, ma gloire et ma fortune. Mais, puisque enfin sa parente veut lui donner pour mari un homme d'un grand nom, avec l'étude et des livres on devient savant et célèbre : je m'en vais étudier. J'acquerrai de la science ; je servirai utilement ma patrie par mes lumières, sans nuire à personne et sans en dépendre ; je deviendrai fameux, et ma gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD

Mon fils, les talens sont encore plus rares que la naissance et que les richesses ; et sans doute ils sont

de plus grands biens, puisque rien ne peut les ôter, et que par-tout ils nous concilient l'estime publique; mais ils coûtent cher. On ne les acquiert que par des privations en tout genre, par une sensibilité exquise, qui nous rend malheureux au dedans, et au dehors par les persécutions de nos contemporains. L'homme de robe n'envie point, en France, la gloire du militaire, ni le militaire celle de l'homme de mer; mais tout le monde y traversera votre chemin, parce que tout le monde s'y pique d'avoir de l'esprit. Vous servirez les hommes, dites-vous? Mais celui qui fait produire à un terrain une gerbe de bled de plus leur rend un plus grand service que celui qui leur donne un livre.

PAUL

Oh! celle qui a planté ce papayer a fait aux habitants de ces forêts un présent plus utile et plus doux que si elle leur avoit donné une bibliothèque. (Et en même temps il saisit cet arbre entre ses bras, et le baisa avec transport.)

LE VIEILLARD

Le meilleur des livres, qui ne prêche que l'égalité, l'amitié, l'humanité et la concorde, l'Évangile, a

servi, pendant des siècles, de prétexte aux fureurs des Européens. Combien de tyrannies publiques et particulières s'exercent encore en son nom sur la terre ! Après cela, qui se flattera d'être utile aux hommes par un livre ? Rappelez-vous quel a été le sort de la plupart des philosophes qui leur ont prêché la sagesse. Homère, qui l'a revêtue de vers si beaux, demandoit l'aumône pendant sa vie ; Socrate, qui en donna aux Athéniens de si aimables leçons par ses discours et par ses mœurs, fut empoisonné juridiquement par eux ; son sublime disciple Platon fut livré à l'esclavage par l'ordre du prince même qui le protégeoit ; et, avant eux, Pythagore, qui étendoit l'humanité jusqu'aux animaux, fut brûlé vif par les Crotoniates. Que dis-je ? la plupart même de ces noms illustres sont venus à nous défigurés par quelques traits de satire qui les caractérisent, l'ingratitude humaine se plaisant à les reconnaître là ; et si dans la foule la gloire de quelques-uns est venue, nette et pure jusqu'à nous, c'est que ceux qui les ont portés ont vécu loin de la société de leurs contemporains : semblables à ces statues qu'on tire entières des champs de la Grèce et de l'Italie, et qui, pour avoir été ensevelies dans le sein

de la terre, ont échappé à la fureur des barbares.

Vous voyez donc que pour acquérir la gloire orageuse des lettres il faut bien de la vertu, et être prêt à sacrifier sa propre vie. D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire intéresse en France les gens riches ? Ils se soucient bien des gens de lettres, auxquels la science ne rapporte ni dignité dans la patrie, ni gouvernement, ni entrée à la cour. On persécute peu dans ce siècle indifférent à tout, hors à la fortune et aux voluptés ; mais les lumières et la vertu n'y mènent à rien de distingué, parce que tout est dans l'État le prix de l'argent. Autrefois, elles trouvoient des récompenses assurées dans les différentes places de l'Église, de la magistrature et de l'administration ; aujourd'hui, elles ne servent qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu prisé des gens du monde, est toujours digne de son origine céleste. C'est à ces mêmes livres qu'il est réservé particulièrement de donner de l'éclat à la vertu obscure, de consoler les malheureux, d'éclairer les nations, et de dire la vérité même aux rois. C'est, sans contredit, la fonction la plus auguste dont le Ciel puisse honorer un mortel sur la terre. Quel est l'homme qui ne se console de l'injustice ou du mépris de ceux qui dis-

posent de la fortune, lorsqu'ils pensent que son ouvrage ira, de siècle en siècle et de nations en nations, servir de barrière à l'erreur et aux tyrans, et que, du sein de l'obscurité où il a vécu, il jaillira une gloire qui effacera celle de la plupart des rois, dont les monuments périssent dans l'oubli, malgré les flatteurs qui les élèvent et qui les vantent.

PAUL

Ah ! je ne voudrais cette gloire que pour la répandre sur Virginie, et la rendre chère à l'univers. Mais vous qui avez tant de connoissances, dites-moi si nous nous marierons ? Je voudrais être savant, au moins pour connoître l'avenir.

LE VIEILLARD

Qui voudroit vivre, mon fils, s'il connoissoit l'avenir ? Un seul malheur prévu nous donne tant de vaines inquiétudes ! La vue d'un malheur certain empoisonneroit tous les jours qui le précéderaient. Il ne faut pas même trop approfondir ce qui nous environne, et le Ciel, qui nous donna la réflexion pour prévoir nos besoins, nous a donné les besoins pour mettre des bornes à notre réflexion.

PAUL

Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert en Europe des dignités et des honneurs. J'irai m'enrichir au Bengale pour aller épouser Virginie à Paris. Je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD

Quoi, vous quitteriez sa mère et la vôtre ?

PAUL

Vous m'avez vous-même donné le conseil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD

Virginie étoit alors ici. Mais vous êtes maintenant l'unique soutien de votre mère et de la sienne.

PAUL

Virginie leur fera du bien par sa riche parente.

LE VIEILLARD

Les riches n'en font guère qu'à ceux qui leur font honneur dans le monde. Ils ont des parens bien plus à plaindre que madame de la Tour, qui, faute d'être secourus par eux, sacrifient leur liberté pour avoir du pain, et passent leur vie renfermés dans des couvens.

PAUL

Quel pays que l'Europe ! Oh ! il faut que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin d'avoir une parente riche ? Elle étoit si contente sous ses cabanes, si jolie et si bien parée avec un mouchoir rouge ou des fleurs autour de sa tête ! Reviens, Virginie ! quitte tes hôtels et tes grandeurs ; reviens dans ces rochers, à l'ombre de ces bois et de nos cocotiers. Hélas ! tu es peut-être maintenant malheureuse !... (Et il se mettoit à pleurer.) Mon père, ne me cachez rien : si vous ne pouvez me dire si j'épouserai Virginie, au moins apprenez-moi si elle m'aime encore, au milieu de ces grands seigneurs qui parlent au roi, et qui vont la voir.

LE VIEILLARD

Oh ! mon ami, je suis sûr qu'elle vous aime, par plusieurs raisons, mais sur-tout parce qu'elle a de la vertu. (A ces mots, il me sauta au cou, transporté de joie.)

PAUL

Mais croyez-vous les femmes d'Europe fausses, comme on les représente dans les comédies et dans les livres que vous m'avez prêtés ?

LE VIEILLARD

Les femmes sont fausses dans les pays où les hommes sont tyrans. Par-tout la violence produit la ruse.

PAUL

Comment peut-on être tyran des femmes ?

LE VIEILLARD

En les mariant sans les consulter : une jeune fille avec un vieillard, une femme sensible avec un homme indifférent.

PAUL

Pourquoi ne pas marier ensemble ceux qui se conviennent, les jeunes avec les jeunes, les amans avec les amantes ?

LE VIEILLARD

C'est que la plupart des jeunes gens, en France, n'ont pas assez de fortune pour se marier, et qu'ils n'en acquièrent qu'en devenant vieux. Jeunes, ils corrompent les femmes de leurs voisins ; vieux, ils ne peuvent fixer l'affection de leurs épouses. Ils ont trompé étant jeunes, on les trompe à leur tour étant vieux. C'est une des réactions de la justice univer-

selle qui gouverne le monde : un excès y balance toujours un autre. Ainsi la plupart des Européens passent leur vie dans ce double désordre, et ce désordre augmente dans une société à mesure que les richesses s'y accumulent sur un moindre nombre de têtes. L'État est semblable à un jardin où les petits arbres ne peuvent venir s'il y en a de trop grands qui les ombragent ; mais il y a cette différence que la beauté d'un jardin peut résulter d'un petit nombre de grands arbres, et que la prospérité d'un État dépend toujours de la multitude et de l'égalité des sujets, et non pas d'un petit nombre de riches.

PAUL

Mais qu'est-il besoin d'être riche pour se marier ?

LE VIEILLARD

Afin de passer ses jours dans l'abondance, sans rien faire.

PAUL

Et pourquoi ne pas travailler ? Je travaille bien, moi !

LE VIEILLARD

C'est qu'en Europe le travail des mains déshonore. On l'appelle travail mécanique. Celui même de

labourer la terre y est le plus méprisé de tous. Un artisan y est bien plus estimé qu'un paysan.

PAUL

Quoi ! l'art qui nourrit les hommes est méprisé en Europe ? Je ne vous comprends pas.

LE VIEILLARD

Oh ! il n'est pas possible à un homme élevé dans la nature de comprendre les dépravations de la société. On se fait une idée précise de l'ordre, mais non pas du désordre. La beauté, la vertu, le bonheur, ont des proportions ; la laideur, le vice et le malheur n'en ont point.

PAUL

Les gens riches sont donc bien heureux ! Ils ne trouvent d'obstacles à rien ; ils peuvent combler de plaisirs les objets qu'ils aiment.

LE VIEILLARD

Ils sont la plupart usés sur tous les plaisirs, par cela même qu'ils ne leur coûtent aucune peine. N'avez-vous pas éprouvé que le plaisir du repos s'achète par la fatigue, celui de manger par la faim, celui de boire par la soif ? Eh bien ! celui d'aimer et d'être aimé ne s'acquiert que par une multitude

de privations et de sacrifices. Les richesses ôtent aux riches tous ces plaisirs-là, en prévenant leurs besoins. Joignez à l'ennui qui suit leur satiété l'orgueil qui naît de leur opulence, et que la moindre privation blesse, lors même que les plus grandes jouissances ne le flattent plus. Le parfum de mille roses ne plaît qu'un instant ; mais la douleur que cause une seule de leurs épines dure long-tems après sa piqûre. Un mal au milieu des plaisirs est pour les riches une épine au milieu des fleurs. Pour les pauvres, au contraire, un plaisir au milieu des maux est une fleur au milieu des épines : ils en goûtent vivement la jouissance. Tout effet augmente par son contraste. La nature a tout balancé. Quel état, à tout prendre, croyez-vous préférable, de n'avoir presque rien à espérer et tout à craindre ou presque rien à craindre et tout à espérer ? Le premier état est celui des riches, et le second celui des pauvres. Mais ces extrêmes sont également difficiles à supporter aux hommes dont le bonheur consiste dans la médiocrité et la vertu.

PAUL

Qu'entendez-vous par la vertu ?

LE VIEILLARD

Mon fils, vous qui soutenez vos parens par vos travaux, vous n'avez pas besoin qu'on vous la définisse. La vertu est un effort fait sur nous-mêmes pour le bien d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu seul.

PAUL

Oh! que Virginie est vertueuse! C'est par vertu qu'elle a voulu être riche, afin d'être bienfaisante. C'est par vertu qu'elle est partie de cette isle : la vertu l'y ramènera. »

L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissoient. Virginie n'avoit point écrit, parce qu'elle alloit arriver. Il falloit si peu de tems pour venir d'Europe avec un bon vent! Il faisoit l'énumération des vaisseaux qui avoient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'étoit embarquée n'en mettroit pas plus de deux. Les constructeurs étoient aujourd'hui si savants, et les marins si habiles! Il parloit des arrangemens qu'il alloit faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il alloit bâtir, des plaisirs

et des surprises qu'il lui ménageroit chaque jour quand elle seroit sa femme. Sa femme!... Cette idée le ravissoit. « Au moins, mon père, me disoit-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous réjouir. » Et il alloit, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il étoit enivré.

En peu de tems les grandes craintes succèdent aux grandes espérances : les passions violentes jettent toujours l'âme dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenoit me voir, accablé de tristesse. Il me disoit : « Virginie ne m'écrit point. Si elle étoit partie d'Europe, elle m'auroit mandé son départ. Ah ! les bruits qui ont couru d'elle ne sont que trop fondés. Sa tante l'a mariée à un grand seigneur. L'amour des richesses l'a perdue, comme tant d'autres. Dans ces livres qui peignent si bien les femmes, la vertu n'est qu'un sujet de roman. Si Virginie avoit eu de la vertu, elle n'auroit pas quitté sa propre mère et moi. Pendant que je passe ma vie à penser à elle, elle m'oublie. Je m'afflige, et elle se divertit. Ah ! cette pensée

me désespère. Tout travail me déplaît, toute société m'ennuie. Plût à Dieu que la guerre fût déclarée dans l'Inde ! j'irois y mourir.

— Mon fils, lui répondis-je, le courage qui nous jette dans la mort n'est que le courage d'un instant. Il est souvent excité par les vains applaudissemens des hommes. Il en est un plus rare et plus nécessaire qui nous fait supporter chaque jour, sans témoin et sans éloge, les traverses de la vie : c'est la patience. Elle s'appuie non sur l'opinion d'autrui ou sur l'impulsion de nos passions, mais sur la volonté de Dieu. La patience est le courage de la vertu. — Ah ! s'écria-t-il, je n'ai donc point de vertu ! Tout m'accable et me désespère. — La vertu, repris-je, toujours égale, constante, invariable, n'est pas le partage de l'homme. Au milieu de tant de passions qui nous agitent, notre raison se trouble et s'obscurcit ; mais il est des phares où nous pouvons en rallumer le flambeau : ce sont les lettres.

« Les lettres, mon fils, sont un secours du Ciel. Ce sont des rayons de cette sagesse qui gouverne l'univers, que l'homme, inspiré par un art céleste, a appris à fixer sur la terre. Semblables aux rayons du soleil, elles éclairent, elles réjouissent, elles

échauffent ; c'est un feu divin. Comme le feu, elles approprient toute la nature à notre usage. Par elles, nous réunissons autour de nous les choses, les lieux, les hommes et les temps. Ce sont elles qui nous rappellent aux règles de la vie humaine. Elles calment les passions, elles répriment les vices, elles excitent les vertus par les exemples augustes des gens de bien qu'elles célèbrent et dont elles nous présentent les images toujours honorées. Ce sont des filles du Ciel qui descendent sur la terre pour charmer les maux du genre humain. Les grands écrivains qu'elles inspirent ont toujours paru dans les tems les plus difficiles à supporter à toute société, les tems de barbarie et ceux de dépravation. Mon fils, les lettres ont consolé une infinité d'hommes plus malheureux que vous : Xénophon, exilé de sa patrie après y avoir ramené dix mille Grecs ; Scipion l'Africain, lassé des calomnies des Romains ; Lucullus, de leurs brigues ; Catinat, de l'ingratitude de sa Cour. Les Grecs, si ingénieux, avoient réparti à chacune des Muses qui président aux lettres une partie de notre entendement pour le gouverner : nous devons donc leur donner nos passions à régir, afin qu'elles leur imposent un joug et un frein. Elles

doivent remplir, par rapport aux puissances de notre âme, les mêmes fonctions que les Heures qui atteleoient et conduisoient les chevaux du Soleil.

« Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont écrit avant nous sont des voyageurs qui nous ont précédés dans les sentiers de l'infortune, qui nous tendent la main et nous invitent à nous joindre à leur compagnie lorsque tout nous abandonne. Un bon livre est un bon ami.

— Ah ! s'écrioit Paul, je n'avois pas besoin de savoir lire quand Virginie étoit ici. Elle n'avoit pas plus étudié que moi ; mais, quand elle me regardoit en m'appelant son ami, il m'étoit impossible d'avoir du chagrin.

— Sans doute, lui disois-je, il n'y a point d'ami aussi agréable qu'une maîtresse qui nous aime. Il y a de plus, dans la femme, une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme. Ses grâces font évanouir les noirs fantômes de la réflexion. Sur son visage sont les doux attraits et la confiance. Quelle joie n'est rendue plus vive par sa joie ? quel front ne se déride à son sourire ? quelle colère résiste à ses larmes ? Virginie reviendra avec plus de philosophie que vous n'en avez. Elle sera bien surprise de

ne pas retrouver le jardin tout à fait rétabli, elle qui ne songe qu'à l'embellir, malgré les persécutions de sa parente, loin de sa mère et de vous. »

L'idée du retour prochain de Virginie renouveloit le courage de Paul, et le ramenoit à ses occupations champêtres, heureux, au milieu de ses peines, de proposer à son travail une fin qui plaisoit à sa passion.

Un matin, au point du jour (c'étoit le 24 décembre 1744), Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagné de la Découverte. Ce pavillon étoit le signalement d'un vaisseau qu'on voyoit en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportoît pas de nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'étoit embarqué pour aller le reconnoître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé étoit le *Saint-Géran*, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il étoit à quatre lieues au large, et qu'il ne mouilleroit au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent étoit favorable. Il n'en faisoit pas du tout alors. Le pilote remit au gouverneur des lettres que ce vaisseau apportoit de France.

Il y en avoit une pour madame de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans sein et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendoit son retour sur le ROCHER DES ADIEUX, il éleva la lettre en l'air sans pouvoir parler; et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de la Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à sa mère qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avoit voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un tems qui ne lui permettoit d'arriver à l'Isle-de-France que dans la saison des ouragans; qu'elle avoit essayé en vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devoit à sa mère et aux habitudes du premier âge; qu'elle en avoit été traitée de fille insensée, dont la tête étoit gâtée par les romans; qu'elle n'étoit maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'étoit opposé à son départ, à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnoit au large, malgré le calme des vens.

A peine cette lettre fut lue que toute la famille, transportée de joie, s'écria : « Virginia est arrivée ! » Maîtres et serviteurs, tous s'embrassèrent. madame de la Tour dit à Paul : « Mon fils, allez prévenir notre voisin de l'arrivée de Virginia. » Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvoit être dix heures du soir. Je venois d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'aperçus, à travers les palissades de ma cabane, une lumière dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appeloit. Je me lève ; et à peine j'étois habillé que Paul, hors de lui et tout essoufflé, me saute au cou en me disant : « Allons, allons, Virginia est arrivée. Allons au port, le vaisseau y mouillera au point du jour. »

Sur-le-champ nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la Montagne-Longue, et que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplémousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'étoit un noir qui s'avançoit à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venoit et où il alloit en si grande hâte. Il me répondit : « Je viens du quartier de l'isle appelé la

Poudre-d'Or : on m'envoie au port avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est mouillé sous l'isle d'Ambre. Il tire du canon pour demander du secours, car la mer est bien mauvaise. » Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : « Allons vers le quartier de la Poudre-d'Or, au-devant de Virginie ; il n'y a que trois lieues d'ici. » Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'isle. Il faisoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée ; on voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obscurité affreuse. On distinguoit, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassoient vers le milieu de l'isle et venoient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentit pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étoient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'il ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après,

nous n'entendîmes plus tirer du tout ; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avoit précédé.

Nous nous hâtions d'avancer sans dire un mot et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bords de la mer, au quartier de la Poudre-d'Or. Les flots s'y brisoient avec un bruit épouvantable ; ils en couvroient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs qu'on avoit tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitans s'étoient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitans nous raconta que, dans l'après-midi, il avoit vu un vaisseau en pleine mer porté sur l'isle par les courans ; que la nuit l'avoit dérobé à sa vue ; que, deux heures après le coucher du soleil, il l'avoit entendu tirer du canon pour appeler du secours ; mais que la mer étoit si mauvaise qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau

dehors pour aller à lui ; que, bientôt après, il avoit cru appercevoir ses fanaux allumés, et que, dans ce cas, il craignoit que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite isle d'Ambre, prenant celle-ci pour le Coin-de-Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis ; que, si cela étoit, (ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer), ce vaisseau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole et nous dit qu'il avoit traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'isle d'Ambre de la côte ; qu'il l'avoit sondé ; que la tenure et le mouillage en étoient très-bons, et que le vaisseau y étoit en parfaite sûreté, comme dans le meilleur port. « J'y mettrois toute ma fortune, ajouta-t-il, et j'y dormirois aussi tranquillement qu'à terre. »

Un troisième habitant dit qu'il étoit impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvoient naviguer. Il assura qu'il l'avoit vu mouiller au-delà de l'isle d'Ambre, en sorte que, si le vent venoit à s'élever au matin, il seroit le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitans ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestoient entre eux, suivant la coutume des Créoles oisifs, Paul et moi nous gardions

un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour ; mais il faisoit trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui d'ailleurs étoit couverte de brume ; nous n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'isle d'Ambre, située à un quart de lieu de la côte. On n'apperçoit, dans ce jour ténébreux, que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons de montagnes de l'intérieur de l'isle, qui apparoissoient de tems en tems au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours : c'étoit le gouverneur, M. de la Bourdonnais, qui arrivoit à cheval, suivi d'un détachement de soldats, armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitans et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à la fois. A peine leur décharge fut faite que nous apperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau étoit à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous apperçûmes alors à travers le brouillard le corps et les vergues

d'un grand vaisseau. Nous en étions si près que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandoit la manœuvre, et les cris des matelots, qui crièrent trois fois VIVE LE ROI ! car c'est le cri des François dans les dangers extrêmes ainsi que dans les grandes joies : comme si, dans les dangers, ils appeloient leur prince à leur secours, ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le *Saint-Géran* aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes, M. de la Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitans du voisinage chercher des vivres, des planches, des cables et des tonneaux vuides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs chargés de provisions et d'agrès, qui venoient des habitations de la Poudre-d'Or, du quartier de Flacque et de la rivière du Rempart. Un des plus anciens de ces habitans s'approcha du gouverneur et lui dit : « Monsieur, on a entendu toute la nuit des bruits sourds dans la montagne, dans le bois ; les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse

de vent ; les oiseaux de marine se réfugient à terre : certainement tous ces signes annoncent un ouragan. — Eh bien, mes amis, répondit le gouverneur, nous y sommes préparés, et sûrement le vaisseau l'est aussi. »

En effet, tous présageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages que l'on distinguoit au zénith étoient à leur centre d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissoit des cris des paille-en-cul, des frégates, des coupeurs-d'eau et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venoient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'isle.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrens d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan ! » et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'isle d'Ambre et son canal. Le *Saint-Géran* parut alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre cables sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il étoit mouillé.

entre l'isle d'Ambre et la terre, en-deça de la ceinture de récifs qui entoure l'Isle-de-France, et qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avoit passé avant lui. Il présentoit son avant aux flots qui venoient de la pleine mer, et, à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, sa proue se soulevoit tout entière, de sorte qu'on en voyoit la carène en l'air; mais dans ce mouvement, sa poupe, venant à plonger, disparoissoit à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetoient à terre, il lui étoit également impossible de s'en aller par où il étoit venu, ou, en coupant ses cables, d'échouer sur le rivage, dont il étoit séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venoit briser sur la côte s'avançoit en mugissant jusqu'aux fond des anses, et y jetoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, venant à se retirer, elle découvroit une grande partie du rivage, dont elle rouloit les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissoit à chaque instant, et tout le canal compris entre cette isle et l'isle d'Ambre n'étoit qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues noires

et profondes. Ces écumes s'amassoient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayoit la surface les portoit, par-dessus l'escarpement du rivage, à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortoit de la mer. L'horizon offroit tous les signes d'une longue tempête ; la mer y paroissoit confondue avec le ciel. Il s'en détachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversoit le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paroissoient immobiles comme de grands rochers. On n'appercevoit aucune partie azurée du firmament ; une lueur olivâtre et blafarde éclairoit seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancemens du vaisseau, ce qu'on craignoit arriva. Les câbles de son avant rompirent ; et, comme il n'étoit plus retenu que par une seule aussière, il fut jeté sur les rochers, à une demi-enca-blure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. « Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr ? — Que j'aïlle à son secours, s'écria-t-il,

ou que je meure ! » Comme le désespoir lui ôtoit la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le *Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avoit l'espoir de l'aborder, car la mer, dans ses mouvemens irréguliers, laissoit le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied ; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvroit d'énormes voûtes d'eau qui soulevoient tout l'avant de sa carène, et rejetoient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie et à demi noyé. A peine ce jeune homme avoit-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevoit et retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvroit par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitoit en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisoit

tant d'efforts pour la joindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisoit signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étoient jetés à la mer. Il n'en restoit plus qu'un sur sur le pont, qui étoit tout nu et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits ; mais, elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la ! sauvez-la ! ne la quittez pas ! » Mais, dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'isle d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçoit de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança à la mer, et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! Hélas ! tout fut englouti. La lame

jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs, qu'un mouvement d'humanité avoit portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avoit voulu sauver à la nage. Cet homme échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable en disant : « O mon Dieu ! vous m'avez sauvé la vie ; mais je l'aurois donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle, qui n'a jamais voulu se déshabiller comme moi. » Domingue et moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connoissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens, et nous cherchâmes de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporterait point le corps de Virginie ; mais, le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avoient péri, la plupart doutant, d'après une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence : car il y a des maux si ter-

ribles et si peu mérités que l'espérance du sage en est ébranlée.

Cependant on avoit mis Paul, qui commençoit à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetoit beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes, et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr. Ses traits n'étoient point sensiblement altérés. Ses yeux étoient fermés, mais la sérénité étoit encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confondoient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains étoit sur ses habits, et l'autre qu'elle appuyoit sur son cœur, étoit fortement fermée et roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte ; mais quelle fut ma surprise lorsque je vis que c'étoit le portrait de Paul qu'elle lui avoit promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivroit ! A cette

dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement. Pour Domingue, il se fraploit la poitrine et perçoit l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupoient de ce triste office, nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de la Tour et Marguerite en prières, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de la Tour m'aperçut, elle s'écria : « Où est ma fille, ma chère fille, mon enfant ? » Ne pouvant douter de son malheur à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout à coup d'étouffemens et d'angoisses douloureuses ; sa voix ne faisoit plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : « Où est mon fils ? je ne vois point mon fils ! » et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle, et, l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul étoit vivant et que le gouverneur en faisoit prendre soin. Elle ne reprit ses sens que pour s'occuper de son amie, qui tomboit de tems en tems dans de longs évanouissemens. Madame de la Tour passa toute la nuit dans

dans ces cruelles souffrances ; et, par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'étoit égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvroit la connoissance, elle tournoit des regards fixes et mornes vers le ciel.

En vain son amie et moi nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres : elle paroissoit insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortoit de sa poitrine appressée que de sourds gémissemens.

Dès le matin, on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'usage de ses sens ; mais il ne pouvoit proférer une parole. Son entrevue avec sa mère et madame de la Tour, que j'avois d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avois pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baisèrent, et leurs larmes, qui avoient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long

assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, et leur procura un repos léthargique, semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de la Bourdonnais m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par son ordre, et que de là on alloit le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis, où je trouvai des habitans de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'isle eût perdu en elle ce qu'elle avoit de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avoient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiroient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvroient la marche du convoi ; ils portoient leurs fusils baissés. Leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisoient entendre que des sons lugubres, et on voyoit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avoient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage.

Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'isle, vêtues de blanc, et tenant des palmes à la main, portoient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfans le

suivoit en chantant des hymnes ; après eux venoit tout ce que l'isle avoit de plus distingué dans ses habitans et dans son état-major, à la suite duquel marchoit le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avoit ordonné pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais, quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait si long-tems le bonheur, et que sa mort remplissoit maintenant de désespoir, toute la pompe funèbre fut dérangée : les hymnes et les chants cessèrent ; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs et des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets et des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une sainte. Les mères demandoient à Dieu une fille comme elle, les garçons des amantes aussi constantes, les pauvres une amie aussi tendre, les esclaves une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de sa sépulture, des négresses de Madagascar et des Cafres de Mozambique déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des pièces d'étoffe aux arbres voisins,

suivant l'usage de leur pays ; des Indiennes du Bengale et de la côte malabare apportèrent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles donnèrent la liberté sur son corps : tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations, et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau !

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et en écarter quelques filles de pauvres habitans, qui vouloient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avoient plus de consolation à espérer dans le monde, et qu'il ne leur restoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'une touffe de bambous, où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, elle aimoit à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appeloit alors son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de la Bourdonnais monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortège. Il offrit à madame de la Tour et à son amie tous les secours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation, contre sa tante dénaturée ; et, s'approchant de Paul,

il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. « Je désirois, lui dit-il, votre bonheur et celui de votre famille, Dieu m'en est témoin. Mon ami, il faut aller en France ; je vous y ferai avoir du service. Dans votre absence, j'aurai soin de votre mère comme de la mienne. » Et en même tems il lui présenta la main ; mais Paul retira la sienne, et détourna la tête pour ne pas le voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étois capable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher ; mais son chagrin paroissoit augmenter à mesure que son corps reprenoit des forces. Il étoit insensible à tout, ses regards étoient éteints, et il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. Madame de la Tour qui étoit mourante, lui disoit souvent : « Mon fils, tant que je vous verrai, je croirai voir ma chère Virginie. » A ce nom de Virginie, il tressailloit et s'éloignoit d'elle, malgré les invitations de sa mère, qui le rappeloit auprès de son amie. Il alloit seul se retirer dans le jardin, et s'asseyoit au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine.

Le chirurgien du gouverneur, qui avoit pris le

plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que, pour le tirer de sa noire mélancolie, il falloit lui laisser faire tout ce qui lui plairoit, sans le contrarier en rien ; qu'il n'y avoit que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinoit.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdois pas de vue, je me mis en marche après lui, et je dis à Domingue de prendre des vivres et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendoit cette montagne, sa joie et ses forces sembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplémousses, et, quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée : là il s'agenouilla, et, levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Être suprême faisoit voir que son ame commençoit à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi, nous nous mîmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui. Ensuite, il se leva, et prit sa route vers le nord

de l'isle, sans faire beaucoup d'attention à nous.

Comme je savois qu'il ignoroit non-seulement où on avoit déposé le corps de Virginie, mais même s'il avoit été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avoit été prier Dieu au pied de ces bambous ; il me répondit : « Nous y avons été si souvent ! »

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture ; ensuite nous dormîmes sur l'herbe, au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se détermineroit à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelques tems dans la plaine l'église des Pamplémousses avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvemens comme pour y retourner ; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la Poudre-d'Or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avoit péri le *Saint-Géran*. A la vue de l'isle d'Ambre et de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria : « Virginie ! ô ma chère Virginie ! » et aussitôt il tomba en défaillance. Do-

mingue et moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer, mais, l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours, il se rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avoit été demander la grâce de l'esclave de la Rivière-Noire ; il revit ensuite les bords de la rivière des Trois-Mamelles, où elle s'assit ne pouvant plus marcher, et la partie du bois où elle s'étoit égarée. Tous les lieux qui lui rappeloient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée ; la rivière de la Montagne-Longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avoit planté, les pelouses où elle aimoit à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisoit à chanter, firent tour à tour couler ses larmes ; et les mêmes échos qui avoient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux : « Virginie ! ô ma chère Virginie ! »

Dans cette vie sauvage et vagabonde, ses yeux se cavèrent, son teint jaunit et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappeloient le souvenir de sa perte, et de le transférer dans quelque endroit de l'isle où il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avoit jamais été. L'agriculture et le commerce répandoient dans cette partie de l'isle beaucoup de mouvement et de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui écarriroient des bois, et d'autres qui les scioient en planches ; des voitures alloient et venoient le long de ses chemins ; de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y paissoient dans de vastes pâturages, et la campagne y étoit parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettoit en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyoit çà et là des moissons de bled dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircies des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en

donnant de la tension aux nerfs, y étoit même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs, situées vers le milieu de l'isle et entourées de grands bois, on n'apercevoit ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplemousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes mêmes, qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus, du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines que je conduisis Paul. Je le tenois sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions par l'ignorance du lieu où nous étions et du chemin que nous avions perdu. Mais l'ame d'un amant retrouve partout les traces de l'objet aimé : la nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le tems même, qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée : dès qu'elle rentre

dans son repos, elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je demandois à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams : « Où irons-nous maintenant ? » il se tournoit vers le nord et me disoit : « Voilà nos montagnes, retournons-y. »

Je vis bien que tous les moyens que je tentois pour le distraire étoient inutiles, et qu'il ne me restoit d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma foible raison. Je lui répondis donc : « Oui, voilà les montagnes où demouroit votre chère Virginie, et voilà le portrait que vous lui aviez donné, et qu'en mourant elle portoit sur son cœur, dont les derniers mouvemens ont encore été pour vous. » Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards ; il saisit avidement ce portrait de ses foibles mains et le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, et dans ses yeux à demi sanglants des larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis : « Mon fils, écoutez-moi, moi qui suis votre ami, qui ai été celui de Virginie, et qui, au milieu de vos espérances, ai souvent tâché de for-

tifier votre raison contre les accidens imprévus de la vie. Que déplorez-vous avec tant d'amertume ? est-ce votre malheur ? est-ce celui de Virginie ?

« Votre malheur ? Oui, sans doute, il est grand. Vous avez perdu la plus aimable des filles, qui auroit été la plus digne des femmes ; elle avoit sacrifié ses intérêts aux vôtres, et vous avoit préféré à la fortune, comme la seule récompense digne de sa vertu. Mais que savez-vous si l'objet de qui vous deviez attendre un bonheur si pur n'eût pas été pour vous la source d'une infinité de peines ? Elle étoit sans bien et déshéritée ; vous n'aviez désormais à partager avec elle que votre seul travail. Revenue plus délicate par son éducation, et plus courageuse par son malheur même, vous l'auriez vue chaque jour succomber, en s'efforçant de partager vos fatigues. Quand elle vous auroit donné des enfans, ses peines et les vôtres auroient augmenté par la difficulté de soutenir seule avec vous de vieux parens et une famille naissante.

« Vous me direz : « Le gouverneur nous auroit aidés. » Que savez-vous si, dans une colonie qui change si souvent d'administrateurs, vous aurez souvent des la Bourdonnais ? s'il ne viendra pas ici des

chefs sans mœurs et sans morale ? si, pour obtenir quelque misérable secours, votre épouse n'eût pas été obligée de leur faire sa cour ? Ou elle eût été foible, et vous eussiez été à plaindre ; ou elle eût été sage, et vous fussiez resté pauvre : heureux si, à cause de sa beauté et de sa vertu, vous n'eussiez pas été persécuté par ceux mêmes de qui vous espérez de la protection !

« Il me fût resté, me direz-vous, le bonheur, indépendant de la fortune, de protéger l'objet aimé qui s'attache à nous à proportion de sa foiblesse même, de le consoler par mes propres inquiétudes, de le réjouir de ma tristesse, et d'accroître notre amour de nos peines mutuelles. » Sans doute, la vertu et l'amour jouissent de ces plaisirs amers ; mais elle n'est plus, et il vous reste ce qu'après vous elle a le plus aimé, sa mère et la vôtre, que votre douleur inconsolable conduira au tombeau. Mettez votre bonheur à les aider, comme elle l'y avoit mis elle-même. Mon fils, la bienfaisance est le bonheur de la vertu ; il n'y en a point de plus assuré et de plus grand sur la terre. Les projets de plaisir, de repos, de délices, d'abondance, de gloire, ne sont point faits pour l'homme foible, voyageur et passa-

ger. Voyez comme un pas vers la fortune nous a précipités tous d'abîme en abîme. Vous vous y êtes opposé, il est vrai ; mais qui n'eût pas cru que le voyage de Virginie devoit se terminer par son bonheur et par le vôtre ? Les invitations d'une parente riche et âgée, les conseils d'un sage gouverneur, les applaudissemens d'une colonie, les exhortations et l'autorité d'un prêtre, ont décidé du malheur de Virginie. Ainsi, nous courons à notre perte, trompés par la prudence même de ceux qui nous gouvernent. Il eût mieux valu, sans doute, ne pas les croire, ni se fier à la voix et aux espérances d'un monde trompeur ; mais enfin, de tant d'hommes que nous voyons si occupés dans ces plaines, de tant d'autres qui vont chercher la fortune aux Indes, ou qui, sans sortir de chez eux, jouissent en repos, en Europe, des travaux de ceux-ci, il n'y en a aucun qui ne soit destiné à perdre un jour ce qu'il chérit le plus, grandeurs, fortune, femme, enfans, amis. La plupart auront à joindre à leur perte le souvenir de leur propre imprudence. Pour vous, en rentrant en vous-même, vous n'avez rien à vous reprocher : vous avez été fidèle à votre foi ; vous avez eu, à la fleur de la jeunesse, la pru-

dence d'un sage, en ne vous écartant pas du sentiment de la nature ; vos vues seules étoient légitimes, parce qu'elles étoient pures, simples, désintéressées, et que vous aviez sur Virginie des droits sacrés, qu'aucune fortune ne pouvoit balancer. Vous l'avez perdue, et ce n'est ni votre imprudence, ni votre avarice, ni votre fausse sagesse qui vous l'ont fait perdre, mais Dieu même, qui a employé les passions d'autrui pour vous ôter l'objet de votre amour ; Dieu, de qui vous tenez tout, qui voit tout ce qui vous convient, et dont la sagesse ne vous laisse aucun lieu au repentir et au désespoir qui marchent à la suite des maux dont nous avons été la cause.

« Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre infortune : « Je ne l'ai pas méritée. » Est-ce donc le malheur de Virginie, sa fin, son état présent, que vous déplorez ? Elle a subi le sort réservé à la naissance, à la beauté et aux empires mêmes. La vie de l'homme, avec tous ses projets, s'élève comme une petite tour dont la mort est le couronnement. En naissant, elle étoit condamnée à mourir : heureuse d'avoir dénoué les liens de la vie avant sa mère, avant la vôtre, avant vous, c'est-à-dire de n'être pas morte plusieurs fois avant la dernière !

« La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes ; elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de la mort que reposent pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, les craintes qui agitent sans cesse les malheureux vivans. Examinez les hommes qui paroissent les plus heureux ; vous verrez qu'ils ont acheté leur prétendu bonheur bien chèrement ; la considération publique par des maux domestiques, la fortune par la perte de la santé, le plaisir si rare d'être aimé, par des sacrifices continuels ; et souvent, à la fin d'une vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour d'eux que des amis faux et des parens ingrats. Mais Virginie a été heureuse jusqu'au dernier moment : elle l'a été avec nous par les biens de la nature ; loin de nous, par ceux de la vertu ; et, même dans le moment terrible où nous l'avons vue périr, elle étoit encore heureuse : car, soit qu'elle jetât les yeux sur une colonie entière à qui elle causoit une désolation universelle, ou sur vous qui couriez avec tant d'intrépidité à son secours, elle a vu combien elle nous étoit chère à tous. Elle s'est fortifiée contre l'avenir par le souvenir de l'innocence de sa vie, et elle a reçu alors le prix

que le Ciel réserve à la vertu : un courage supérieur au danger. Elle a présenté à la mort un visage serein.

« Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événemens de la vie à supporter, pour faire voir qu'elle seule peut en faire usage et y trouver du bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve une réputation illustre, il l'élève sur un grand théâtre et la met aux prises avec la mort. Alors son courage sert d'exemple, et le souvenir de ses malheurs reçoit à jamais un tribut de larmes de la postérité. Voilà le monument immortel qui lui est réservé sur une terre où tout passe, et où la mémoire même de la plupart des rois est bientôt ensevelie dans un éternel oubli.

« Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change sur la terre et que rien ne s'y perd. Aucun art humain ne pourroit anéantir la plus petite particule de matière, et ce qui fut raisonnable, sensible, aimant, vertueux, religieux, auroit péri, lorsque les élémens dont il étoit revêtu sont indestructibles ! Ah ! si Virginie a été heureuse avec nous, elle l'est maintenant bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils : toute la nature l'annonce ;

je n'ai pas besoin de vous le prouver. Il n'y a que la méchanceté des hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils craignent. Son sentiment est dans votre cœur, ainsi que ses ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous donc qu'il laisse Virginie sans récompense? Croyez-vous que cette même puissance qui avoit revêtu cette ame si noble d'une forme si belle, où vous sentiez un art divin, n'auroit pu la tirer des flots? que celui qui a arrangé le bonheur actuel des hommes par des lois que vous ne connoissez pas ne puisse en préparer un autre à Virginie par des lois qui vous sont également inconnues? Quand nous étions dans le néant, si nous eussions été capables de penser, aurions-nous pu nous former une idée de notre existence? Et, maintenant que nous sommes dans cette existence ténébreuse et fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au-delà de la mort, par où nous en devons sortir? Dieu a-t-il besoin, comme l'homme, du petit globe de notre terre pour servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté, et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans les champs de la mort? Il n'y a pas dans l'Océan une seule goutte d'eau qui ne soit pleine d'êtres vivants qui ressortissent à

nous, et il n'existeroit rien pour nous parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes ! Quoi ! il n'y auroit d'intelligence suprême et de bonté divine précisément que là où nous sommes, et dans ces globes rayonnants et innombrables, dans ces champs infinis de lumière qui les environnent, que ni les orages ni les nuits n'obscurcissent jamais, il n'y auroit qu'un espace vain et un néant éternel ! Si nous, qui ne nous sommes rien donné, osions assigner des bornes à la puissance de laquelle nous avons tout reçu, nous pourrions croire que nous sommes ici sur les limites de son empire, où la vie se débat avec la mort, et l'innocence avec la tyrannie.

« Sans doute il est quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah ! si du séjour des anges elle pouvoit se communiquer à vous, elle vous diroit, comme dans ses adieux : « O Paul ! la vie n'est qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidèle aux lois de la nature, de l'amour et de la vertu ; j'ai traversé les mers pour obéir à mes parens ; j'ai renoncé aux richesses pour conserver ma foi, et j'ai mieux aimé perdre la vie que de violer la pudeur. Le Ciel a trouvé ma carrière suffisamment remplie. J'ai

échappé pour toujours à la pauvreté, à la calomnie, aux tempêtes, au spectacle des douleurs d'autrui. Aucun des maux qui effrayent les hommes ne peut plus désormais m'atteindre, et vous me plaignez ! Je suis pure et inaltérable comme une particule de lumière, et vous me rappelez dans la nuit de la vie ! O Paul ! ô mon ami ! souviens-toi de ces jours de bonheur où, dès le matin, nous goûtions la volupté des cieux, se levant avec le soleil sur les pitons de ces rochers, et se répandant avec ses rayons au sein de nos forêts. Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocents, nous désirions être tout vue pour jouir des riches couleurs de l'aurore, tout odorat pour sentir les parfums de nos plantes, tout ouïe pour entendre les concerts de nos oiseaux, tout cœur pour reconnoître ces bienfaits. Maintenant, à la source de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable sur la terre, mon ame voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle ne pouvoit sentir alors que par de foibles organes. Ah ! quelle langue pourroit décrire ces rivages d'un orient éternel que j'habite pour toujours ? Tout ce qu'une puissance infinie et une bonté céleste ont pu

créer pour consoler un être malheureux, tout ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de la même félicité, peut mettre d'harmonie dans des transports communs, nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens donc l'épreuve qui t'est donnée, afin d'accroître le bonheur de ta Virginie par des amours qui n'auront plus de terme, par un hymen dont les flambeaux ne pourront plus s'éteindre. Là, j'appaiserai tes regrets, là j'essuierai tes larmes. O mon ami ! mon jeune époux ! élève ton âme vers l'infini pour supporter des peines d'un moment ! »

Ma propre émotion mit fin à mon discours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria : « Elle n'est plus ! elle n'est plus ! » Et une longue foiblesse succéda à ces douloureuses paroles. Ensuite, revenant à lui, il dit : « Puisque la mort est un bien et que Virginie est heureuse, je veux aussi mourir pour me rejoindre à Virginie. » Ainsi, mes motifs de consolation ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étois comme un homme qui veut sauver son ami coulant à fond au milieu d'un fleuve, sans vouloir nager. La douleur l'avoit submergé. Hélas ! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, et Paul n'en avoit jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère et madame de la Tour dans un état de langueur qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les caractères vifs, sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : « O mon bon voisin ! il m'a semblé cette nuit voir Virginie vêtue de blanc, au milieu de bocages et de jardins délicieux ; elle m'a dit : « Je jouis d'un bonheur digne d'envie. » Ensuite elle s'est approchée de Paul d'un air riant, et l'a enlevé avec elle. Comme je m'efforçois de retenir mon fils, j'ai senti que je quittois moi-même la terre et que je le suivais avec un plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu dire adieu à mon amie : aussitôt je l'ai vue qui nous suivoit avec Marie et Domingue. Mais ce que je trouve encore de plus étrange, c'est que madame de la Tour a fait, cette même nuit, un songe accompagné des mêmes circonstances. »

Je lui répondis : « Mon amie, je crois que rien n'arrive dans le monde sans la permission de Dieu. Les songes annoncent quelquefois la vérité. »

Madame de la Tour me fit le récit d'un songe tout à fait semblable qu'elle avoit eu cette même nuit. Je

n'avois jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition : je fus donc frappé de la concordance de leur songe, et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons et Brutus, qui n'étoient pas des esprits foibles. L'Ancien et le Nouveau Testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin à cet égard que de ma propre expérience, et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissemens que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnemens des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant, si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme a bien le pouvoir de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets et cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploieroit-elle pas de

semblables pour la même fin ? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme ; pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'une ame vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul ? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur ?

Pourquoi douter des songes ? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe ?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il prononçoit sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver ; elle fit les plus tendres adieux à madame de la Tour, dans l'espérance, lui dit-elle, d'une douce et éternelle réunion. « La mort est le plus grand des biens, ajouta-t-elle ; on doit la désirer. Si la vie est une

punition, on doit en souhaiter la fin ; si c'est une épreuve, on doit la demander courte. »

Le gouvernement prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étoient plus en état de servir, et qui ne survécurent pas long-tems à leurs maîtresses. Pour le pauvre Fidèle, il étoit mort de langueur à peu près dans le même tems que son maître.

J'amenai chez moi madame de la Tour, qui se soutenoit au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit consolé Paul et Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avoit eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parloit chaque jour, comme d'amis chéris qui étoient dans le voisinage ; cependant elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle prioit Dieu de les lui pardonner et d'appaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle étoit tombée immédiatement après qu'elle eût renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle étoit agitée de vapeurs qui lui rendoient la vie et la mort également insup-

portables. Tantôt elle se reprochoit la fin prématurée de sa charmante petite-nièce et la perte de sa mère, qui s'en étoit suivie ; tantôt elle s'applaudissoit d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disoit-elle, avoient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : « Que n'envoie-t-on, s'écrioit-elle, ces fainéans périr dans nos colonies ? » Elle ajoutoit que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples n'étoient que des inventions de la politique de leurs princes ; puis, se jetant tout à coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnoit à des terreurs superstitieuses qui la remplissoient de frayeurs mortelles. Elle couroit porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigeoient, les suppliant d'appaiser la divinité par le sacrifice de sa fortune, comme si des biens qu'elle avoit refusés aux malheureux pouvoient plaire au père des hommes ! Souvent son imagination lui représentoit des campagnes de feu, de montagnes ardentes, où des spectres hideux erroient en l'appelant à grands cris ; elle se jetoit aux pieds de ses directeurs, et elle imaginoit contre

elle-même des tortures et des supplices : car le Ciel, le juste Ciel, envoie aux âmes cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour à tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence fut le sujet même auquel elle avoit sacrifié les sentimens de la nature : elle eut le chagrin de voir que sa fortune passeroit après elle à des parens qu'elle haïssoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie ; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquelles elle étoit sujette, la firent enfermer comme folle et mettre ses biens en direction.

Ainsi, ses richesses mêmes achevèrent sa perte ; et, comme elles avoient endurci le cœur de celle qui les possédoit, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les désiroient. Elle mourut donc, et, ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connoître qu'elle étoit dépouillée et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avoit dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul, et autour d'eux leurs tendres mères et leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus ; mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés.

Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie ; mais, si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse, à consoler la pauvreté mécontente de son sort, à nourrir dans les jeunes amans une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail et la crainte des richesses.

La voix du peuple, qui se tait sur les monumens élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette isle des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'isle d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé LA PASSE DU SAINT-GÉLAN, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous appercevez à trois lieues

d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le *Saint-Géran* ne put doubler la veille de l'ouragan pour entrer dans le port, s'appelle LE CAP MALHEUREUX ; et voici devant nous, au bout de ce vallon, LA BAIE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable, comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille et rendre les derniers devoirs à sa pudeur sur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis ! mères infortunées ! chère famille ! ces bois qui vous donnoient leurs ombrages, ces fontaines qui couloient pour vous, ces coteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages ; vos vergers sont détruits ; vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu

ses enfans, comme un voyageur qui erre sur la terre où je suis resté seul.

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes, et les miennes avoient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.



ICI FINIT
« PAUL ET VIRGINIE », LE
TEXTE AYANT ÉTÉ ÉTABLI
SUR LA DERNIÈRE ÉDITION
REVUE PAR L'AUTEUR EN
MDCCCVI.

BIBLIOGRAPHIE

DE

PAUL ET VIRGINIE

Malgré son étendue, la présente bibliographie ne saurait être considérée que comme un essai. Nous ne pouvions, en effet, songer à décrire toutes les réimpressions de *Paul et Virginie*. On en trouvera, ici, les plus intéressantes et les plus rares. Les principaux éléments de notre travail nous ont été fournis par divers fonds publics et privés, surtout par la riche collection de M. Tristan Bernard, à qui nous devons, en outre, de précieux renseignements sur le célèbre ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre. C'est donc à lui que reviendra la gratitude des lettrés. Qu'il nous soit permis, toutefois, de remercier Messieurs les Bibliothécaires de la Bibliothèque Nationale de l'obligeance qu'ils ont mise à nous communiquer les fiches de leur Inventaire général. (NOTE DES ÉDITEURS).



BIBLIOGRAPHIE

I. — MANUSCRITS

BIBLIOTHÈQUE VICTOR COUSIN

PAUL ET VIRGINIE [N° 8]. Manuscrit du XVIII^e siècle ; 46 feuillets [41 + 5], interfoliés de papier blanc et montés en folio. Reliure en cuir de Russie avec étui. *Ancien n° 1008.*

Ce ms. est le premier travail de l'auteur ; nombreuses corrections et ratures ; provenant de la bibliothèque de A. Renouard, qui l'avait acquis de L. Aimé-Martin, en 1825. N° 2036 du catalogue de la vente A. Renouard, 1854. — Cf. : *L'Amateur d'Autographes*, 1900, p. 231 ; et G. Lanson : *Un manuscrit de Paul et Virginie. Étude sur l'Invention de Bernardin de Saint-Pierre*, Revue du Mois, 1908, in-8°.

« Je n'oserais dire, écrit M. Lanson, que ce soit « le manuscrit » de *Paul et Virginie*. Ce sont des manuscrits. Mais je ne suis pas absolument sûr que ce soit Bernardin de Saint-Pierre qui ait ordonné cette suite de feuillets. Il ne serait pas impossible qu'elle eût été composée par Aimé Martin, soit pour la vente, soit pour une autre cause, de feuillets pris à des rédactions différentes dans toute la masse des brouillons du roman (1). Quelques-uns font double emploi avec d'autres. Cependant la plupart des feuillets, quelles que soient l'encre et l'écriture du texte courant (on pourrait, à cet égard, les répartir en trois ou quatre paquets), portent des corrections, parfois très brèves, et parfois considérables, d'une même encre et d'une même écriture très caractéristiques : encre jaunâtre, écriture très fine, aiguë, nerveuse, très difficile à lire. On peut en tirer la conséquence que tous les feuillets qui portent de ces corrections, (c'est le plus grand nombre) ont appartenu, à un certain moment, à un même état du manuscrit. Pour les autres, il reste un doute.

« En tous cas, ce n'est pas une mise au net, ni surtout la mise au net définitive. Entre ces brouillons et l'imprimé, il faut supposer au moins une copie nouvelle et une revision totale... »

BIBLIOTHÈQUE DU HAVRE

N^o 1-209 : MANUSCRITS DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.
Fragments d'une Préface de Paul et Virginie [N^o 48].
 Texte autographe. Fragments sans titre. 22 feuillets,
 250 sur 189 millimètres.

II. — ÉDITIONS

1788. — ÉTUDES | DE | LA NATURE, | par Jacques-Bernard.
 Henri de Saint-Pierre. Tome Quatrième. *Prix de ce*

1. Le roman remplit les ff. 1-41 (p. 1-81). On y a ajouté 5 ff. (42-46, p. 83-92), supplément assez désordonné qui contient des ébauches et fragments pour quatre ou cinq épisodes du roman.

vol. broché, 3 livres 10 s. A Paris, de l'Imprimerie de Monsieur, chez P.-F. Didot, Méquignon aîné, MDCCLXXXVIII, avec Approbation et Privilège du Roi, in-12 de 4 pp. non chiffrées (faux-titre et titre) + LXXXVIII-532 pp.

Ce volume renferme la véritable première édition de *Paul et Virginie*. Le texte du roman, et son avant-propos : *Je me suis proposé*, etc., occupent les pages 1 à 227. Le verso du dernier feuillet est en blanc. Sur la page de titre, on lit cette épigraphe : « *Miseris succurrere disco.* » *ÆNEID. libr. 1.*

On trouve encore dans cet ouvrage : *L'Arcadie*, et des notes. Le privilège, placé à la fin du volume, a été donné à Paris, le 28 mai 1784, pour les *Études de la Nature*.

1788. — PAUL | ET | VIRGINIE | par Jaques [sic]-Bernardin-Henri | de Saint-Pierre. A Lausanne, chez J. Mourer, MDCCLXXXVIII, 294 pp., in-12 (165×95).

La reliure du volume que nous avons eu entre les mains, porte : *Études de la Nature. 4.* Cette édition est vraisemblablement une contrefaçon de l'ouvrage mentionné ci-dessus.

1789. — PAUL | ET | VIRGINIE | par Jacques-Bernardin-Henri | de Saint-Pierre. Avec figures. (Prix : papier vélin d'Essonnes, 6 livres). A Paris, de l'Imprimerie de Monsieur, etc., MDCCLXXXIX, avec approbation et privilège du Roi, petit in-12 de 4 pp. non chiffrées (faux-titre et titre) + xxxv-243 pp. (135×83).

Édition illustrée de quatre jolies figures, les trois premières de Moreau le Jeune, la quatrième de Joseph Vernet, gravées par Girardet, Halbou et Longueil. Après l'Avant-propos de l'auteur, se trouve un « Avis sur cette édition », débutant par ces mots : « J'ai fait faire, sans souscription, cette édition in-18... en faveur des dames qui veulent mettre mes ouvrages dans leur poche. » Au verso de la page 243, on lit cette note : L'Approbation et le Privilège se trouvent aux *Études de la Nature*.

1789. — PAUL | ET | VIRGINIE... A Paris, de l'Imprimerie de Monsieur, etc., MDCCLXXXIX, petit in-12.

Même édition que la précédente, ornée également des figures de Moreau le Jeune et de J. Vernet, mais avec la mention suivante sur le titre : Papier écu fin d'Essone [*sic*] : 4 liv.

1789. — PAUL | ET | VIRGINIE... A Paris, de l'Imprimerie de Monsieur, etc., MDCCLXXXIX, petit in-12.

Même édition que la précédente, sans les gravures, et avec la mention suivante sur le titre : Prix broché, une livre dix s. On a retranché la mention : *Avec figures*, mais l'avis de l'éditeur n'a été ni retranché, ni modifié.

1789. — PAUL | ET | VIRGINIE | par Jacques-Bernardin-Henri de Saint-Pierre. A Paris, de l'Imprimerie de Monsieur, etc., 1789 [en chiffres arabes], petit in-12 (130×80), de 182 pp.

Cette édition, qui est, à proprement parler, une contrefaçon des précédentes, est illustrée d'une figure non signée, et de trois reproductions, également anonymes, des gravures de Moreau. Le texte est généralement accompagné, dans ce livre, d'un ouvrage — paginé de 1 à 70 — auquel Bernardin de Saint-Pierre n'eut aucune part, et qui porte ce titre : *Paul et Virginie, comédie en trois actes, en prose, mêlée d'ariettes*.

1789. — PAUL | ET | VIRGINIE... A Paris, de l'Imprimerie de Monsieur, 1789, petit in-12 (130×80), de 188 pp.

Contrefaçon, semblable à la précédente.

1791 (?). — PAUL | ET | VIRGINIE... A Paris, chez le Petit et Guillemard aîné, s. d. [1791?], petit in-12 (125×80), de 284 pp. (Prix : 4 liv.).

Contrefaçon des précédentes. Figures non signées, d'après Moreau le Jeune. Cette édition est accompagnée également de : *Paul et Virginie*, comédie en trois actes, en prose, mêlée d'ariettes, représentée par les Comédiens Italiens, le 25 janvier 1791.

1792. — PAUL | ET | VIRGINIE, par Jacques-Bernardin-Henri | de Saint-Pierre. A Lille, de l'Impr. de J. B. Roger, 1792, petit in-12, 156 pp.

1793.— PAUL | ET | VIRGINIE, par Jacques-Bernardin-Henri de Saint-Pierre. A Lille, chez C. F. J. Lehoucq, libraire, Imp. de J. B. Roger, 1793, in-12, 205 pp.

On trouve, pp. 9 à 28, un *Avis sur cette édition*.

1793. — PAUL | ET | VIRGINIE | de Bernardin de Saint-Pierre. Avignon, chez Jean Albert Joli, 1793. Deux parties en deux vol. in-12. I : 143 pp. ; II : 136 pp.

Édition de colportage.

1793. — PAUL | ET | VIRGINIE | par J. B. | Henri de Saint-Pierre. Londres, MDCCLXXXIII.

Quatre fig. non signées dont trois d'après Moreau le Jeune et une d'après Vernet. Suivie de *Paul et Virginie*, comédie en trois actes, en prose, mêlée d'ariettes.

1793. — PAUL | ET | VIRGINIE... A Paris, [s. n. d'éd.] An cinquième (1793, vieux style), 180 pp., in-16.

Frontispice d'après Moreau le Jeune.

1795.— PAUL ET VIRGINIE | par Jacques-Bernardin-Henri | de Saint-Pierre. A Londres, chez Michell Stace, 1795, in-12 (155×90).

Éd. française.

1796. — PAUL ET VIRGINIE... Nouvelle Édition. Lausanne, (Fr. Fleischer in Leipsig), 1796, in-12.

1797. — PAUL | ET | VIRGINIE | par Jacques -Bernardin-Henri de Saint-Pierre. A Paris, MDCCLXXXVII, petit in-12.

Frontispice d'après Moreau, grav. non signée.

1797. — PAUL | ET | VIRGINIE | par Jacques-Bernardin-Henri de Saint-Pierre. A Londres, de l'Imprimerie de Baylis, se trouve chez Vernor et Hood et Boosey, 1797, in-8°.

Édition ornée de quatre fig. en taille douce par Liagèc [*sic*], Lingé, et une par Madame Lefèvre, gravées par Rhodes et Warren.

1798. — PAUL ET VIRGINIE... Nouvelle édition revue et corrigée. A Edinbourg [*sic*], chez J. Watson et C°, 1798, petit in-12, 141 pp. (120×70).

Édition française non illustrée. Texte compact.

1798. — PAUL | ET | VIRGINIE | par Jacques-Bernardin-Henry [*sic*] de Saint-Pierre. A Paris, [s. n. d'éd.], 1798, petit in-12 (135×75), 234 pp.

Édition ornée de deux figures gravées, non signées.

1799. — PAUL ET VIRGINIE... A Londres, de l'Impr. de Baylis, et se trouve chez Vernor et Hood et Boosey, 1799, in-8°.

Même édition qu'en 1897. Réimpressions en 1803 et en 1811.

1804. — PAUL ET VIRGINIE... A Paris, [s. n. d'éd. ni d'impr.], 1804, petit in-12, 178 pp.

L'Avant-propos ne figure pas dans cette édition.

1805. — PAUL ET VIRGINIE... A Avignon, chez la veuve Guichard, An XII (1805). Deux parties in-12.

Frontispice et trois gravures non signés, d'après Moreau le Jeune.

1806. — PAUL | ET | VIRGINIE | par Jacques-Henri | Bernardin de Saint-Pierre. | A Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'Ainé, MDCCCVI, grand in-4°, xciij—194 pp.

Magnifique édition revue et corrigée — la dernière publiée par l'auteur. Augmentée d'un Préambule de xcii pp., — que nous réimprimons en partie — destiné à remplacer l'ancien Avant-propos, elle est enrichie d'un portrait en frontispice et de sept belles gravures dus à Lafitte, A.-L. Girodet, Gérard, Moreau le Jeune, P.-P. Proudhon et Isabey.

Voici, avec les noms des artistes, l'ordre, le placement et les légendes de ces figures rares et recherchées.

I. En regard du titre : *Bernardin de Saint-Pierre*, dessiné par Lafitte, gravé par I.-F. Ribault, en 1805.

« Au-dessous du portrait — lit-on dans le Préambule de l'ouvrage, — on voit, dans des nuages, le globe de la terre en équilibre sur ses pôles couverts de deux océans rayonnants de glaces. Il a le soleil à son équateur ; et en lui présentant tour à tour les sommets glacés de ses deux hémisphères, il en varie deux fois par an les pondérations, les courants, et les saisons. Cette devise que j'ai fait graver sur mon cachet, a une légende qui peut aussi bien s'appliquer aux lois morales de la nature qu'à ses lois physiques. *Stat in medio virtus, librata contrariis*. « La vertu est stable au milieu, balancée par les contraires. » (p. xxxij).

II, p. 15 : *Enfance de Paul et Virginie*. « Déjà leurs mères parlaient de leur mariage sur leurs berceaux. » Dessiné par Lafitte, gravé par Bourgeois de la Richardière ;

III, p. 32 : *Passage du torrent*. « N'aie pas peur, je me sens bien fort avec toi. » Dessiné par A.-L. Girodet, gravé par B. Roger ;

IV, p. 82 : *Arrivée de M. de la Bourdonnais*. « Voilà ce qui est destiné aux préparatifs de Mademoiselle votre fille, de la part de votre tante. » Dessiné par Gérard, gravé par Mecou ;

V, p. 96 : *Les Adieux*. « Je pars avec elle, rien ne pourra m'en détacher. » Dessiné par J.-M. Moreau jeune, gravé par J.-F. Prot ;

VI, p. 161 : *Naufrage de Virginie*. « Elle parut un ange qui prend son vol vers les cieux. » Dessiné par P.-P. Prudhon, gravé par B. Roger ;

VII, p. 192. *Les Tombeaux*. « On a mis auprès de Virginie aux pieds des mêmes roseaux, son ami Paul ; et autour d'eux leurs tendres mères et leurs fidèles serviteurs. » Dessiné par Isabey, gravé à l'eau-forte par Pillement fils. Terminé par Bovinet.

Il existe des suites en couleur. A la fin de l'ouvrage, — dont on connaît des exemplaires in-folio — se trouve une liste des souscripteurs, au nombre de 55. On y lit les noms de Ducis ; Demidoff, conseiller de l'Empereur de Russie ; la baronne de Krudner ; J.-L. Laya ; Regnault de Saint-Jean-d'Angely ; la princesse Mniesnik ; le prince Joseph Bonaparte ; l'Empereur et l'Impératrice de Russie ; Arnould, de l'Institut ; madame Mahé de la Bourdonnais, etc., etc.

1809. — PAUL | ET | VIRGINIE... A Paris, [s. n. d'éd.], 1809, in-8° (183×100), 187 pp.

Édition ornée de huit gravures non signées.

1816. — PAUL | ET | VIRGINIE... Ed. ornée de quatre jolies gravures. A Paris, chez Déterville et chez Delaunay, MDCCCXVI, in-12, 242 pp.

Quatre figures de Moreau et Desenne, gravées, cette fois, par de Villiers.

1818.— PAUL | ET | VIRGINIE... A Paris, chez Méquignon-Marvis, MDCCCXVIII, in-18, 1 f. + 211 pp.

Portr. de l'auteur, gravé, d'après Girodet-Trioson, par Frédéric Lignon et huit fig. gravées par By Roger, Dambrun, J. L. Delignon, de Longueil, d'après Laffitte, J. M. Moreau le Jeune, P. Proudhon, J. Vernet et Isabey.

1819. — PAUL | ET | VIRGINIE... A Paris, chez Déterville et chez Lefèvre, MDCCCXIX, petit in-12, 242 pp.

Différente comme impression de celle de 1816, cette édition ne possède qu'un frontispice d'après Moreau, gravé avant la lettre et non signé.

1819. — PAUL ET VIRGINIE... A Paris, chez Déterville et chez Lefèvre, MDCCCXIX, petit in-12, 242 pp.

Frontispice d'après Moreau le Jeune, gravé par Girardet.

1819. — PAUL | ET VIRGINIE... A Paris, chez Déterville et chez Lefèvre, MDCCCXIX, petit in-12, 242 pp.

Nouveau frontispice, représentant Paul et Virginie portés par les nègres marrons. Jolie gravure non signée.

1819. — PAUL | ET VIRGINIE... chez Déterville et chez Lefèvre, MDCCCXIX, petit in-12, 242 pp.

Cette édition ne contient ni frontispice ni illustrations.

1822. — PAUL ET VIRGINIE... Paris, Caillot, 1822, 2 vol. in-16.

1823. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*, du *Café de Surate*, du *Voyage en Silésie*, de *L'Éloge de mon Ami*, et du *Vieux Paysan Polonais*, par Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre. A Paris, chez Méquignon-Marvis, 1823, grand in-8°, 1 f. + iv-411 pp.

Édition ornée d'un portrait de l'auteur par Girodet-Trioson, gravé par Frédéric Lignon, d'un titre en taille-douce avec une vignette, d'une carte de l'Île-de-France, par Béry de Saint-Vincent, lithographiée par L.-A. Paulmer, en 1822, et de quatre dessins hors-texte de Desenne, gravés par Ch. Heath, et figurant aux pages 56, 86, 121 et 198. Le texte de *Paul et Virginie* est précédé d'un Avis de l'Éditeur, de l'Avant-propos et d'une partie du Préambule de l'édition de 1806, à laquelle l'Éditeur s'est conformé.

1823. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière Indienne*, du *Café de Surate*, du *Voyage en Silésie*, etc. Paris, chez Aimé André, 1823, in-18.

Édition semblable à la précédente. Titre entièrement gravé, avec petite vignette; figures de Desenne, gravées par Ch. Heath. Texte de 1806, précédé d'un fragment du Préambule de l'auteur. Avant-propos d'Aimé Martin.

1823. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne* ... Paris, Louis Janet, (Impr. J. Didot fils), s. d. [1823], petit in-12.

Jolie édition, bien imprimée, ornée d'un portrait en buste de l'auteur, et de quatre figures de Desenne, gravées en taille-douce par Blanchard.

1823 (?). — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*, du *Café de Surate*, etc. Paris, Louis Janet, (Impr. Didot fils), s. d. [1823?], in-18.

Portrait de l'auteur sur chine, gravé par Wedgwood, d'après Girodet; titre gravé avec vignette; sept figures avant la lettre de Desenne, gravées en taille-douce par Rouargue, Blanchard, Lecomte, Larcher, etc. Vicaire signale quelques éd. de la même date et chez le même éditeur.

1824. — PAULET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne...*
Bruxelles, Auguste Wahlen et C^{ie}, MCCCXXIV, in-12.

Collection choisie de Prosateurs et poètes français modernes. La couverture porte le titre de la collection. Portrait de l'auteur en frontispice, gravé à l'eau-forte par Khonraad, élève à la Calco-graphie royale de J. Goulaud.

1827. — PAUL ET VIRGINIE... revu, corrigé et suivi de notes instructives par L. T. Ventouillac. Seconde édition. Londres, S. Low, Lamb's conduct. street; Treuttel, Würtz, Treuttel fils et Richter, Loho square, 1827, petit in-12.

Figure en frontispice et vignette sur le titre de W. Harwey, gravées par E.-I. Roberti.

1828. — PAUL ET VIRGINIE, par Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre, avec une Notice inédite sur sa vie, écrite par lui-même. A Paris, chez Lefèvre, 1828, in-16.

Quatre figures hors-texte et deux vignettes, dont l'une en frontispice, de H. Corbould, gravées sur acier par G. Corbould. (L'une des vignettes porte la date de 1829).

1829. — PAUL ET VIRGINIE, par Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre, précédé d'une Notice inédite sur sa vie, écrite par lui-même. Paris, Werdet et Lequien fils, 1829, petit in-12.

De la « *Collection des Meilleurs Romans Français, dédiée aux Dames. Auteurs Modernes.* » Édition ornée d'un frontispice et d'une vignette gravés, par Beyer. L'ouvrage est suivi d'un second volume, contenant : *La Chaumière Indienne*, etc.

1829. — PAUL ET VIRGINIE, par Bernardin de Saint-Pierre, avec une Notice inédite sur sa vie, écrite par lui-même. Paris, chez Furne, 1829, in-16.

Quatre illustrations de H. Corbould, gravées sur acier par G. Corbould.

1832. — PAUL | ET | VIRGINIE | par Bernardin de Saint-Pierre, Tubingue et Leipsic [*sic*], chez Osiander, 1832, petit in-12.

Éd. française. Cinq vignettes gravées sur bois, non signées.

1834. — ROMANS, CONTES ET OPUSCULES | de Bernardin de Saint-Pierre. Œuvres posthumes publiées par L. Aimé-Martin. A Paris, chez Lefèvre (Impr. d'Éverat), 1834, in-16. Au Tome I, p. 163 : *Paul et Virginie*.

Portrait gravé par Bertonnier. Figures H. de Corbould.

1834. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*, par Bernardin de Saint-Pierre, précédé d'un Essai historique sur sa vie, par M. Aimé-Martin. Paris, J. Laisné et Ch. Vimont, 1834, in-8°.

Portrait gravé sur acier, par Bertonnier. Petites figures de H. Corbould, gravées par Lavigne.

1834.— PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*, par Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre, avec une

Notice sur sa vie, écrite par lui-même, et publiée par Aimé-Martin. Avec figures. Paris, Lebigre, 1834, in-12.

Titre, quatre figures et une vignette dessinés et gravés par H. et G. Corbould.

1834. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*, par J.-H. Bernardin de Saint-Pierre, avec une Notice sur sa vie, écrite par lui-même, et publiée par M. Aimé-Martin. Paris, chez Camuseau, 1834, petit in-12.

Frontispice et quatre figures gravés.

1835. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne...* Paris, Lavigne, 1835, in-8°.

Même tirage que l'édition Laisné et Vimont, 1834. Portrait de l'auteur gravé sur acier par Bertonnier ; titre et vignettes de H. Corbould, gravés par G. Corbould. Cartonnage d'éditeur. Voyez la réimpression de 1840. (Texte encadré).

1835. — PAUL ET VIRGINIE... Avignon, Offray, 2 vol. in-12.

1835. — PAUL ET VIRGINIE... Paris, Hiard, 1835, in-12.

1835. — PAUL ET VIRGINIE... Paris, Marcilly, s. d. (1835), in-64 (65×46).

Édition microscopique, imprimée sur les presses de Didot. Titre orné ; portrait de l'auteur et six vignettes romantiques, hors texte. Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 15 août 1835. Une partie de l'édition, restée invendue, a été acquise par le libraire Dorbon qui a fait composer un nouveau titre et ajouté un portrait de l'auteur. Ces exemplaires portent le nom de Lucien Dorbon, libraire.

1836. — ÉTUDES | DE LA NATURE | par Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre, avec des notes, par M. L. Aimé-Martin. A Paris, chez Lefèvre, MCCCXXXVI, 2 vol. in-8°.

Au Tome II, p. 289-400 : *Paul et Virginie*. Trois dessins de H. Corbould, gravés par G. Corbould, Wedgwood et P.-S. Engleheart, pour *Paul et Virginie*.

1836. — PAUL ET VIRGINIE... Paris, Didot, 1836, in-8°.

1836. — PAUL ET VIRGINIE... Paris, Le Dentu, 1836, petit in-12.

Frontispice non signé.

1837. — PAUL ET VIRGINIE... Dijon, Imprimerie de Simonnot-Carion, 1837, in-8°.

Édition publiée à 300 ex. Spécimen d'imprimeur.

1837. — PAUL ET VIRGINIE... New Orléans, E. Johns, 1837, in-12.

1837. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*, du *Café de Surate*, etc..., avec un vocabulaire servant à l'explication du texte. Paris, Henriot, 1837, in-8°.

Figures de Laville, gravées sur bois par Lacoste, Cherrier, Chevauchet, etc. Frontispice par V. Adam, gravé sur bois par Pourvoyeur.

1838. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*, du *Café de Surate*, etc..., avec un vocabulaire servant à l'explication du texte. *Bibliothèque choisie*. Paris, Bureaux de la Bibliothèque choisie, 1838, grand in-8°.

Figures de Laville, gravées sur bois par Lacoste fils, Cherrier, Chevauchet, etc. Frontispice par V. Adam, gravé sur acier par Pourvoyeur.

1838. — PAUL | ET | VIRGINIE | par J.-H. Bernardin de Saint-Pierre. Paris, L. Curmer, 25, rue Sainte-Anne (Impr. de A. Éverat), 1838, grand in-8°, LVI-458 pp., plus 1 f. non chiffré pour la table des matières.

Texte de 1806, précédé d'une notice historique et littéraire par Sainte-Beuve, suivi de *La Chaumière indienne* et d'une Flore de l'Île-de-France et de l'Inde, par Th. Descourtilz. Édition extrêmement recherchée, en raison de l'originalité et de la richesse de l'illustration due à quelques-uns des artistes les plus en vogue de l'époque romantique. Un prospectus de 12 pages placé, tantôt au début de l'ouvrage, tantôt à la fin, selon l'ordre adopté par les relieurs, nous fournit les noms des dessinateurs et des graveurs qui contribuèrent, selon le mot de l'éditeur, à élever ce monument typographique à la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre. Parmi les dessinateurs, on lit : Tony Johannot, Français, Belaïfe, Steinhell, Marville, Meissonnier, Paul Huet, Eugène Isabey, Delaberge, Dufour ; parmi les graveurs : Miss Williams, Brevière, Slader, O. Smith, Thiébault, Samuel Williams, Th. Williams, Beneworth, Powis, Porret, Wright, Folkard, Hart, Laisné, Ad. Best, Vasey, C. Gray, Lavoignat, Fagnion, Branston, Bonner, Bagg, Laing, Miss Clint, Lacoste jeune, Dyonnet, Miss Mary. Enrichi de plus de trois cent quinze vignettes, dans le texte, — pour le seul roman de *Paul et Virginie*, lequel disparaît, pour ainsi dire, sous l'abondance des compositions — le volume contient, en outre, vingt-huit grandes planches, dont un frontispice de Français, tirées sur chine, une carte coloriée de l'Île-de-France, dessinée par Dufour, gravée par Dyonnet, en 1836 ; un portrait de l'auteur, dessiné par Lafitte, gravé par Pelée, et quatre figures sur acier, d'après Meissonnier et Tony Johannot, gravées par Revel, Cousin, Pigeot et Pelée. Il existe des exemplaires sur papiers rose et bleu d'azur et sur papier de Chine. Les exemplaires de second tirage portent l'adresse de Curmer, rue de Richelieu.

1838. — ŒUVRES CHOISIES... publiées par L. Aimé-Martin.

Paris, Didier, 1838, 2 vol. in-16. Tome premier, p. 3-163 :
Paul et Virginie.

Quatre figures de H. Corbould, gravées par G. Corbould, Wedgwood et P.-S. Engleheart.

1838. — PAUL ET VIRGINIE suivi de *La Chaumière indienne*,
Paris, Chassaignon, 1838, 2 vol. in-18.

1838. — PAUL ET VIRGINIE... Avignon, Chaillot, 1838, 2 vol.
in-12.

1838. — PAUL ET VIRGINIE... Nancy, Hinzelin, 1838, in-12.

1838. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne* et des *Morceaux choisis des « Études de la Nature »*... Avec une Notice sur la Vie de l'Auteur. Nouvelle Édition revue et purgée avec soin par une Société d'Écclésiastiques. Tours, Mame, 1838, in-12.

Couverture illustrée; frontispice et figures hors-texte sur acier non signés. — *La même*, Tours, Mame, 1840, 1841, 1844, 1846, etc., in-16. — *La même*, également illustrée de figures en taille-douce, signées F.-M. Ruhierre. Paris, Mame, s. d., in-12. Reliure toile d'éditeur. Nombreuses réimpressions. Voyez : 1849.

1838. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*... avec une notice sur sa vie... Nancy, L. Vincent, 1838, in-16.

1839. — PAUL ET VIRGINIE, par Bernardin de Saint-Pierre. Nouvelle édition, ornée de nombreuses figures découpées. Paris, Charles Letaille, s. d. [1839], in-18.

Au verso du faux-titre : Paris, imprimerie d'A. René et C^{ie}. Sept gravures en lithogr. non signées, et découpées. Couverture illustrée et cartonnée.

1839. — PAULET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*... Édition miniature. Paris, Masson fils (Typographie Lacrampe et C^{ie}), 1839, petit in-12.

Texte encadré d'une décoration gravée sur bois. Frontispice, également gravé sur bois, par Lacoste jeune, colorié et rehaussé d'or. Portrait en médaillon de l'auteur. Charmante édition abondamment illustrée de compositions de A. Collignon, Calmolet, Laville, gravées par Lacoste fils aîné, Porret, Sears, Quartley, Rabasse, etc.; quelques figures non signées. Entre les pages xxiv (blanche) et 37 (non chiffrée) il y a dans tous les exemplaires de l'édition, observe M. Georges Vicaire, une lacune de 12 pp., provenant d'une erreur de mise en pages de l'ouvrage.

— *La même*, Paris, Lebrun, 1842.

1840. — PAUL ET VIRGINIE... suivi de *La Chaumière indienne*. Paris, Lavigne, 1840, in-12.

Texte encadré. Portrait-frontispice par Bertonnier, six compositions et vignettes de H. Corbould, gravées par G. Corbould. (Voyez l'éd. de 1835). — *La même*, réimprimée en 1842.

1842. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*... Édition miniature. Paris, H. Lebrun, 1842, in-12.

Édition ornée d'un portrait et illustrée de gravures sur bois, hors-texte et dans le texte. Voyez l'édition de Masson fils (1839).

1842. — PAUL ET VIRGINIE, suivi du *Café de Surate*. Carpentras, L. Devillario, 1842, 2 vol. in-12.

1843. — ŒUVRES CHOISIES de Bernardin de Saint-Pierre, contenant *Paul et Virginie*, *La Chaumière indienne*, *Le Café de Surate*, *Voyage en Silésie*, à l'*Ile-de-France*, *L'Arcadie*, *De la Nature de la Morale*, *Vœux d'un Solitaire*. Librairie de Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, Imprimeurs-éditeurs, 1843, in-12.

Édition précédée d'un fragment du Préambule de l'édition de 1806. Portrait de l'auteur en frontispice, par Hopwood, gravé en taille-douce. Nombreuses réimpressions, en 1859, 1861, et sans date.

1845. — PAUL ET VIRGINIE... Édition illustrée de cent vignettes par Bertall, et précédée d'un *Essai Philosophique et littéraire*, par d'Albanès. Paris, (Publiée par Gustave Havard), 1845, petit in-8°.

Charmante édition, ornée de gravures sur bois dans le texte. Premier tirage recherché. Reliure toile, fers or et noir, de l'éditeur.

1845. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*, du *Café de Surate* et du *Voyage de Codrus*...

Nouvelle Édition ornée de Vignettes. Paris, B. Renault, 1845, in-16.

Édition populaire illustrée de mauvaises gravures sur bois, non signées.

1847. — PAUL ET VIRGINIE. Édition revue et corrigée pour les enfants. Paris, Bedelet, 1847, in-12.

Édition ornée de six lithographies.

1848. — PAUL ET VIRGINIE. Paris, Havard, 1848, in-4°.

Publication illustrée en 20 fascicules à 0.15 cent. (Cf. : *Bibliographie*, éd. Quantin, 1878).

1848. — PAUL ET VIRGINIE DES ENFANTS, album par Haguental et Faconde, texte par ***. Paris et Pont-à-Mousson, Maison Élie, 1848, in-18, format oblong (130×80).

Charmant album de dix-huit planches lithographiées. Reliure toile de l'éditeur.

1849. — ŒUVRES CHOISIES... contenant *Paul et Virginie*, *La Chaumière indienne*, *le Voyage à l'Île-de-France* et divers extraits des *Études* et des *Harmonies de la Nature* avec une notice sur Bernardin de Saint-Pierre par M. l'abbé Delacouture. Paris, P.-C. Lehuby, s. d. [1849], in-8°.

« Édition épurée », illustrée de 20 dessins gravés sur bois, d'après Jules David. — *La même*, Paris, Paul Ducrocq, 1867, in-8°.

1852. — ŒUVRES CHOISIES de Bernardin de Saint-Pierre. *Paul et Virginie* suivi de *La Chaumière indienne*, du *Café de Surate*, du *Voyage de Codrus*, etc. Nouvelle édition, ornée de gravures. Paris, Vialat et C^{ie} (P.-H. Krabbe), 1852, in-8°.

Couverture en papier vert. Quelques gravures sur bois assez médiocres, les unes signées : Fernand et Gérard, Narat (?) et Czequewicz, les autres sans nom d'auteur. — *La même*, avec la date de 1854, in-8°.

1852. — PAUL ET VIRGINIE... suivi de *La Chaumière indienne*. Paris, Victor Lecou, s. d. [1852], grand in-8°.

Frontispice par Girodet-Trioson, gravé en taille-douce par J.-F. Wedgwood. Quatorze planches romantiques, gravées sur bois, — dont huit de Bertall et six de Corbould. Reliure toile d'éditeur, or et couleur, romantique.

1853. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne...* Paris, H. Lebrun, s. d. [1853], in-12.

Édition romantique. Figures dans le texte, gravées sur bois par Lacoste. Certains exemplaires sont reliés toile, or et couleur, par l'éditeur. La date d'édition nous a été fournie par la *Bibliographie de Paul et Virginie*, insérée dans l'édition Quantin (1878).

1853. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne, l'Arcadie, le Café de Surate* et des *Voyages en Silésie et à l'Île-de-France*. Paris, Passard, 1853, petit in-12.

1853. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*, par Bernardin de Saint-Pierre, précédé d'une *Notice historique...* par C.-A. Sainte-Beuve. Paris, Furne, 1853, grand in-8°, LIII-221 pp. (y compris 6 pages de notes).

Édition illustrée d'un grand nombre de figures et vignettes par Tony Johannot, Français, Isabey, Meissonnier, etc., empruntées à l'édition Curmer de 1838, gravées sur bois — et de quatre planches hors-texte de Tony Johannot, gravées sur acier par Revel, Cousin, etc. ; le tout précédé d'un portrait-frontispice par Lafitte, gravé par Pelée et d'une carte de l'Île-de-France. Reliure en toile, d'éditeur, décoration romantique or et couleur.

Il existe des exemplaires sur papier bleu et papier rose de cette édition, qui a été réimprimée en 1854, en 1856 et en 1863.

1853. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*. Epinal, Pellerin, 1853, 2 vol. in-16.

1854. — ŒUVRES CHOISIES de Bernardin de Saint-Pierre. *Paul et Virginie*, suivi de *La Chaumière indienne*, etc. Nouvelle édition ornée de gravures. Paris, Publié par Vialat et C^{ie}, 1854, in-8°.

Frontispice en lithographie par F. Noël. Mauvaises gravures sur bois, dans le texte et hors-texte, d'après Desenne.

1856. — PAUL ET VIRGINIE... Montbéliard, Deckherr, 1856, in-16.

1857. — PAUL ET VIRGINIE. Limoges, Barbou, 1857, in-12.

1860. — PAUL ET VIRGINIE... Nouvelle Édition. Paris, Hachette, s. d., [1860], in-18. (Prix : 1 fr.)

Bibliothèque des Chemins de fer. — *La même*, 1863, 1873 et 1877, in-18.

1860. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*... A Paris, MDCCCLX, [Imprimerie de Ch. Lahure], in-16. On lit au bas du faux-titre : Se vend à Paris, chez Alphonse Leclère, libraire, rue de Vaugirard, 15, Paris.

Très belle édition, la plus remarquable de toutes, selon nous. Figures de Desenne, gravées par Blanchard. Même édition que l'édition Janet, 1823.

1863. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*... précédé d'une *Notice historique*... par C.-A. Sainte-Beuve. Paris, Furne, MDCCCLXIII, grand in-8°. 424 pp.

Édition illustrée par Tony Johannot, Français, Isabey, Meissonnier, etc., conforme à celle de 1853 (Paris, Furne, grand in-8°).

Elle présente néanmoins quelques différences dans le choix et l'ordre des illustrations. Le tirage des vignettes est moins soigné que dans l'édition de 1853. Couverture illustrée.

1864. — ŒUVRES CHOISIES de Bernardin de Saint-Pierre, illustrée de 12 vignettes sur bois par Emile Bayard. *Paul et Virginie. L'Arcadie. La Chaumière indienne. La Pierre d'Abraham.* Paris, Librairie de L. Hachette et C^{ie}, 1864, in-12. Couv. ornementée.

Publié à 2 fr. — Nouv. éd., 1867, in-12.

1864. — ŒUVRES DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie, La Chaumière indienne, Le Voyage à l'Ile-de-France.* Paris, Napoléon Chaix, 1864, in-8°.

Bibliothèque Universelle des familles. Édition précédée d'une notice anonyme et d'un fragment du Préambule de 1806.

1865. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne.* Nouvelle édition précédée des Jugements et témoignages sur *Paul et Virginie* et sur Bernardin de Saint-Pierre. Illustrée d'après les dessins de Bertall et Demarle. Paris, Garnier frères, 1865, in-8°.

La même, ibid., 1873, in-8°. — Voyez aussi l'édition de 1868.

1867. — PAUL ET VIRGINIE. Précédé d'une Étude par Prévoist-Paradol. Paris, Michel Lévy, 1867, in-18.

1867. — PAUL ET VIRGINIE... Paris, E. Picard, MDCCLXVII, in-12 carré.

Nouvelle collection Jannet. Notice sur Bernardin de Saint-Pierre, par lui-même.

1867. — PAUL ET VIRGINIE... Nouvelle édition enrichie de gravures. Paris, Le Bailly, s. d. [1867], in-18.

Édition populaire, sur papier médiocre; illustrations grossières, non signées.

1868. — ŒUVRES CHOISIES DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.
Paul et Virginie, suivi de *La Chaumière indienne*, *Le Café de Surate*, *Voyage de Codrus*, etc. Nouvelle édition ornée de gravures. Paris, Bernardin Bechet, 1868, in-18.

1868. — PAUL ET VIRGINIE. *La Chaumière indienne*. Paris, Garnier, 1868, in-18.

Nombreuses réimpressions. Voyez, de plus, chez le même éditeur : *Paul et Virginie*, etc. Paris, s. d., gr. in-8°. (Ouvrage illustré pour les enfants, relié toile d'éditeur); *Paul et Virginie*, etc. Paris, s. d., in-8° raisin (50 ex. sur Chine).

1868. — PAUL ET VIRGINIE... Dessins par H. de La Charlerie. Paris, Lemerre, MDCCCLXVIII, in-8°.

Texte encadré d'une décoration variée, gravée sur bois, par Comte, et tirée en violet. Édition illustrée de 170 figures, dont 36 planches hors-texte, gravées sur bois par Guillaume Ligny, Meyer-Heine et Sargent.

1868. — PAUL ET VIRGINIE... suivi de *La Chaumière indienne*. Paris, Bibliothèque nationale [1868], in-32.

Édition populaire à 0 fr. 25 centimes.

1869. — PAUL ET VIRGINIE... précédé d'une préface par Jules Janin. Paris, D. Jouaust (*Romans classiques du XVIII^e s.*), MDCCCLXIX, grand in-8°.

Texte de l'édition originale de 1789. Variantes de 1806. Édition imprimée à 342 exemplaires numérotés, savoir : 300 exemplaires papier vergé, 20 exemplaires whatman, 20 exemplaires chine, 2 exemplaires parchemin. Il a été fait pour ce tirage une suite de quatre eaux-fortes originales, par V. Foulquier.

1871 (?). — PAUL ET VIRGINIE... Édition illustrée de dessins de H. de La Charlerie. Paris, L. Schulz et fils., s. d. (vers 1871), grand in-8°

Édition populaire, publiée en livraisons; reliure toile de l'éditeur.

1872. — PAUL ET VIRGINIE... Lagny, Impr. de F. Aureau, 1872, in-4°.

1873. — PAUL ET VIRGINIE... Paris, Degorge-Cadot, 1873, in-4°.

Édition à 0 fr. 60 centimes.

1875. — PAUL ET VIRGINIE... Préface par Jules Janin. Compositions d'Émile Lévy, gravées à l'eau-forte par Flameng, et dessins de Giacomelli, gravés sur bois par Rouget et Sargent. Paris, Librairie des Bibliophiles (Jouaust), MDCCCLXXV; petit in-12.

Il a été tiré 50 exemplaires sur papier de Chine de cette réimpression.

1876. — PAUL ET VIRGINIE. Texte conforme à la dernière édition donnée par l'auteur. Paris, Delarue, s. d. [1876], in-12.

1877. — PAUL ET VIRGINIE, avec notices et notes par Anatole France. Paris, A. Lemerre, MDCCCLXXVII, 2 feuillets non chiffrés + 329 pp.

La couverture porte cette date : MDCCCLXXVI. Édition précédée d'un fragment du Préambule de 1806, et suivie de notes. En appendice : *Promenade du Port-Louis aux Pamplemousses* par Auguste Lacaussade, 1861 ; *Le Tombeau de Virginie* ; *Naufrage du Saint-Géran*, etc. Portrait de l'auteur, gravé à l'eau-forte par Louis Monziès. Voyez les éditions de 1878 et de 1900.

1878. — PAUL ET VIRGINIE, précédé d'une étude sur les origines de *Paul et Virginie*, par S. Cambray. Eaux-fortes de Laguillermie. Paris, Librairie des Bibliophiles (Jouaust), MDCCCLXXVIII, petit in-16.

Édition tirée à 210 exemplaires numérotés, savoir : 20 exemplaires chine, 20 exemplaires whatman, et 170 exemplaires Hollande. Portrait en frontispice de l'auteur et quatre eaux-fortes

originales. Les exemplaires sur papier de Chine et whatman contiennent un double état des gravures. — *La même*, sans les gravures. Paris, Flammarion, s. d. [1906], in-18.

1878. — PAUL ET VIRGINIE... Avec notices et notes par Anatole France. Paris, A. Lemerre, MDCCCLXXVIII, grand in-16.

Texte réimposé de l'édition de 1877 (Paris, Lemerre, petit in-16), et encadré d'un filet rouge. Titre rouge et noir. Il a été tiré de cette édition, aujourd'hui fort recherchée. 50 exemplaires sur whatman et 50 exemplaires sur chine.

1878. — PAUL ET VIRGINIE. Préface de Jules Claretie. Eaux-fortes de Fr. Régamey. Variantes et Bibliographie. Paris, A. Quantin, 1878, in-8°.

Petite Bibliothèque de luxe; premier volume. Il a été tiré 100 exemplaires sur japon. Portrait en frontispice et deux gravures à l'eau-forte. Fac-simile d'un autographe de l'auteur (P. 52).

Cette édition reproduit le texte donné par Aimé Martin dans les *Œuvres Complètes* en 1825.. Il est suivi d'un Essai de Bibliographie et de Variantes de l'édition originale de 1789 et de celle de 1806.

1879. — PAUL ET VIRGINIE. Avec une introduction par Alexandre Piedagnel. Paris, Isidore Liseux (Imp. de Motteroz), 1879, in-16.

Belle édition ornée de six figures hors texte et deux vignettes dessinées et gravées par Adolphe Lalauze. Tiré à 15 ex. sur papier de Chine, avec figures en noir et en couleur sur papier de Chine et de Japon; 15 ex. sur papier de Chine, avec figures en noir et en couleur; 15 ex. sur papier de Hollande, impression en vert, avec fig. sur papiers de Chine, de Hollande et whatman, en noir et en couleur; 80 ex. sur papier de Hollande, impression en vert, avec figures en noir et en vert; et 650 ex. sur papier de Hollande. — Il existe, en outre, XXIII ex. dits de choix de cet ouvrage, savoir: 10 ex. numérotés de I à X, sur papier de Hollande, tirage en noir du texte et des gravures; 7 ex. numérotés de XI à XVII, sur papier de Hollande, tirage en vert du

texte et des gravures; 3 ex., numérotés de XVIII à XX, sur papier de Chine, tirage en noir; et 3 ex., numérotés de XXI à XXIII, six papiers divers mélangés, tirage noir et vert. A signaler, de plus, 500 suites des gravures sur papier de Chine et 500 sur papier de Hollande.

1881. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de morceaux de *L'Arcadie* et des *Études de la Nature*.. Avec une biographie de l'auteur. 21^e édition. Tours, Mame, MDCCLXXXI. grand in-8°.

Gravures sur bois non signées. Édition expurgée, maintes fois réimprimée.

1883. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*... Nouvelle édition, précédée d'une Notice sur l'auteur par Sainte-Beuve... Illustrations d'Alexandre de Bar. Paris, P. Garnier fr., s. d. [1883], grand in-8°.

Il a été tiré 50 ex. sur papier de Chine. Vignettes romantiques gravées par E. Meunier, Navellies et L. Marie, H. Dochy, Peulot, Poisson, Heulard, Cabarteux, Damé, Bisson-Jacquet, etc.

1884. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne* et du *Café de Surate*. Édition précédée d'une notice sur Bernardin de Saint-Pierre écrite par lui-même, et d'une étude sur *l'Amour ingénu*, par Saint-Marc Girardin. Paris, Charpentier, 1884, in-18.

1886. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*. Gravures de Paul Avril. Paris, P. Arnould, s. d. [1886].

Deux illustrations hors-texte.

1887. — PAUL ET VIRGINIE. Illustrations de Maurice Leloir. Paris, H. Launette, 1887, grand in-8°.

Édition précédée d'un fragment du Préambule de 1806. Cent vingt dessins dans le texte, de Maurice Leloir, gravés sur bois

par Jules Huyot, A. Bellanger et L. Rousseau, et douze compositions hors texte, du même, gravées à l'eau-forte par Auguste Boulard. — *La même*, ibid., 1888, grand in-8°.

1887. — PAUL ET VIRGINIE... Paris, Marpon et Flammarion, 1887, in-16.

Tome X de la *Collection des Auteurs célèbres*, à 0 fr. 60.

1889. — PAUL ET VIRGINIE... Paris, Marpon et Flammarion, 1889, in-64.

Bibliothèque Miniature.

1892. — PAUL ET VIRGINIE... Paris, Dentu, MDCCCXCII, petit in-12.

Petite Collection Guillaume. Illustrations de Gambard et Marold.

1893. — PAUL ET VIRGINIE... Paris, Geffroy, 1893, in-32.

Petite Bibliothèque omnibus, à 0 fr. 30 cent.

1893. — PAUL ET VIRGINIE... Paris, Boulanger, 1893, 2 vol., in-32.

Petite Bibliothèque Diamant, à 1 fr. 20.

1896. — PAUL ET VIRGINIE. Nouvelle édition illustrée de 132 compositions dont 12 planches hors-texte par Maurice Leloir, gravées sur bois. Paris, Jules Tallandier, s. d. [1896], in-4°.

Couverture illustrée. Réimpression très médiocre de l'édition Launette (1887). Les planches hors-texte, à l'eau-forte, ont été reproduites par la gravure sur bois. — *La même*, avec la marque suivante : Librairie d'Éducation Nationale, 11, 18 et 20, rue Soufflot, s. d., in-4° ; reliure en toile d'éditeur.

1899. — PAUL ET VIRGINIE... Illustrations de Maurice Leloir. Paris, Charavay et Martin, 1899, in-32.

Il a été tiré cinquante exemplaires sur papier de Chine.

1900. — PAUL ET VIRGINIE. *La Chaumière indienne*. Notice par Anatole France. Illustrations de Paul Leroy, gravées par Romagnol. Paris, A. Lemerre, MDCCCC, grand in-4°. (60 fr.)

Édition tirée à 350 exemplaires numérotés, savoir : 300 exemplaires sur vélin du Marais, 25 exemplaires Chine et 25 exemplaires Japon. — Même texte qu'aux éditions de 1877 et 1878. Portraits de Bernardin de Saint-Pierre et d'Anatole France.

1900. — PAUL ET VIRGINIE... Paris, Méricant, s. d. [1900], 2 parties, in-12.

Édition populaire. Mauvaises gravures de Charaire et Aubert.

1906. — PAUL ET VIRGINIE, *La Chaumière indienne*, suivis des Origines de « Paul et Virginie ». Paris, Flammarion, 1906, in-12.

Les meilleurs auteurs classiques, etc. (0 fr. 95).

1906. — PAUL ET VIRGINIE. By Bernardin de Saint-Pierre. Boston, published may 19, 1906. Illustré.

Texte français. Tirage à 250 ex.

1907. — PAUL ET VIRGINIE. Préface de Melchior de Vogüé. London, J. M. Dent et C°, s. d. [1907], in-16.

Frontispice lithographié en couleurs. Cartonnage de l'éditeur. Édition très incorrecte.

1908. — PAUL ET VIRGINIE. Édition pour la jeunesse. Lausanne, Payot et C^{ie}, 1908, in-16.

1910. — PAUL ET VIRGINIE... Paris, Librairie Nilsson, s. d. [1910], petit in-12.
Édition des *Cent Chefs-d'Œuvre*. Portrait de l'auteur.
1911. — PAUL ET VIRGINIE... Strasbourg, Heiz[?], Haar et Steinert, 1911, petit in-16.
Bibliotheca Romanica, n° 117-118.
1911. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*. Paris, Nelson, s. d. [1911], in-12.
Frontispice en couleurs. Édition incorrecte.
1912. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière indienne*. Notice et annotations par Auguste Dupouy. Paris, Bibliothèque Larousse, s. d. [1912], grand in-16.
Quatre gravures, d'après Moreau et Proudhon.
1912. — PAUL ET VIRGINIE... Illustrations de René Perrette. Paris, Ambert, 1912, in-18.
1912. — ÉTUDES DE LA NATURE. Extraits de *Paul et Virginie*. Paris, Renaissance du Livre, s. d. [1912], in-32.

ÉDITIONS SANS DATE

PAUL ET VIRGINIE... Édition ornée de jolies lithographies coloriées. Metz, s. d., Imprimerie, lithographie et fabrique d'images de Gangel, Place Saint-Louis, 8.

Imagerie Messine. Couverture illustrée et coloriée. Neuf gravures en couleurs, non signées. Ed. publiée vers 1857.

PAUL ET VIRGINIE... Abbeville, Briez, s. d., in-32.

Collection de la *Bibliothèque du Foyer*. (Cf. *Bibliogr.*, éd. Quantin, 1878.)

PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière Indienne*. Grav. de P. Avril. Paris, P. Arnould, s. d. [1886], petit in-12. Deux illustrations hors-texte.

PAUL ET VIRGINIE. Édition illustrée. Paris, Delarue, s. d., in-12.

Édition populaire. Mauvaise reproduction des gravures de Laville.

PAUL ET VIRGINIE, suivi de *La Chaumière Indienne* et du *Voyage à l'Ile-de-France...* Nouvelle édition, revue, annotée et précédée d'une notice sur l'auteur. Illustrations par Hadamard. Paris, Vermot, s. d., in-8°.

Sept planches hors-texte en chromolithographie et gravures sur bois dans le texte. — *La même*, avec les figures en noir.

PAUL ET VIRGINIE. Tiré de l'édition originale. Paris, L. Baudot. (J. Moronval, impr.), in-12.

III. — ÉDITIONS COLLECTIVES

1792. — ÉTUDES DE LA NATURE, éd. augmentée. 1792, f. in-12.

1797. — ŒUVRES COMPLÈTES [*sic*]. Leipzig, Er. Fleischer, 1797, 18 v.

Au tome VII : *Paul et Virginie*.

1818-1820. — ŒUVRES COMPLÈTES, mises en ordre et précédées de la vie de l'auteur, par L. Aimé Martin. Paris, Méquignon-Marvis, 1818-1820, 12 vol. in-8°.

Au tome VI : *Paul et Virginie*.

1820. — ŒUVRES COMPLÈTES, etc... Paris, Méquignon-Marvis, 1820, 18 vol. in-16 (Figures par Desenne).

Tome VII : *Paul et Virginie*.

1823. — ŒUVRES COMPLÈTES, etc... Paris, Aimé André, 1823, 18 vol. in-8°.

Tome VII : *Paul et Virginie*.

1825. — ÉTUDES DE LA NATURE, par Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre. Nouvelle édition, revue, corrigée et conforme à celle publiée par M. Aimé Martin. On y a joint l'étude littéraire sur la partie historique du roman de Paul et Virginie, et les pièces officielles relatives au naufrage du vaisseau le *Saint-Géran*, par P.-L. Lemontey, de l'Académie Française. Paris, Aimé André, 1825, 5 vol in-8°.

Tome IV : *Paul et Virginie*.

1826. — ŒUVRES COMPLÈTES, éd. revue, corrigée et augmentée, p. p. L. Aimé Martin. Paris, Dupont, 1826, 13 vol. in-8° (Fig).

Tome VI : *Paul et Virginie*.

1830. — ŒUVRES COMPLÈTES, augm. de divers morceaux inédits, mises en ordre et préc. de la vie de l'auteur, par L. Aimé Martin. Paris, Lequien fils, 1830, 12 vol. in-8°.

Tome VI : *Paul et Virginie*.

1831. ŒUVRES COMPLÈTES de Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre. Augmentées de divers morceaux inédits, mises en ordre et précédées de la vie de l'auteur, par

L. Aimé-Martin. Paris, chez Lequien fils, libraire, et chez Pinard, imprimeur-libraire, 1831, 12 v. in-8°.

Au tome VI : *Paul et Virginie*.

1840. — ŒUVRES, mises en ordre par L. Aimé-Martin. Paris, Le Dentu, 1840, 2 vol. in-4°. Édition compacte, fig.

IV. — TRADUCTIONS

N. B. — *On ne trouvera ici que les principales traductions, en diverses langues, du célèbre roman.*

1789. — PAUL AND MARY (*sic*), *an Indian story*, translated from the French of « Paul et Virginie ». London, J. Dodsley, 1789, in-8°.

1795. — PAUL AND VIRGINIA, translated from the French of Bernardin Saint-Pierre [*sic*], by Helen Maria Williams, author of *Letters on the French revolution; Julia, a novel; Poems*, etc. London, [sans nom d'imprimeur ni d'éditeur], 1795, grand in-8°.

Cinq figures anon. ou de Dutailly, gravées par Clément et Lingé.

1801. — PAUL AND VIRGINIA, translated from the French. Paris, Francart, 1801, in-12.

(Cf. *Bibliogr.*, éd. Quantin, 1878).

1802. — THE HISTORY OF PAUL AND VIRGINIA, *or The Shipwreck*. London, A. Lemoine, 1802, in-12.

La même... translated and abridged, 1824, in-12.

1803. — PAUL AND VIRGINIA, texte français-anglais. Paris, Delalain, 1803, in-12.

(Cf. *Bibliogr.*, éd. Quantin, 1878).

1806. — THE SHIPWRECK, or *Paul and Virginia...*, Edinburgh, S. Cheyne, 1806, in-12.

La même. Glasgow, W. Falconer, 1818, in-12.

1816. — PAUL AND VIRGINIA, translated from the French. Paris, Lefèvre, 1816, in-18.

Frontispice de Choquet, gravé par Delvaux. Voyez, de plus, les éditions de Paris, Baudry, 1820 et 1842 in-16.

1820. — PAUL AND VIRGINIA. London, published by Sutaby, Evans and Fox, etc., 1820, petit in-12.

Deux frontispices gravés. Édition suivie d'une traduction anglaise d'*Élisabeth*, de Madame Cottin.

1821. — PAUL AND VIRGINIA, translated from the French of B. de Saint-Pierre, by Helen Maria Williams. London, John Sharpe, MDCCCXXI, in-16.

Frontispice et quatre figures hors-texte de Richard Westall, gravés par Charles Heath. Le frontispice porte : 1820.

1822. — PAUL AND VIRGINIA, translated from the French of Bern. Saint-Pierre [*sic*], by Helen Maria Williams. London, J. Rivington, etc., 1822, petit in-12.

Double frontispice gravé. Édition suivie d'une traduction anglaise d'*Élisabeth*, de Madame Cottin.

1831. — PAUL AND VIRGINIA, and *The Indian Cottage*, from the French of Saint-Pierre [*sic*]. London, Jones and C^o., « Temple of the Muses » (late Lackington's), 1831, petit in-8^o.

Édition miniature. Portrait frontispice en taille-douce, titre gravé et vignettes.

1835. — PAUL AND VIRGINIA, from the French of J. B. H. de Saint-Pierre. London, Charles Tilt ; Edinburgh, J. Menzies ; Dublin, W. F. Wakeman, MCCCXXXV, petit in-12.

Frontispice et gravures sur bois.

1839. — PAUL AND VIRGINIA. With an original memoir of the author, and three hundred and thirty illustrations, London, W. S. Orr and C^o, 1839, in-8^o.

Illustrations de l'édition Curmer, 1838.

1840. — PAUL AND VIRGINIA, from the French of Bernardin Saint-Pierre [*sic*]. *Elisabeth, or The Exiles of Siberia*, from the French of Madame Cottin. (To which is added) *The Indian Collage*, from the French of Bernardin Saint-Pierre [*sic*]. London, Scott, Webster and Geary, 1840, in-8^o.

Frontispice sur acier, d'après Corbould, par C. Heath. Vignette et titre double, gravés par le même.

1871. — PAUL AND VIRGINIA. With an English vocabulary, for the use of schools, by M. Bertrand. Second ed. [London], Williams and Norgate, 1871, petit in-12.

Texte français. Vocabulaire anglais.

1875. — PAUL AND VIRGINIA, and *The Indian Collage*... Edited, with a memoir of the author, by... E. Clarke. London, Chatto and Windus, 1875, in-16.

1879. — PAUL AND VIRGINIA... Three hundred and sixteen illustrations. London, George Routledge and Sons, 1879, petit in-12.

La même. London, G. Routledge, 1880, 1882, 1890 et 1892.

1883. — PAUL AND VIRGINIA... Edited, with grammatical and explanatory notes, by A.-J. Dubourg. London, Hachette, 1883, in-8°.

1893. — PAUL AND VIRGINIA, illustrated with etchings by Laguillermie. London, Gay and Bird, 1893, in-8°.

1894. — PAUL AND VIRGINIA... ill. by Gambard and Marold. [London], Guillaume's Nelumbos, 1894, in-24.

PAUL AND VIRGINIA, from the French of Bernardin de Saint-Pierre. Edinburgh, W. P. Nimmo, Hay and Mitchell, s. d.

Frontispice, reliure toile d'éditeur.

PAUL AND VIRGINIA, with *The Indian Collage*, from the French of Bernardin Saint-Pierre [*sic*]. London, Jones and C°, s. d., petit in-32 (5×9).

Frontispice gravé. Titre gravé avec vignette.

1824. — PAUL UND VIRGINIE, ins Neugriech übersetzt. Paris und Leipzig, Bossange, 1824, in-12.

1830. — PAUL UND VIRGINIE. *Eine Idylle*. Deutsch von F. F. Sigismund, Zickau, Gebr. Schumann, 1830, in-8°.

1840. — PAUL UND VIRGINIE, und *Die Indische Hütte*, von J. H. Bernardin de Saint-Pierre. Neue Uebertragung durch G. Fink. Pforzheim, Verlag von Dennig, 1840, in-8°.

Portrait-frontispice, gravé sur acier par Ch. Schuler Vater. Gravures sur bois dans le texte et hors-texte. (Reproductions de l'édition Curmer, 1838). Notice de Sainte-Beuve.

1865. — PAUL UND VIRGINIE, und *Die Indische Hütte...* übersetzt von K. Eitner. Bibliothek ausländischer Klassiker, etc. 1865, etc., in-8°.

1871. — PAUL UND VIRGINIE... Frei bearbeitet von Schanz. Mit 8 Illustrationen in Farbendruck... von T. Hosemann, Dresden, s. d. [1871], in-8°.

1887. — PAUL UND VIRGINIE, von Bernardin de Saint-Pierre, illustriert von M. Leloir. Mit einer Einleitung von Prof. Dr Ferd. Lotheissen. Leipzig, C. F. Amelangs Verlag, 1887, in-8°.

Illustrations gravées par Huyot. — *La même*, en 1899. Cartonage toile de l'éditeur.

1912. — PAUL UND VIRGINIE, aus dem Französischen übertragen von Ch. Schüler. Weimar, G. Riepenheuer, 1912, in-12.

Illustrations romantiques allemandes, non signées. Jolie édition populaire. Cartonage de l'éditeur.

1791. — PAOLO E VIRGINIA. Versione italiana, di I. F. C. Blanvillain. [Paris], 1791, in-8°.

(Cf. *Bibliogr.*, éd. Quantin, 1878.)

1794. — PAOLO E VIRGINIA. Sec. ediz. corretta e presentata al Liceo Repubblicano. Parigi, Hautbout, Anno terzo [1794], petit in-12.

Frontispice.

1795. — PAOLO E VIRGINIA, del Signor J. B. H. de Saint-Pierre. Firenze, Molini, 1795, deux parties en deux volumes in-12.

Édition en deux langues : français et italien.

1800. — PAOLO E VIRGINIA... In Firenze, Molini, 1800, in-8°.

Édition en deux langues : français et italien. Gravures d'après Moreau le Jeune, non signées.

1802. — PAOLO E VIRGINIA. Versione italiana di I. F. C. Blanvillain. Quarta édiz. Parigi, A. Delalain., an xi-1802, in-8°.

1803. — PAOLO E VIRGINIA, di J. B. H. de Saint-Pierre. Versione italiana di I. F. C. Blanvillain. Quarta edizione. A Parigi, da Auguste Delalain, an xii-1803, deux parties en un volume in-12.

Édition en deux langues : français et italien.

1810. — PAOLO E VIRGINIA... Firenze, presso G. Piatti, 1810, 2 vol. in-12.

1812. — PAOLO E VIRGINIA, ossa i Figli dell'Infortunio... Traduzione dal Francese. Venezia, 1812, in-18.

1816. — PAOLO E VIRGINIA, di J. B. H. de Saint-Pierre. Traduzione nuova del Rinomato A. Loschi, etc. Parigi, Samson, 1816, in-12.

1840. — PAOLO E VIRGINIA, di Bernardino da Saint-Pierre. Édition illustrata. Milano, Vedora di A. F. Stella e Giacomo Figlio, 1840, in-8°.

Portrait-frontispice en lithographie ; 248 figures de l'édition Curmer, y compris le portrait et les encadrements, gravées sur bois.

1841. — PAOLO E VIRGINIA, di Bernardino di Saint-Pierre. Napoli, Gaetano Nobile, 1841, in-8°.

Même portrait-frontispice que dans l'édition de Milan, 1840. Filet encadrement, 24 figures hors-texte, y compris le portrait-frontispice, par Dolfino, lithographies de G. Nobile.

1841. — PAOLO E VIRGINIA di Bernardin de Saint-Pierre.
Parigi, Baudry, Libreria Europea, 1841, petit in-12.

Frontispice gravé, d'après Choquet.

1818. — PAOLO E VIRGINIA [trad. du portugais]. Paris,
Théod. Barrois, 1818, in-18.

(Cf. : *Bibliogr.*, éd. Quantin, 1878).

1905. — HISTORIA DE PAULO E VIRGINIA. Traducção inedita
de Manoel Maria Barbosa du Bocage. Com um perfil
biographico de Bocage por Theophilo Braga. Porto,
Chardron, 1905, in-16, XXXVIII-160 pp. et 1 portr.

(Centenario de Bocage).

1834. — PABLO Y VIRGINIA, por Bernardino de Saint-Pierre.
Traduccion castellana adornada con cinco hermosas
laminas. Paris, en la Imprenta de Pillet aîné, 1834,
petit in-12.

Deux figures gravées non signées.— *La même*, Paris, Garnier,
1865 et 1866, in-16.

1816. — PABLO Y VIRGINIA, etc., trad. en Español por
Don José Miguel Aléa. Perpiñan, en la Imprenta de
J. Alzine, s. d. [1816], petit in-12.

La même. Paris, Baudry, 1816, 1825, 1849, in-18 (Cf. : *Bibliogr.*,
éd. Quantin, 1878).

1849. — PABLO Y VIRGINIA, [trad. p. Don José Miguel de
Aléa. Paris, Rosa et Bouret, 1849, in-18.

(Cf. : *Bibliogr.*, éd. Quantin, 1878). — *La même* : 1853, 1862
et 1865, in-18.

PABLO Y VIRGINIA. Versione castellana, por Don José Miguel de Aléa. Nueva edicion corregida, etc. Se vende en Marsella, s. d, in-12.

1918. — PAWEL I WIRGINIA... Kraków, s. d. [1918], in-16, XXI-177 pp.

1824. — I. E. B. Σαιμπιερρου τα κατα Παυλον καὶ Βιργινιαν, μεταφρασθέντα (ὑπο Ν. Σ. Πικκολου) ἐκ του Γαλλικου. Ἐν Παρισιοις, ἀωχδ' [1824], in-12, 12-206 pp.

Sur un second titre, on lit : I. E. Βερναρδίνου Σαιμπιερρου Ἠθικα Διγγιματα τεσσαρα, etc., mais le livre ne contient que *Paul et Virginie*.

1856. — [PAUL ET VIRGINIE]. Édition arménienne. Paris, Typographie arménienne de Walder, 1856, in-8°.

Textes français et arménien. Quatre vignettes gravées sur bois. Reliure toile de l'éditeur.

1859. — [PAUL ET VIRGINIE]. Édition arménienne. Ibid., 1859, in-8°.

Quatre gravures romantiques de Beyer.

1883. — PÁL ÉS VIRGINIA, irta Bernardin de Saint-Pierre. Françziából fordította acs Zsigmond. Budapest, Franklin-Társulat. Magy. Irod. Intézet és Könyvnyomda 1883, in-12.

Frontispice non signé.

PAUL ET VIRGINIE, trad. en dilpolk, par A. Marchand. Lure (Haute-Saône), 1907, chez l'abbé Marchand, in-16.

V. — ICONOGRAPHIE

Indépendamment des « suites » mentionnées dans la Bibliographie ci-dessus, il existe quelques planches inspirées par l'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre. Parmi ces dernières, citons :

J.-CHARLES PELLERIN.— ADOLESCENCE de PAUL ET VIRGINIE.
— Image d'Épinal, de la fabrique de Pellerin (40×30), reproduite dans l'ouvrage de René Perroux : *Les Images d'Épinal*. Paris, Ollendorff, s. d., in-4°, p. 46.

PAUL ET VIRGINIE. Suite de gravures dessinées par Charpentier del Papavo, sculp.

Elle comprend neuf planches, mises en vente chez Basset, marchand d'estampes, à la fin du XVIII^e siècle.

PAUL ET VIRGINIE. Gravure de Desenne (format in-4°), lithographiée par C. Motte.

PAUL ET VIRGINIE. Suite de quatorze pièces, de forme ronde, gravées en couleurs et au lavis par Guyot.

PAUL ET VIRGINIE. Suite de six gravures en couleurs gravées par Decourtis, d'après Schalle, in-folio.

ALBUM DE PAUL ET VIRGINIE. Lithographies par Regnier et Bettannier, d'après Numa. Paris, H. Gache, s. d., in-folio.

Lithographies en couleurs.

PAUL ET VIRGINIE. A Paris, chez Janet, 1812, in-4°.

Almanach, (100^{mm}×62^{mm}), Texte en vers. Romances et chansons diverses non signées. Reliure en soie avec étui. Huit gravures hors-texte en taille douce.

VI. — THÉÂTRE

1789. — PAUL ET VIRGINIE. Comédie en trois actes, en prose, mêlée d'ariettes. Publiée sans nom d'auteur. Paris, de l'Imprimerie de Monsieur, 1789, in-12, (A la suite de l'édition de *Paul et Virginie*).

1791. — *La même*, représentée par les Comédiens Italiens, le 27 janvier 1791. Paris, chez Le Petit et Guillemard aîné, s. d. [1791]. (A la suite de l'édition de *Paul et Virginie*).

1796. — PAUL ET VIRGINIE, drame en quatre actes, par Bentejac de la Reole, joué sur le Théâtre de Bordeaux.

1806. — PAUL ET VIRGINIE, ballet-pantomime en trois actes, de M. Gardel, maître de ballets de S. M. l'Empereur et Roi; musique de M. Kreutzer, premier violon de sa chapelle; représenté devant leurs Majestés sur le Théâtre de St-Cloud, le jeudi 12 juin 1806. Paris, de l'imprimerie de Ballard, 1806, in-8°.

1825 [?]. — PAOLO E VIRGINIA; ballo semiserio in tre atti, composto et diretto dal Signore A. Montecini. Firenze, s. d. [1825 ?], in-12, 15 pp.

1841. — PAUL ET VIRGINIE, drame en cinq actes et six tableaux, par MM. Boulé et Cormon... représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 20 novembre 1841. Paris, Marchand; Bruxelles, Tarride; s. d. [1841], grand in-8°.

1863. — PAUL ET VIRGINIE DANS UNE MANSARDE, vaudeville en un acte de MM. P. de Renneville et Alfred Séguin. Représenté pour la première fois au Théâtre des Champs-Élysées, le 14 juillet 1863. Paris, Barbé, s. d. [1863], grand in-8°.

1865. — PAUL ET VIRGINIE. Comédie en un acte, par A. Villeneuve. Toulouse, 1865. in-8°.

1876. — PAUL ET VIRGINIE. Opéra en trois actes et dix tableaux. Poème de Jules Barbier et Michel Carré, musique de Victor Massé. Paris, Heugel, s. d. [1876], in-4°.

Représenté sur le Théâtre National Lyrique, le 15 novembre 1876.

1895. — PAUL ET VIRGINIE, saynète, par Maurice Vaucaire, jouée au Cercle de l'Union artistique. Paris, Ollendorff, 1895, in-8°.

Voyez de plus :

PAUL ET VIRGINIE. Poésie d'Amédée Boivin, musique de Giacomelli. Paris, au Bureau Central et chez les éditeurs de musique, in-4°.

Titre gravé sur lithographies hors-texte, par Eugène Mouillon. Douze pages de musique gravée. Cartonnage de l'éditeur.

VII. — OUVRAGES A CONSULTER

1822. — DÉPOSITION DES SURVIVANTS DU NAUFRAGE [du Saint-Géran]. Annales Maritimes et Coloniales, 1822.

1823. — LÉMONTEY (P. E.) de l'Académie française (Institut Royal): *Étude littéraire sur la partie historique du*

Roman de Paul et Virginie, accompagnée de pièces officielles relatives au naufrage du vaisseau le Saint-Géran. A Paris, chez Aimé André, MDCCLXXXIII, in-8°, 32 pp.

1844. — FLEURY (A.) : *Vie de Bernardin de Saint-Pierre.* Sagnier et Bray, 1844, in-8°.

1844. — SAINTE-BEUVE : *Portraits littéraires*, II. Paris. Didier, 1844, in-16, (Réimprimé par Garnier frères, édit.).

1862. — AZÉMA : *Histoire de l'Île Bourbon.* Paris, 1862, in-8°.

1867. — LAMARTINE (A. DE) : *Cours familial de littérature*, t. XXIV, 1867.

1868. — PASCAU : *Chroniques de l'Île-de-France.* Paris, 1868, in-8°.

1878. — RAMBERT (E.) : *Paul et Virginie.* Bibliothèque Universelle et Revue Suisse, LXI, 1878.

1889. — RAUVILLE (HERVÉ DE) : *L'Île-de-France légendaire.* Paris, Chalamel, 1889, in-8°.

1891. — BARINE (Arvède) : *Bernardin de Saint-Pierre.* Paris, Hachette, 1891, in-18.

1891. — BENOÎT (Charles) : *Les Origines historiques du Roman de Paul et Virginie.* Annales de l'Est, 1891.

1891. — FRANCE (Anatole) : *Sur Paul et Virginie.* Paris, Le Temps, 19 juillet 1891. (Voyez, de plus, la Préface à l'édition de 1876).

1892. — MAURY (F.) : *Étude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre.* Paris, Hachette, 1892, in-8°.

1895. — LECLERC (J.) : *Au Pays de Paul et Virginie*. Paris, Plon-Nourrit, 1895, in-16.
1896. — LARGEMAIN (Lieutenant-Colonel de) : *Bernardin de Saint-Pierre : ses campagnes en Allemagne et à Malte, son séjour à l'Ile-de-France, sa descendance, pièces originales et inédites*. Paris, Revue d'Histoire Littéraire, 1896.
1901. — SOURIAU (Maurice) : *Une Aventure de Bernardin de Saint-Pierre à l'Ile-de-France*. Paris, Société française d'Imprimerie et de Librairie, 1901, in-18.
1902. — BRISSON (A.) : *Le vrai Roman de Paul et Virginie*. Paris, Le Temps, 19 et 29 août, 6 et 30 septembre 1902.
1902. — ANONYME : *Le Naufrage du Saint-Géran, dans Paul et Virginie, d'après des documents authentiques*. Bulletin de la Société Géographique de Rochefort, 1902.
- 1902-03. — DUCROCQ (Abbé L.) : *Bernardin de Saint-Pierre et l'Ile-de-France*. Revue de Lille, 1902-1903, (et Arras, Sueur-Charruey, 1903, in-8°).
1905. — SOURIAU (Maurice) : *Bernardin de Saint-Pierre d'après ses Manuscrits*. Paris, Société française d'Imprimerie et de Librairie, 1905, in-18.

Voir le chapitre xiv (pp. 230-254), consacré à *Paul et Virginie*.

« Bernardin, écrit M. Souriau, pensa d'abord à introduire son roman dans une nouvelle édition du *Voyage à l'Ile-de-France* ; la quinzième et dernière lettre devait être « l'histoire de M^{lle} Virginie de la Tour ».

« Puis, comprenant que ce pur diamant doit être monté à part, Bernardin le détache et le polit avec amour. On dit qu'il le recopia sept ou huit fois de sa main, en le perfectionnant sans

relâche (1) : tous ces manuscrits sont perdus. (2). Le dépôt du Havre nous permet pourtant de nous faire une idée approchée de la préparation de l'œuvre... »

1905. — LAFOND (Paul) : *A propos du dénouement de Paul et Virginie*. Paris, Mercure de France, 1905.

1908. — LANSON (Gustave) : *Un manuscrit de Paul et Virginie. Étude sur l'Invention de Bernardin de Saint-Pierre*. Paris, Revue du Mois, 10 avril 1908. (Voir ci-dessus : I. MANUSCRITS).

VICAIRE (Georges) : *Manuel de l'Amateur de Livres... 1801-1893*. Paris, Rouquette, 1910, t. VII, in-8°.

AD. B.

(1) *Journal de l'Empire*, 14 mars 1814. (Note de M. Souriau).

(2) Voyez la note consacrée aux manuscrits, pages 197-198.







TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.. .. .	I
PRÉAMBULE DE L'ÉDITION DE MDCCCVI	IX
AVANT-PROPOS DE L'ÉDITION ORIGINALE	XLIX
PAUL ET VIRGINIE	7
BIBLIOGRAPHIE	195





CE LIVRE, LE SOIXANTE-QUINZIÈME
DE LA COLLECTION DES « MAITRES
DU LIVRE » A ÉTÉ ÉTABLI PAR

AD. VAN BEVER. TIRÉ A MILLE NEUF CENT QUATRE-
VINGT-SEIZE EXEMPLAIRES, SOIT : 30 EX. SUR VIEUX
JAPON IMPÉRIAL (DONT 6 HORS COMMERCE), NUMÉ-
ROTÉS DE 1 A 24 ET DE 25 A 30 ; 6 EX. SUR CHINE
(DONT 1 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 31 A 35
ET 36 ; 80 EX. SUR GRAND VÉLIN DE RIVES (DONT
3 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 37 A 113 ET DE
114 A 116 ; 90 EX. SUR VÉLIN BLEU PERVENCHE
(DONT 3 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 117 A 203
ET DE 204 A 206, ET 1790 EX. SUR PAPIER DES MANU-
FACTURES DE RIVES (DONT 90 HORS COMMERCE),
NUMÉROTÉS DE 207 A 1906 ET DE 1907 A 1996,
LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER
PAR R. H. COULOUMA, A ARGENTEUIL, LE XXX OC-
TOBRE MCMXX. LES EN-TÊTES ET CULS-DE-LAMPE
ONT ÉTÉ DESSINÉS ET GRAVÉS SUR
BOIS PAR F.-L. SCHMIED, DESLI-
GNÈRES, DARAGNÈS ET P.-E. VIBERT.

ERRATA

Lire : 21, l. 4 et 84, 9 : *réserve* ; 77, 3 : *alloit* ; 82, 7 : *enjoignoit* ; 82, 12 :
lettre *fut-elle* lue ; 117, 18 : *Tets* ; 125, 8 : *rangs de fruits mûrs* ; 149, 3 :
dans *son sein* ; 152, 6 : *le bord* ; 158, 11 : *traversoient* ; 164, 10 : *oppressée*.

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa
Date due**

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

1 DEC 6 1968				
--------------	--	--	--	--



a39003



002431038b

CE PQ 2065

.P3M 1920

C01 SAINT-PIERRE PAUL ET VIRG

ACC# 1218315

